This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Slav 5715.5

HARVARD COLLEGE LIBRARY

Bought with the income of
THE KELLER FUND

Bequeathed in Memory of
JASPER NEWTON KELLER
BETTY SCOTT HENSHAW KELLER
MARIAN MANDELL KELLER
RALPH HENSHAW KELLER
CARL TILDEN KELLER

VE RI TAS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UN ÉPISODE
DE L'INSURRECTION
DE
POLOGNE
1830 A 1832,

PAR M. JULES POULAIN,
CHEVALIER DE L'ORDRE MILITAIRE DE POLOGNE
(CROIX D'OR).

Et quorum pars magna fui.....

PARIS,
AMBROISE DUPONT, LIBRAIRE,
7, RUE VIVIENNE.
1839.

Digitized by Google

Digitized by Google

UN ÉPISODE

DE L'INSURRECTION

DE POLOGNE

1830 A 1832.

Digitized by Google

IMPRIMERIE D'A. ÉVERAT ET COMP.,
14 et 16, rue du Cadran.

Digitized by Google

Digitized by Google

Dessiné et Gravé par Couché fils. Terminé par Bovinet.

Digitized by Google

UN ÉPISODE
DE L'INSURRECTION
DE
POLOGNE
1830 A 1832,

PAR M. JULES POULAIN,

CHEVALIER DE L'ORDRE MILITAIRE DE POLOGNE
(CROIX D'OR).

Et quorum pars magna fui.....

PARIS,
AMBROISE DUPONT, LIBRAIRE,
7, RUE VIVIENNE.

1839.

Digitized by Google

Slav 5715.5

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
JUN 27 1963

Keller

Digitized by Google

UN MOT AU LECTEUR.

J'ai longtemps hésité avant de faire connaître au public ces souvenirs historiques, qui remontent de 1830 à 1832.

En retraçant les efforts d'un peuple de héros pour s'arracher à l'oppression de ses stupides et cruels tyrans, et en racontant la modeste part que j'ai prise à cette glorieuse insurrection, je n'ai point obéi à l'inspiration d'une vanité puérile;

Digitized by Google

moins encore ai-je été guidé par des ressentiments personnels ou par des motifs d'intérêt privé.

Appelé par le hasard à seconder le sublime élan des Polonais, j'ai reçu le contre-coup des persécutions que le dénoûment de ce drame héroïque a valu à la plupart de ses acteurs. Presque tous, hélas! languissent encore dans l'exil, privés de leurs biens, qui sont devenus la proie des vainqueurs ou le prix de la trahison. De quel droit me plaindrais-je en présence de si grands malheurs? Mais j'ai pensé que le récit simple et vrai de cette page si tragique de l'histoire contemporaine serait intéressant à plus d'un titre.

Ne servît-il qu'à consoler de nobles cœurs en leur prouvant que leur patriotique dévouement et leurs généreux sacrifices resteront gravés dans la mémoire des hommes, je m'applaudirais de leur payer ce nouveau tribut de mon admiration.

Quant aux hommes perfides qui ont trahi la noble cause de l'affranchissement de leur patrie, la publicité qui s'attachera tôt ou tard à leurs noms

Digitized by Google

sera leur premier châtiment; ils apprendront que si l'histoire a des palmes pour la vertu, elle a aussi des flétrissures pour le crime!

Digitized by Google

Digitized by Google

UN ÉPISODE
DE L'INSURRECTION
DE POLOGNE.

1830 — 1832

« Le présent de la Pologne étant entièrement lié au passé, c'est dans l'histoire et « dans les pièces officielles que l'on voit que « ce n'est point les clubs et l'anarchie qui ont « perdu la Pologne : la trahison seule en est « cause. »

LÉONARD CHODSKO.

(*Lettres sur les causes de la chute de la révolution du 29 novembre.*)

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

I.

Filature à Pondichéry. — Projet d'un semblable établissement en Pologne.

Avant d'aborder l'objet principal de cet ouvrage, avant de parler de cette Pologne, dont le nom réveille un écho dans le cœur de tout homme généreux; avant de dire ce qu'elle a fait pour reconquérir son indépendance, et ce que j'ai fait moi-même pour la secourir, il faut que le lecteur connaisse quelques antécédents de ma vie.

Je vais donc l'instruire d'une entreprise indus-

Digitized by Google

trielle aussi hardie que périlleuse, dont chacun, à l'avance, m'annonçait la ruine, et qui cependant prospère aujourd'hui. Si, à cause de sa nature, il lui trouvait peu de rapport avec les souvenirs politiques que j'ai à retracer, ce que j'en dirai aura du moins servi à le fixer sur mon compte. Peut-être alors sera-t-il moins étonné, quand il me verra, simple fabricant, me jeter avec une confiance inébranlable dans un mouvement politique bien plus aventureux encore, et que la victoire eût cependant couronné du plus heureux succès, si l'infernale et hideuse trahison, cachée sous le voile du dévouement le plus héroïque, n'était venue briser nos efforts!...

J'étais à Paris à la tête de vastes ateliers de filature que j'avais fondés et qui eussent pleinement satisfait l'ambition d'un industriel plus sage et moins ardent que moi, quand, en 1827, M. Eugène Desbassyns, gouverneur de Pondichéry, voulant rendre à cette colonie son ancienne splendeur, fit un appel à l'industrie française pour l'engager à venir développer dans l'Inde, par des procédés mécaniques, la fabrication du coton. J'y répondis, et

Digitized by Google

constituai en France une société en commandite, pour monter à Pondichéry une filature et un tissage de coton. M. Charlemagne Poulain, mon frère, âgé seulement de vingt-deux ans, fut appelé à la direction de cet établissement.

Porter l'industrie au bout du monde était selon moi une idée grande et généreuse : c'était y porter en même temps la civilisation, car l'une ne fait pas de progrès sans l'autre. Jetons les yeux sur les différentes parties de l'Europe : les plus civilisées, la France et l'Angleterre, sont aussi les plus avancées en industrie. Elle n'a pas encore pénétré en Russie, ce pays est aussi le moins éclairé.

Mon projet était bon, et la suite l'a prouvé ; cependant il éprouvait de nombreuses critiques. Suivant les unes, les longueurs devaient ruiner l'entreprise avant d'avoir obtenu aucun résultat ; suivant les autres, il y avait impossibilité de former des ouvriers à ce genre de travail, jusqu'alors inconnu sur ce continent. Les préjugés religieux, qui dominent les Indiens dans leurs moindres actions, étaient, disait-on, un obstacle insurmontable ; le climat brûlant de l'Inde, qui énerve les hommes,

Digitized by Google

les empêcherait de se soumettre à un travail actif et continu, première garantie de la prospérité d'une fabrique. L'absence de chutes d'eau, la faiblesse des chevaux et des bœufs, la difficulté de monter des machines à vapeur, de les alimenter avec économie, de les entretenir et de les réparer en cas d'accidents, devaient encore nous arrêter. On allait jusqu'à prétendre que mon entreprise était anti-nationale; que si les idées industrielles se propageaient dans l'Inde, le coton s'y fabriquant à meilleur marché qu'en France, il en résulterait nécessairement une perte sensible pour nos fabriques, qui ne pourraient plus soutenir la concurrence à l'extérieur. Toutes ces objections auraient été de nature à m'effrayer, si j'avais eu moins de ténacité dans le caractère.

L'événement les a réfutées, et je les aurais passées sous silence, à l'exception d'une, que je me crois obligé de rétorquer. Quoi! l'on trouvait mon entreprise anti-nationale! et c'est en France, le berceau de la civilisation et des idées généreuses, que l'on m'adressait ce reproche! Pourquoi faut-il que l'égoïsme guide toujours les hommes? pourquoi

Digitized by Google

faut-il que l'intérêt des masses disparaisse devant l'intérêt particulier?

L'Inde, il est vrai, peut produire beaucoup par sa grande population, et à bon marché, par les bas prix de sa main-d'œuvre; et si, comme je l'espère, les procédés mécaniques viennent à s'y propager, j'ai la conviction que les fabriques indiennes produiront avec une différence en moins de cinquante pour cent sur celles de l'Europe. Je ne nie pas que sous un certain rapport les craintes des fabricants français étaient d'autant plus fondées que, dans les possessions anglaises, les Malabares, les plus riches de l'intérieur, se sont déjà réunis pour monter, à l'instar de celui de Pondichéry, un établissement sur une échelle beaucoup plus grande. Ils ont enfin compris l'avantage qui peut résulter pour eux de fabriquer le coton, en employant les brillantes teintures que produit leur sol, et en utilisant tant de bras inactifs. Tel était aussi le but que je me proposais et qui est devenu le premier résultat de mon opération.

Mais si l'intérêt particulier réclame, parce que la révolution industrielle qui se prépare dans

Digitized by Google

l'Inde doit indubitablement nuire un jour aux fabriques de notre continent, à son tour, l'intérêt général élève aussi la voix; et dans cette grande question la philanthropie doit faire pencher la balance en faveur de mon opinion. En effet, si le pauvre, pour se vêtir, pouvait obtenir des toiles venant de l'Inde, à moitié prix de celles qui sortent des fabriques de France et d'Angleterre, qui donc oserait blâmer d'aussi heureux résultats? Les hommes les plus éclairés, parlant en faveur de la liberté du commerce, ont toujours combattu les préjugés attachés au système de prohibition; ils prétendent que chaque peuple doit avoir une industrie de localité, suivant les productions qui s'y rattachent; que les uns doivent arracher de la terre l'or et l'argent; les autres, en extraire le cuivre ou le fer: ceux-ci, favorisés par le climat, se livrer à la culture; ceux-là, enfin, se consacrer à la fabrication des produits indigènes, et qu'il s'en suivra un échange forcé et avantageux pour tous les peuples. Aller chercher le coton dans l'Inde pour le fabriquer en France leur semble une anomalie aussi grossière que si les Indiens venaient chez nous chercher

Digitized by Google

le lin pour le filer chez eux. J'espère comme eux qu'avec le temps et le développement de la civilisation, cet ordre de choses naturel s'établira sur toute la surface du globe, et que les hommes en ressentiront les merveilleux effets.

C'est donc, comme on le voit, la philanthropie, qui m'a soutenu dans les attaques dirigées contre moi. C'est elle encore qui a guidé mes pensées dans cette entreprise; Dieu veuille que je n'aie pas été abusé par les illusions de la jeunesse, en croyant que du jour où l'on ferait faire des progrès à l'industrie dans l'Inde, daterait l'affranchissement de ce pays.

Le despotisme des Anglais n'est certainement point aussi brutal que celui de la Russie, mais il n'en est pas moins destructeur. Pour prolonger leur domination, le premier moyen de leur politique fut toujours de rendre ce pays inaccessible aux idées de civilisation et de toute espèce d'innovation industrielle. N'ont-ils pas, au contraire, favorisé l'ignorance la plus grossière, accrédité les préjugés les plus immoraux? L'Inde fait la richesse de l'Angleterre; c'est à ses trésors qu'elle doit sa puissance,

Digitized by Google

qui la place au premier rang des nations. La perte de cette possession entraînerait sa ruine. Ce ne sont point les rois de l'Europe qui pourraient la lui arracher, c'est l'Inde elle-même qui doit secouer le joug qui pèse sur elle, et se soustraire à la domination étrangère. Les troupes anglaises ne sont pas assez nombreuses pour conserver ce pays, dès qu'il sentira sa force. L'industrie donnera aux Indiens des idées d'indépendance; car, en enrichissant les nations, elle les conduit à la liberté. Au tour de nous, on peut voir que la main du despotisme s'appesantit là surtout où il y a absence d'industrie.

La Russie convoite aussi la possession des Indes. Cette question est aujourd'hui et sera longtemps palpitante; mais despotisme pour despotisme, nous devons faire des vœux pour que l'Inde continue encore à subir celui de l'Angleterre. L'accroissement de l'industrie lui fera bien secouer et briser le joug, sans la barbare intervention du Nord.

J'ai dit que l'entreprise que j'avais fondée à Pondichéry avait été couronnée d'un brillant succès; le rapport que messieurs Poulain et compagnie ont présenté au comité appelé à juger les progrès de

Digitized by Google

l'industrie nationale, à la dernière exposition, le prouve suffisamment [1].

[1] Je crois devoir donner ici au lecteur un extrait de ce rapport. Je laisse parler MM. Poulain et comp. « En 1829, nous partîmes « de France pour Pondichéry, afin de commencer les bâtiments « destinés à recevoir les machines qui se construisaient à Paris. « Vers la fin de 1830, tout était en pleine activité. Nous parlons à « des industriels, à des hommes qui savent combien il faut de tra- « vail et de peine pour arriver, en aussi peu de temps, a de si « grands résultats, dans un pays sans industrie et où on ne pouvait « compter sur le secours de personne. Il faut être du métier pour « comprendre combien nous avons rencontré de difficultés. Nous « fûmes obligés de fabriquer nous-mêmes la quantité de briques né- « cessaires à la construction d'un bâtiment de 51 mètres 87 centi- « mètres ou 160 pieds de long sur 16 mètres 21 centimètres ou 50 « pieds de large, rez-de-chaussée et premier étage; à celle d'une « maison d'habitation, et de tous les magasins indispensables à « notre exploitation; d'un village que nous avons nommé d'Or- « léans, pour loger et établir nos tisserands. Le tout est situé dans le « Champ-de-Mars, à un quart de lieue de la ville. En fort peu de « temps l'établissement fut monté, et les machines rendaient leurs « premiers produits. Elles sont mises en activité par une pompe à « vapeur de M. Cavé, ingénieur du premier mérite. Son système « nous avait paru le meilleur, sous le rapport surtout du peu de « réparations qu'exige sa pompe. Notre filature produit de 6 à 7

Digitized by Google

Que de difficultés cependant mon frère n'a-t-il pas rencontrées? que de courage il lui a fallu pour les

« cents livres par jour n. 24, terme moyen. Le tout est converti en « toiles, dites guinées, que nous vendons en écru, en blanc et en « bleu ; ces toiles servent à la consommation des indigènes, et s'ex- « portent pour l'Ile-de-France, Bourbon et les côtes d'Afrique. Cel- « les que nous avons exposées, salle n. 3, sous le n. 1930, sont de « 75 portées 4/4. Maintenant que nous avons produit de belles et « bonnes marchandises, la question principale, celle qui doit inté- « resser avant tout, c'est de savoir si nous avons, avec nos ma- « chines, fabriqué à meilleur marché que par les procédés ordi- « naires. Oui, sans doute, il existe une différence en faveur de « l'établissement ; ce qu'il y a encore de positif, c'est que ces toiles « pourraient se vendre en France à 50 pour cent au-dessous du « prix de celles que l'on y fabrique dans les mêmes qualités. Nous « avons rencontré des obstacles dans les préjugés religieux. La popu- « lation de l'Inde est divisée en plusieurs castes ; les Parias et les « Topas sont les seuls qui purent se soumettre à ce genre de travail. « Il nous a été impossible d'obtenir un ouvrier appartenant à une « autre classe. Nous croyons cependant que le développement de « l'industrie et une persévérance soutenue triompheront de bien « des préjugés, qui commencent à s'affaiblir par le contact des Eu- « ropéens. Nous dirons aussi un mot de la dextérité des ouvriers « que nous employons. Les Indiens sont, comme on le sait, très « adroits; nous avons été cependant frappés de surprise, en voyant

Digitized by Google

surmonter? Enfin, grâce à lui, l'établissement marche, au grand étonnement des fabricants français et anglais; il prospère, malgré les prédictions qui m'avaient été faites. Je puis aujourd'hui, à ceux qui me traitaient d'insensé, affirmer sans crainte de me tromper que la filature de coton est appelée à jouer un grand rôle dans l'Inde.

Il faut maintenant que le lecteur quitte avec moi la terre si riche de l'Asie, et qu'il veuille bien me suivre au nord de l'Europe dans un pays fécond en prodiges de valeur et de patriotisme.

La suite de mon récit dira comment, modeste fabricant venu en Pologne pour y faire de l'industrie, je me suis trouvé mêlé à sa glorieuse lutte contre ses oppresseurs; comment, dans la vue d'acquit-

« leur facilité à conduire des machines pour lesquelles il faut ordi-
« nairement, en France, un apprentissage assez long. Un rattacheur
« chez nous n'est habile qu'après plusieurs années de travail; à
« Pondichéry, au contraire, nous en avions qui, au bout de quel-
« ques mois, étaient aussi experts que les premiers. Les femmes,
« après quelques semaines, étaient aussi exercées que nos meilleures
« ouvrières de Paris. Un mois avait suffi aux fileurs pour surpas-
« ser en adresse ceux que nous avions conduits pour les former. »
(Voyez pour d'autres détails la pièce justificative*.)

Digitized by Google

ter, autant qu'il était en moi, la dette de la France envers les Polonais, si longtemps nos compagnons de gloire, j'ai sacrifié avec joie pour les secourir mon repos, ma fortune, et ma vie. Heureux mille fois si mon dévouement eût pu sauver cette glorieuse nation!

Digitized by Google

II.

Départ pour Varsovie. — Voyage en Allemagne. — Arrivée à Varsovie. — Projets industriels. — Constantin. — Politique de la Russie en Pologne. — Éducation première des Polonais. — La *propination* et l'aristocratie. — Les dames polonaises.

L'établissement de Pondichéry était fondé. Je venais d'y envoyer tout le matériel nécessaire à la filature, lorsque je fis à Paris la connaissance du général Louis Pac, un de ces bons et loyaux Polonais dont toutes les pensées n'ont qu'un but, la prospérité de leur patrie. Visitant un jour mes ateliers avec une attention particulière, et trouvant en

Digitized by Google

moi l'ardeur nécessaire à l'exécution de ses desseins: « Voulez-vous, me dit-il, venir en Pologne monter « un établissement à l'instar du vôtre? J'y pren- « drai un intérêt, le gouvernement vous fera en « outre de grands avantages. » J'acceptai avec empressement cette proposition, et dès cet instant je résolus de mettre le projet à exécution.

Je partis donc le 1er mai 1830 pour me rendre à Varsovie! Que d'émotions ce voyage excite dans le cœur d'un Français! pourrai-je dignement les exprimer? A peine a-t-il franchi nos frontières, qu'il rencontre à chaque pas des souvenirs tantôt déchirants, tantôt de nature à exalter son âme. A sa vue s'offrent d'abord, en quittant nos frontières, ces riches provinces du Rhin que rien ne sépare de la France, et que la nature, d'accord avec la politique, semble lui avoir données pour limites. Pourquoi faut-il qu'après juillet nous n'ayons pas déchiré les humiliantes conditions qui nous arrachèrent ces belles contrées, que des traités *scellés* du sang français nous avaient données! nous les eussions alors reprises sans coup férir, en déployant devant elles le drapeau tricolore; les soldats de la sainte-alliance

Digitized by Google

stupéfaits eussent repassé le Rhin en oubliant la moitié de leurs bagages; la population nous eût accueillis comme des frères, car elle est toujours française. Mais l'avenir est à nous; un jour, je l'espère, nous irons jusqu'à Mayence, nous aurons le courage de relever les fortifications d'Huningue, c'est là le vœu national, et un vœu national en France c'est un arrêt qui doit s'exécuter tôt ou tard.

Mais bientôt, laissant le Rhin derrière lui, le voyageur pénètre dans cette vieille Allemagne, tremblante encore au souvenir de la guerre, tant elle a souffert dans les grandes luttes de l'Europe. Là, tous les lieux sont célèbres, tout y parle de l'empire français; chaque ville, chaque hameau est une page d'histoire; nos aigles en y passant ont immortalisé leurs noms. Il traverse Francfort, ville riche et coquette, comptoir de l'Allemagne, qui entendit gronder tous les orages politiques sans en être atteinte. Un peu plus loin, il laisse sur la gauche Hanau, où la garde impériale écrasa l'armée bavaroise infidèle à la France. Plus loin, c'est Erfurt qui se présente : que de triomphes ce nom rappelle! là se rencontrèrent les deux plus puissants potentats

Digitized by Google

de l'Europe; là, princes et rois vinrent se grouper autour de Napoléon. Que sa puissance était grande alors! qui eût pu prévoir ce que lui réservait l'avenir! A droite, au-dessus d'Erfurt, il aperçoit une vaste plaine, c'est celle d'Iéna, où le roi de Prusse perdait à jamais sa couronne, si le vainqueur eût été moins généreux. En poursuivant sa course, le voyageur traverse Lutzen, où vint périr la brillante jeunesse des universités prussiennes, séduite par les proclamations de son roi, qui l'avait excitée au combat en lui promettant des institutions libérales et l'abolition des priviléges : la suite nous a appris ce que l'on devait accorder de foi à de telles paroles. Plus tard, quand le reste de cette même jeunesse vint réclamer l'exécution des engagements royaux pris à la face du ciel, quand elle demanda la liberté promise pour prix du sang répandu, on lui répondit par des fers, et les prisons de la Prusse furent encombrées. Faut-il s'en étonner, et l'histoire de tous les peuples n'offre-t-elle pas les mêmes leçons?

Après avoir parcouru un champ de bataille de quatre-vingt-dix lieues, les idées de gloire dispa-

Digitized by Google

raissent devant le souvenir d'une grande douleur : le voyageur français découvre Leipsick, et bientôt il roule sur un petit pont qui le conduit dans la ville. Quel contraste! les lieux qu'il vient de traverser, en lui parlant de nos triomphes, avaient réveillé dans son cœur l'orgueil du nom français, ici la fatalité et le malheur ont marqué notre passage, et comme si tout ce qui se rapportait à Napoléon devait être grand, nos désastres ont aussi rendu ces lieux à jamais fameux. Ce pont, qu'un ordre mal exécuté fit sauter avant l'heure indiquée, causa la perte d'une partie de notre armée. Cette rivière encaissée et bourbeuse c'est l'Elster, qui rappelle la fin tragique du brave Poniatowski, espoir de la Pologne, et que la France entière pleure encore comme un de ses enfants! heureux cependant d'avoir succombé avant les derniers malheurs de sa patrie! Mais à peine a-t-il quitté ces lieux, que le voyageur retrouve à chaque pas la trace de nos armées victorieuses : il s'avance vers Berlin, longtemps leur quartier-général; ainsi Lepsick semble surgir comme un point obscur, au milieu d'une auréole de gloire, pour apprendre aux conquérants

Digitized by Google

que la fortune peut se fatiguer à les suivre. Bientôt il entre dans le duché de Posen, ce lambeau de la Pologne échu à la Prusse dans un inique partage; tous les habitants y brûlent d'un patriotisme aussi pur que celui des autres provinces polonaises, dont ils ont conservé les mœurs, le costume et le langage; leur aversion pour les Prussiens durera aussi longtemps qu'ils leur seront soumis.

En quittant le duché de Posen, il entre dans celui de Varsovie. Le voilà sur la terre de la valeur: son âme s'échauffe; son imagination s'enflamme; il voit cette Pologne, si digne d'intérêt, ses malheurs et son courage lui apparaissent; il se rappelle ses anciennes guerres, ses brillantes victoires, ses dissensions intestines, ses déchirements, ses luttes contre la coalition des despotes du Nord, ses revers, et ses efforts toujours renaissants; il souffre de la voir esclave, et pleure de rage de ne pouvoir la venger au péril de sa vie.

Mais bientôt un grand tableau l'arrache à ces douloureux souvenirs, à ces terribles impressions; c'est Varsovie qui se présente, c'est la ville sainte,

Digitized by Google

la Rome moderne, dont l'avenir est si riche de gloire et qui peut-être un jour tiendra le sceptre du Nord.

Varsovie est une grande et belle ville, bâtie dans une plaine au bord de la Vistule; ses rues principales sont larges et régulières; elle renferme plusieurs palais de rois, de princes et de grands, quelques beaux monuments, des écoles civiles et militaires, une bourse, des théâtres, deux jardins ouverts au public, des places assez vastes. Praga n'est séparé de Varsovie que par la Vistule, et un pont de bateaux sert de communication entre le faubourg et la ville.

C'est au milieu des émotions les plus vives, et qui seront partagées par tous les Français qui parcourront les mêmes lieux, que j'entrai dans la capitale de la Pologne, le 17 mai. Quelques jours après mon arrivée, je me trouvai, par l'entremise du général Pac, directement en rapport avec M. le prince Lubecki, ministre des finances, le comte Louis Jelski, président, et le comte Henri Lubienski, un des quatre directeurs de la banque de Pologne. Ce dernier, après avoir pris connaissance de mes plans, me fit

Digitized by Google

des propositions pour placer le siége des établissements que je voulais monter dans une terre de son frère Jean Lubienski, un des plus riches propriétaires du royaume. Flatté d'entrer en relations avec une famille aussi puissante, j'acceptai et formai une société en commandite pour l'exploitation d'une filature de coton, d'un tissage, etc. Les premières clauses de cette association avaient déjà reçu leur exécution, quand la révolution du 29 novembre éclata à Varsovie, que j'avais quittée dans les premiers jours d'octobre. Alors le comte Jean Lubienski m'écrivait de suspendre toutes mes opérations et d'attendre l'issue des événements.

La nouvelle de cette révolution me contraria d'abord vivement; elle venait entraver une exploitation pour laquelle j'avais déjà fait de sérieuses dispositions et employé beaucoup de temps, mais il est un âge où les calculs disparaissent devant l'enthousiasme. Me regardant comme Polonais depuis que je m'étais attaché au pays, je conçus le projet de retourner à Varsovie sans consulter ni mes amis ni ma famille, et d'aider à la glorieuse insurrection polonaise autant qu'il serait en mon pouvoir; car elle

Digitized by Google

entrait dans mes idées politiques. J'avoue que pendant les cinq mois que je venais de passer en Pologne, je n'avais pu comprendre comment un peuple aussi brave avait si longtemps supporté le joug honteux de la Russie, l'ignoble tyrannie de Constantin, et ses actes d'une brutale cruauté. Plusieurs fois mon cœur s'était soulevé d'indignation au récit de ses débordements et de ses extravagances sanguinaires; mais, le dirai-je? l'idée de l'effroyable Sibérie me venait constamment à l'esprit et faisait expirer la parole sur mes lèvres.

Avant d'aller plus loin, qu'on me permette de tracer le portrait de Constantin, le lecteur m'en saura gré, car il n'est pas indifférent, au moment où je vais parler de la révolution de Pologne, de faire connaître le chef de ce royaume.

Constantin était d'une laideur repoussante; son nez écrasé lui donnait l'air d'un Tartare, ses gestes étaient saccadés et tenaient de la violence de son caractère; son esprit était orné et assez vif. Ce prince avait beaucoup lu nos meilleurs auteurs et les avait gardés dans sa mémoire. Il lui arriva plusieurs fois, au théâtre français, à Varsovie, de souffler

Digitized by Google

de sa loge les acteurs dans des comédies de Molière[1]. Il fut dans sa jeunesse en proie aux passions les plus effrénées, et il ne sut jamais s'en rendre maître. Une personne digne de foi m'a raconté qu'à Saint-Pétersbourg, épris d'amour pour une jeune fille d'une rare beauté appartenant à une famille peu favorisée de la fortune, mais honorable, il employa auprès d'elle, sans succès, tous les moyens de séduction; les refus qu'il éprouvait irritant ses désirs au lieu de les éteindre, il fit enlever et transporter la jeune personne dans une campagne isolée. Là, au milieu d'une orgie nocturne, Constantin

[1] Il lui échappait parfois des traits d'esprit de l'originalité la plus gaie, je n'en citerai qu'un. Au mois de novembre 1819, tandis qu'on décidait à Aix-la-Chapelle du retrait des troupes étrangères du sol français qu'elles souillaient encore, Alexandre et son frère Constantin partirent du congrès pour venir passer quelques jours à Paris. Dans la visite qu'ils firent à Louis XVIII, le comte d'Artois (depuis Charles X) parut avec l'uniforme de colonel général des Suisses. Constantin, ignorant ou feignant d'ignorer quel était cet uniforme, le demanda au prince lui-même. « C'est celui de mon grade; je suis colonel général des Suisses.—Est-ce que votre Altesse a craint qu'il n'y eût pas assez d'étrangers ici? » Tout le monde baissa les yeux et personne ne répondit.

Digitized by Google

employa la force pour assouvir sa passion. Irai-je plus loin dans les détails de cette horrible scène?

Mais, me dit mon narrateur, à la pensée que le coupable est un grand de la terre, que la vérité doit être impitoyable, je retrouve mon énergie, j'irai jusqu'au bout!... Comme il éprouvait une résistance désespérée, il lui plongea un poignard dans le cœur, consomma son crime, ordonna aux compagnons de sa débauche de suivre son exemple, et l'infortunée expira dans les bras de l'un d'eux! Cette atrocité connue de la cour impériale fut étouffée; mais l'impératrice-mère, épouvantée d'un tel forfait, chassa le prince qui l'avait commis, et ce ne fut que longtemps après qu'il rentra en grâce par l'intercession d'Alexandre. La victime avait un frère qui jurait de venger la mort de sa sœur. Craignant pour sa vie, Constantin fit venir le jeune homme, le caressa, l'attacha à sa personne, le combla ensuite d'honneurs et de richesses, et en fit un de ses confidents intimes; le baron de M*** était enfin chef de la chancellerie particulière du grand-duc. En vérité, on ne sait lequel est le plus infâme ou du frère de la victime ou de son bourreau.

Digitized by Google

La conduite de Constantin en Pologne, quoiqu'il fût alors arrivé à un âge déjà éloigné de l'effervescence de la jeunesse, n'a que trop confirmé le trait que j'ai raconté. Tous ses actes étaient encore empreints d'un despotisme insolent; suivant ses caprices, il humiliait les soldats ou les citoyens les plus honorables. Voici quelques traits qui peuvent donner une idée de la bizarrerie sauvage de son caractère.

Un jeune Polonais, qui était venu prendre à Paris les habitudes de nos fashionables, à son retour à Varsovie, se trouvant un jour, dans une église, placé vis-à-vis de Constantin, eut le malheur de toucher à plusieurs reprises à sa chevelure pour en conserver la symétrie. Constantin en fut scandalisé et ordonna qu'on lui rasât la tête pour qu'il n'eût de longtemps, pendant l'office divin, le même sujet de distraction; l'ordre fut exécuté. Plusieurs femmes d'une conduite un peu légère, peut-être, subirent le même châtiment, et cela parce que des officiers, dans une revue, avaient caracolé autour d'elles. Des officiers polonais, décorés de la Légion-d'Honneur, frappés au visage par Constantin dans une revue, se tuèrent de déses-

Digitized by Google

poir au milieu des rangs sur la place de Saxe. Entre cent autres, je citerai les noms de Witerek Wodrinski, Siedoskowiez, connus de toute la Pologne. Des citoyens honorables dénoncés comme ayant manifesté leur amour pour la patrie furent condamnés à balayer une place publique et à transporter les immondices dans une brouette ! et c'était en présence d'une population stupéfiée, que l'on violait ainsi la constitution jurée des Polonais.

Le système d'espionnage, était mille fois plus hideux à Varsovie que partout ailleurs. On enlevait de leur domicile des citoyens sur le simple rapport d'un espion ; et, sans aucune forme de procès, ils étaient incarcérés pour des années entières. L'intérieur des familles n'était plus un sanctuaire assuré ; rien n'était sacré. La corruption s'introduisait partout : il fallait être dans la plus étroite intimité avant d'oser se parler politique, tant était grand l'effroi qu'inspirait le gouvernement du despote ! Qui peut donc s'étonner maintenant d'une révolution bien plus prodigieuse que celle de juillet? Qu'on me permette ici quelques réflexions sur les causes qui ont provoqué ce grand événement. L'expulsion de Con-

Digitized by Google

stantin par les habitants de Varsovie est-elle la conséquence de celle de Charles X? La révolution de Pologne aurait-elle eu lieu sans la nôtre?

C'est une grave question que je ne veux ni ne puis déserter. L'étude que j'ai faite de ce pays avant son insurrection a fixé mon opinion. Le Polonais a vu avec une profonde douleur sa patrie, rayée du nombre des nations, devenir la proie des despotes qui l'entourent. Depuis le premier traité qui la déchira en lambeaux, des générations se sont déjà succédé; et cependant son esprit de nationalité ne s'est point affaibli. La Russie, craignant de ne pouvoir conserver la partie qui lui est échue en partage, et qui forme le plus beau fleuron de la couronne du czar, a cherché à étouffer ces sentiments en déployant des forces militaires imposantes, en hérissant le pays de baïonnettes, en ayant enfin recours à des moyens de rigueur contre ceux qui manifestaient des opinions hostiles à leurs oppresseurs : telle est l'origine du despotisme de Constantin.

En même temps que la Russie se montrait impitoyable envers les patriotes, elle attirait à elle les

Digitized by Google

hommes que l'or et les honneurs peuvent toujours séduire. Dans son adroite politique, elle employa tous les moyens d'affaiblir le sang de la race Sarmate; elle favorisait le Russe qui unissait son sort à celui d'une Polonaise; elle cajolait le Polonais qui épousait la fille d'un Moscovite. Mais, malgré les faveurs impériales qui récompensaient ces unions, elles furent cependant très-rares. Le cœur d'une Polonaise n'est pas fait pour un Russe, et la fille d'un Calmouck ou d'un Cosaque est sans attraits pour le patriote polonais. En Pologne, les femmes ont plus d'aversion encore que les hommes pour les soldats du czar : leur noble fierté s'indigne de voir ces esclaves, vils suppôts de la tyrannie, traiter leurs maris ou leurs fils comme des vaincus; les premières places dont les Russes s'emparent toujours dans les revues, dans les cérémonies publiques, la supériorité qu'ils affectent en tout lieu, sont autant de motifs qui les irritent; dans les sociétés, elles évitent avec soin d'être abordées par un Russe; l'hiver dans les bals, l'été dans les fêtes champêtres, la jeune fille craint ses invitations; elle ne cède qu'avec répugnance à ses instances réitérées; forcée de

Digitized by Google

danser avec lui, elle est tremblante et contrainte; le plaisir a fui loin d'elle. Faut-il s'en étonner, quand, dès son enfance, sa mère lui a dit : « Pra-
« ga fut surpris, incendié, ravagé par les Mosco-
« vites; le farouche Suwarow, exécutant les ordres
« de l'impitoyable Catherine, en fit égorger toute
« la population; la torche et le fer en main, il pré-
« sidait au massacre! On a vu les Cosaques mutiler
« des femmes : l'une avait les yeux crevés; d'autres
« les ongles des pieds et des mains arrachés; une
« malheureuse attachée à un poteau eut les seins
« coupés, un Cosaque les ramassa avec la pointe de
« son sabre, les lui jeta au visage, et les rires infer-
« naux de la cruelle soldatesque se mêlaient aux cris
« déchirants des martyrs! On a vu ces soldats fu-
« rieux porter au bout de leurs lances des enfants
« enlevés au berceau; on a vu de jeunes filles mou-
« rir d'épouvante dans les bras de ces monstres qui
« outrageaient encore leur cadavre. Les vieillards
« de Varsovie se souviennent de ces scènes d'hor-
« reur; attirés par les cris de leurs frères, sur les
« bords de la Vistule, qui roulait des flots de sang,
« ils ont tout vu, tout entendu, sans pouvoir por-

Digitized by Google

« ter aucun secours! Ma fille, n'oublie pas ce récit,
« et si je meurs avant de pouvoir te conduire à l'au-
« tel, promets-moi qu'un Russe ne recevra jamais
« tes serments! »

Ai-je besoin d'en dire davantage pour faire comprendre l'exaltation des femmes dans l'insurrection? S'étonnera-t-on qu'une jeune fille de treize ans ait offert un capital de mille florins, placé à la Banque et seul héritage de son père? que mademoiselle Emélie Szezaniecka, la même qui envoya, le 26 juin 1826, au *Constitutionnel* 362 francs pour les Grecs, ait donné au gouvernement toute sa fortune, et se soit faite sœur grise pour prodiguer ses soins aux braves, blessés en combattant pour la patrie! S'étonnera-t-on de l'appel qui fut fait aux dames polonaises, par madame F... B..., pour créer un régiment de Sarmates? de la demande adressée aussi, le 20 janvier, au dictateur Chlopicki par les demoiselles de Varsovie, qui, dans leur enthousiasme, voulaient former un détachement destiné à marcher contre l'ennemi? de ces dons que les Polonaises offraient à la patrie, des bijoux précieux, des chaînes, des anneaux nuptiaux qu'elles en

Digitized by Google

voyaient à la Banque? S'étonnera-t-on enfin de cette heureuse idée, qu'une femme seule pouvait avoir, de fonder, dans le palatinat de Sandomir, une société de dames qui envoyaient à tous les hommes en âge de porter les armes, et qui restaient dans leurs foyers sans motifs fondés, un fuseau recouvert d'une peau de lièvre, symbole de faiblesse et de pusillanimité?

De son côté, le père élève son fils en lui parlant de guerre, de patriotisme et de vengeance. Ces idées germent facilement dans son jeune cœur, et dès qu'il se sent la force de porter une arme, il sent aussi le besoin de la tourner contre son ennemi naturel, contre l'oppresseur de sa patrie.

Je viens de tracer sans exagération, et en l'affaiblissant, le tableau de l'éducation première que les Polonais donnent à leurs enfants: que l'on juge maintenant si l'insurrection du 29 novembre 1830 fut la conséquence forcée de la nôtre. Les journées de juillet ont pu la hâter, peut-être; mais elle était inévitable. Depuis longtemps les esprits y étaient disposés, les Polonais n'attendaient que le moment favorable; tôt ou tard il devait se présenter, et la révolution se serait accomplie. Les derniers revers de la Pologne ont-

Digitized by Google

ils changé cet esprit de nationalité? non; il n'en est au contraire que plus impatient, et il ne faudrait qu'une étincelle pour produire une nouvelle explosion [1]. Quand le gouvernement français voudra se pénétrer de ces idées, quand il connaîtra sa puissance morale sur ces populations, et qu'il montrera l'intention de faire mouvoir un levier aussi puissant, à l'instant le langage de la Russie, dans ses rapports avec la France, deviendra moins impérieux. Loin de nous inquiéter, l'autocrate a tout à redouter de nous; son repos dépend de nos dispositions plus ou moins pacifiques; avec l'alliance ou même la neutralité de l'Angleterre, nous pourrions maintenant le frapper au cœur, le refouler dans le nord et séparer du monde civilisé ce chef de Tartares qui prétend à la dictature de l'Europe. En replaçant l'héroïque Pologne au rang des nations, avec une armée sur le Rhin pour contenir la Prusse, une autre sur la frontière d'Italie pour veiller sur l'Autriche, la France pourra, quand elle le voudra, accomplir cette grande et noble mission. La Baltique rapproche-

[1] Les journaux viennent d'annoncer une conspiration en Lithuanie.

Digitized by Google

rait alors les distances, et il suffirait de quelques jours pour voir flotter le pavillon français sur les côtes de la Samogitie.

Avant de terminer ce chapitre, et pour justifier ce que je viens d'avancer, je vais dire au lecteur l'organisation de la Pologne, afin de la lui bien faire connaître. L'aristocratie possède à elle seule tout le territoire; les propriétés des seigneurs sont immenses et en partie couverte de vastes forêts de sapins, qui ne sont d'aucun rapport faute de débouchés pour utiliser le bois. Aussi voit-on les arbres tomber de vétusté, pourrir et se réduire en poussière; il en sera ainsi tant que l'industrie n'aura pas pénétré en Pologne, où il n'y a encore que quelques fabriques de gros draps. Sur chaque propriété existe un ou plusieurs villages, dont les habitants cultivent la terre. Ces paysans n'appartiennent pas au seigneur, et ne sont point esclaves, comme les paysans russes, ainsi qu'on le croit assez généralement en France. Ils peuvent changer de lieu et de maître quand l'engagement qu'ils ont contracté avec le seigneur propriétaire de la terre qu'ils cultivent est expiré. En Russie, au contraire, le pay-

Digitized by Google

san fait partie intégrante, lui et sa famille, de la propriété sur laquelle il habite; il y est attaché comme l'arbre par ses racines, et se vend avec le sol. La Pologne a donc fait un pas de plus vers la civilisation..... Mais il faut tout dire : si les paysans polonais sont libres, leur position n'en est peut-être pas meilleure, car la *propination* les tient dans une extrême pauvreté, en leur enlevant tout le produit de leur travail. Ce mot *propination*, francisé par les Polonais, signifie le droit qu'ont seuls tous les seigneurs de vendre sur leurs propriétés, la viande, la farine, le beurre et l'eau-de-vie de grains, sans qu'il soit permis à un paysan de se fournir ailleurs ; c'est ce droit qui fait, en grande partie, la fortune des propriétaires ; plus ils ont d'habitants, plus grande est la consommation, et plus leurs revenus augmentent ; aussi tous leurs efforts tendent-ils à attirer chez eux des industriels et des fabricants qui occupent de nombreux ouvriers.

Les paysans polonais font une grande consommation d'eau-de-vie, et comme les seigneurs y trouvent du profit, loin de chercher à leur donner des idées de sobriété, ils favorisent autant qu'ils

Digitized by Google

le peuvent leur goût immodéré pour ces mauvaises liqueurs. Qui pourrait se figurer les excès auxquels ces malheureux s'abandonnent les jours de fête? Ils se réunissent dans un cabaret appartenant à un seigneur, et boivent l'eau-de-vie par bouteilles depuis le matin jusque très-avant dans la nuit. Les jeunes filles et les jeunes garçons dansent au milieu de ces scènes d'une ivresse dégoûtante, à laquelle les enfants de huit à douze ans, qui ont déjà vieilli dans les excès, prennent aussi une large part. Tant que les seigneurs conserveront ce droit d'impôt, tant que ce genre de spéculation subsistera, les paysans seront abrutis et sans énergie. Dans d'autres moments, quand vous entrez dans leurs chaumières, ils se jettent à vos pieds, étreignent vos jambes avec leurs bras et vous baisent les genoux à plusieurs reprises; ils voient en vous un noble, une excellence; c'est un reste de servilité qu'ils conserveront tant qu'existera la *propination*, que je regarde comme un fléau qui tue leur intelligence en leur faisant perdre la dignité d'homme.

Grands de Pologne, détruisez l'abus des mauvaises liqueurs, instruisez vos paysans, donnez-leur l'a-

Digitized by Google

mour de la possession territoriale et les moyens d'y arriver : votre patrie n'en deviendra que plus redoutable encore à ses ennemis, car l'esprit de nationalité ne peut naître que de l'instruction et de la propriété. Du jour où vos paysans auront quelque argent, ils voudront acheter leurs chaumières, ensuite un coin de terre : alors seulement vos propriétés auront une véritable valeur, et vos richesses seront assises sur de solides bases. La terre n'a de prix qu'autant qu'elle donne des fruits : elle n'en donne qu'entre les mains des travailleurs. L'homme des champs est plus laborieux quand il travaille pour lui et pour sa famille; il devient infatigable quand il a l'espoir d'augmenter ses propriétés.

Si la classe inférieure est aussi étrangère à la civilisation, il n'en est pas de même de la noblesse. Les grands de la Pologne sont généralement instruits : ils parlent toutes les langues vivantes, avantage immense qu'ils ont sur nous; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'ils les parlent sans accent, et avec une rare élégance; ce qui annonce des études approfondies. Ils ont en outre, comme nous, la connaissance des langues grecque et latine.

Digitized by Google

Quant aux sciences exactes, ils y sont généralement étrangers. Mais l'histoire et la littérature ont une large part dans leur éducation. On trouvera en Pologne peu de savants comme Lelewel; mais les hommes instruits, brillants dans les hauts sujets de conversation, y abondent.

Les seigneurs polonais aiment le luxe, les riches tissus; les produits les plus recherchés de l'industrie étrangère peuvent à peine les satisfaire; adonnés en général à tous les plaisirs bruyants, ceux de la table ont un grand attrait pour eux. C'est un défaut qu'ils partagent d'ailleurs avec toutes les aristocraties du nord. Le jeu prend aussi une partie de leur temps; cette passion hideuse fait en Pologne de nombreuses victimes. Autour d'un tapis vert, les Polonais sont d'une hardiesse à toute épreuve; ils jouent l'or avec profusion. La partie bien engagée, forêts, châteaux, terres, pourraient leur être enlevés d'un seul coup de carte. Le luxe, les plaisirs et le jeu ont ruiné une grande partie de cette caste, dont les propriétés en général sont grevées par suite des emprunts qu'elle a été forcée de contracter auprès des Juifs.

Digitized by Google

Après avoir traversé l'Allemagne dont les mœurs son régulières jusqu'à la monotonie, le voyageur étonné retrouve à Varsovie ses goûts et ses habitudes; il se croit à Paris dans les salons de cette capitale. On y trouve la même vivacité, la même chaleur et le même amour pour la gloire; c'est notre enthousiasme pour les productions du génie, pour les talents extraordinaires. J'ai vu mademoiselle Sontag à Varsovie, et je puis affirmer qu'elle ne reçut pas un accueil plus flatteur à Paris; la salle du spectacle tremblait sous les applaudissements; c'étaient des trépignements tels qu'on en voit sur nos théâtres aux jours des plus grands succès.

Les Polonaises sont charmantes. A la fraîcheur des Anglaises elles réunissent la tournure gracieuse et les manières de nos dames françaises. Brûlantes de patriotisme, si ce feu sacré pouvait s'éteindre dans le cœur des Polonais, elles sauraient le rallumer : l'empire moscovite n'a pas d'ennemis plus redoutables que les dames polonaises. Un jour elles seront les premières à pousser le cri de l'indépendance; leurs faibles bras relèveront les forts détruits par le Cosaque, et nous reverrons de ces

Digitized by Google

jeunes comtesses de vingt ans, comme Émilie Plater, marcher à la tête de fidèles et respectueux bataillons.

Je trouvai partout en Pologne l'accueil le plus poli; là où je me présentais, ma qualité de Français était une recommandation. En général les Polonais exercent à notre égard l'hospitalité la plus franche et la plus cordiale. Presque tous les jours, à ma table d'hôte, je les ai vus faire, pour des Français malheureux, des quêtes auxquelles chacun s'empressait d'apporter son offrande. Ah! si les Français connaissaient comme moi la Pologne, je garantis que le gouvernement de juillet serait intervenu en faveur de cette noble nation! Si j'ose exprimer mon opinion, que je développerai plus tard, la France a fait une grande faute en abandonnant la Pologne. Outre les droits bien acquis que les Polonais avaient à notre reconnaissance, la politique de l'avenir exigeait qu'on les aidât à se reconstituer : c'était beaucoup de n'avoir pas contre nous l'Angleterre, occupée de ses embarras intérieurs, et de trouver dans sa population une sorte de sympathie pour la Pologne. La France ne devait-elle pas profiter de la

Digitized by Google

circonstance pour se faire une alliée fidèle et puissante? Ne pourrait-elle plus tard subir les funestes conséquences d'un tel oubli de ses propres intérêts? Qui sait si les Polonais cachés sous l'uniforme russe ne seront pas forcés de lever un jour leurs bras contre nous? Puissent mes craintes ne jamais se réaliser! Mais entre cette chance, si douteuse qu'elle soit, et l'honneur utile de secourir un peuple ami, je crois qu'on ne devait pas balancer. L'histoire n'a-t-elle pas blâmé le gouvernement de Louis XV, d'avoir laissé consommer le premier partage de la Pologne?

Digitized by Google

Digitized by Google

III.

Second départ de Paris. — Arrivée à Varsovie. — Prison. — Le tigre de la Pologne. — Le prince Czatoryski. — Crédit. — Les Juifs. — Difficultés aux frontières de la Prusse. — Un mot sur cette puissance.

Si l'on s'est rendu compte des impressions que m'avait laissées mon premier séjour en Pologne, on ne sera pas surpris de me voir embrasser la révolution de ce pays avec une véritable passion. Décidé à me consacrer au succès d'une cause qui avait toutes mes sympathies, je quittai Paris pour la seconde fois le 19 janvier 1831 ; peu de jours après, je touchais les frontières de la Pologne.

Digitized by Google

Quel changement! je ne voyais plus ces hideux cosaques qui, quelques semaines auparavant, inondaient cette terre sacrée; ils ne gardaient plus les barrières, je pouvais les franchir sans leur autorisation, le chant de la Masurka les avait mis en fuite.... Quand la France fut envahie j'étais bien jeune encore, cependant j'avais conservé le souvenir de ces sauvages à longues barbes. Leur costume, leur armure, n'étaient point sortis de ma mémoire: en les retrouvant à mon premier voyage, je sentis un frisson courir dans mes veines, ma poitrine était oppressée, je respirais à peine, ils me rappelaient 1814... Maintenant, à la sentinelle cosaque en avait succédé une qui portait un shapska... C'était le symbole de la liberté... la liberté à la démarche noble et fière, à l'œil étincelant... la liberté dont les mâles accents firent pâlir Constantin et trembler son armée.

A peine ma voiture avait-elle franchi la ligne qui sépare la Prusse de l'héroïque Pologne, qu'elle fut arrêtée par la foule: les uns retenaient les chevaux, les autres montaient sur le marchepied et m'accablaient de questions; je ne savais à qui ré-

Digitized by Google

pondre. « Que dit-on à Paris? quelle est l'opinion « de la France sur notre patrie? Approuve-t-on no- « tre révolution? — Oui, mes amis, elle est noble, « elle est juste! l'Europe la verrait s'accomplir avec « enthousiasme, et fait des vœux pour vous. — Les « Français viendront-ils bientôt? Ont-ils passé le « Rhin? et mille autres questions de cette nature. — « En France on ne doute nullement de vos succès, « leur disais-je : le courage l'emportera sur le nom- « bre et la victoire restera dans les rangs polonais; « voilà l'opinion générale; la France maintient la « Prusse et l'Autriche sur le Rhin, elles ne pourront « se déclarer contre vous. Courage!... courage!... « Dieu vous sera en aide. » Derrière cette foule avide de nouvelles s'avance péniblement un vieillard à cheveux blancs; il porte un uniforme français qu'il avait conservé : il me fait signe, m'appelle à lui. J'hésite et veux partir; il m'appelle de nouveau, je n'y résiste plus et m'élance de la voiture; je fends la presse, je suis auprès de lui. « Vous êtes Français? me dit-il, d'une voix émue. « — Oui, mon brave. — Quel jour arriveront-ils? « — Qui? — Les Français? — Tout ira bien, ayez

Digitized by Google

« confiance. — J'ai entendu le canon, ils ont rem-
« porté une grande victoire sur les Prussiens, n'est-
« ce pas? — Vous n'avez rien à craindre des Prus-
« siens; ils ne tourneront pas leurs armes contre
« vous, nous les tenons en respect. Adieu, adieu,
« mon brave, je suis heureux de vous avoir serré
« la main. Je suis pressé, je pars pour Varsovie. »
J'avais hâte de m'éloigner, car je craignais qu'il ne me demandât encore si les Français entreraient bientôt en Pologne, et je ne me sentais pas le courage de détruire les illusions de ce vieillard en lui disant la vérité.

Quelques minutes après, j'entrais dans cette Varsovie que j'avais laissée triste, humiliée, chargée de fers, et qui alors relevait sa tête altière et traitait d'égale à égale avec l'orgueilleuse cité de Pierre-le-Grand. Que de changements il y avait dans cette capitale! L'aigle blanche avait reparu, tout ce qui aurait pu rappeler le pouvoir des Russes était effacé. La population se montrait plus nombreuse, l'activité plus grande, les rues étaient remplies de soldats nationaux, le courage brillait dans tous les yeux, la confiance était générale, personne ne dou-

Digitized by Google

tait du succès. Les premiers instants de mon arrivée furent consacrés à l'admiration du grand tableau qui s'offrait à ma vue (1); mais bientôt je revins à l'exécution de mes projets.

(1) J'en fus tellement frappé que j'improvisai le chant national qu'on va lire, et qui fut chanté le même soir au théâtre, à Varsovie. *Vanitas vanitatum !*

VARSOVIENNE.

DÉDIÉE AUX DAMES POLONAISES.

AIR de la *Marseillaise.*

Braves enfants de Varsovie,
Sortons d'un indigne repos.
Que tout s'arme pour la patrie,
Lève-toi, peuple de héros !
Voici le jour de la vengeance ;
Guerre à ces tyrans odieux,
Couverts du sang de nos aïeux,
A Prague égorgés sans défense !

Aux armes, Polonais, braves Français du Nord,
Marchons (*bis*), plus d'autre cri : La victoire ou la mort.

La liberté, toujours fidèle,
Enfin, reparaît sur nos bords :
Que notre sang, versé pour elle,
Excite de nouveaux transports !

Digitized by Google

A mon premier voyage, j'avais jugé le comte Henri Lubienski, frère de celui avec lequel j'avais

Soldats : mort à la tyrannie !
Et vous, femmes, enfants, vieillards,
Courage, élevez des remparts ;
Tous les bras sont à la patrie.

Aux armes, Polonais, etc., etc.

J'entends hurler sur nos frontières
Les Moscovites en fureur,
Sortis de leurs froides tanières
A nos chants de gloire et d'honneur.
Courons sur ce ramas sauvage,
Enfonçons le fer dans leurs flancs ;
Que nos faux moissonnent les rangs,
Des vils suppôts de l'esclavage.

Aux armes, Polonais, etc., etc.

Aux souffrances de la patrie,
Chacun sent palpiter son cœur.
Enfants, cette mère chérie,
Nous redemande sa splendeur.
Rendons-lui ses vieilles bannières,
Son aigle blanc si redouté ;
Quand elle aura la liberté,
Elle nous rendra nos frontières.

Aux armes, Polonais, etc. etc.

Digitized by Google

formé une association; je le regardais comme un homme de génie, capable de saisir une grande idée et d'en faire l'application. J'appris qu'il était en prison; mais le motif de son arrestation n'avait rien que d'honorable. Un certain Lubowiski, attaché à la police russe, sous le gouvernement de Constantin, avait été transporté, sans être reconnu, à l'hôpital des blessés, par suite de plusieurs coups qu'il avait reçus dans l'explosion de la révolution. Il y demeura quelque temps en repos; mais bientôt la populace, apprenant qu'il n'était pas mort, voulut s'en emparer et satisfaire sur lui ses ressentiments; elle se porta donc en masse devant l'hôpital et ne cessa ses vociférations qu'avec

Oui, nous braverons la puissance
Des rois conjurés contre nous;
Plus d'un cœur bat pour nous en France,
Et ce nom les fait trembler tous.
Si notre sang pour vous défendre,
Français, coula dans cent combats,
Venez, nous vous tendons les bras;
Voici l'instant de nous le rendre.

Allons, braves Français, un généreux effort,
Venez (*bis*), grossir les rangs de vos frères du Nord.

Digitized by Google

la certitude qu'il s'était évadé. En effet, le comte Henri Lubienski avait lui-même procuré à cet agent russe les moyens de fuir. Dès qu'on le sut, on lui en fit un crime et il fut arrêté. Il répondit, et avec raison, que « la révolution de son pays de-« vait garder son beau caractère de noblesse et ne « point se souiller par un meurtre de rue; que si « l'on eût livré Lubowiski à la populace, elle ne se « serait pas contentée d'une victime, et que sa mort « pouvait devenir le signal du massacre de tel ou « tel parti. » Malheureusement ce Lubowiski, guéri de ses blessures, à Breslau, fit un grand mal à la cause nationale : en Prusse, il arrêtait les braves Polonais qui cherchaient à regagner leur patrie; il saisissait les fonds, les armes, les munitions et la correspondance qui venaient de l'étranger; son zèle infatigable à servir la Russie fit vivement regretter son évasion. Lorsque le comte Henri Lubienski m'eut fait le récit des causes de son arrestation, et donné quelques détails sur la révolution : « Qu'êtes-vous donc venu faire en un pareil mo-« ment, me dit-il? — Offrir à votre gouvernement « mes services, lui répondis-je; la Pologne en

Digitized by Google

« temps de paix m'a accueilli comme un de ses en-
« fants, je me dois à elle en temps de guerre. Vous
« manquez d'armes : eh bien, j'ai plusieurs moyens
« de vous en faire passer. » Je lui expliquai ceux que je voulais employer pour tromper la douane des différents pays qu'il fallait traverser. Il en parut satisfait. « Mais ce n'est point assez, lui dis-je
« encore, pour assurer le succès de la révolution :
« la Baltique est libre ; il faut préparer en France
« et en Angleterre une expédition d'armes et de
« munitions, organiser des volontaires, débarquer
« à Polangen, révolutionner les anciennes pro-
« vinces qui n'attendent que le signal, et marcher
« sur les derrières des Russes. » Le comte Henri ne me laissa pas développer mon plan. « N'y pensons
« pas encore, me dit-il ; plus tard, nous y revien-
« drons ; contentez-vous, pour le moment, de nous
« envoyer des armes par terre : je vais vous faire
« conduire par mon frère chez le prince Czatoryski
« qui vous fera donner tous les moyens d'exécuter
« vos premiers projets. » J'avoue qu'en entendant ce langage je perdis beaucoup de mon enthousiasme. Moi, qui venais avec de grandes idées de révolution,

Digitized by Google

dont le succès n'était pas douteux, j'étais réduit à n'envoyer par terre que quelques armes. De Paris à Varsovie il y a cinq cents lieues environ, plusieurs douanes à traverser, très-actives et très-vigilantes en pareilles circonstances : que de temps il fallait, que de soins, que d'obstacles à vaincre pour réussir! tandis que mes projets pour la Lithuanie me paraissaient d'une exécution facile, plus prompte, et que les résultats devaient en être décisifs !

Si l'on me demandait pourquoi je m'adressai d'abord au comte Henri, à mon arrivée à Varsovie, je répondrais qu'il n'était pas éloigné des affaires publiques malgré son arrestation; au contraire, il faisait partie de tous les comités, on allait dans sa prison le consulter sur tout; c'était, en un mot, l'homme le plus actif, le plus laborieux du royaume, l'homme essentiel; j'applaudissais d'ailleurs aux motifs de sa détention.

Quoi qu'il en soit, le comte Jean Lubienski me conduisit chez le prince Czatoryski, alors chef du gouvernement national. Il était occupé; nous fûmes obligés d'attendre dans un salon. Un homme vêtu de noir, maigre, à la figure souffrante, au front

Digitized by Google

soucieux, attendait aussi, et se promenait les mains derrière le dos. « Connaissez-vous cet homme? « me dit le comte Jean? — Non. — C'est le tigre « de la Pologne. — Son nom? — Lelewel. » Je le connaissais de réputation et ne fis aucune réflexion. Le vertueux Lelewel avait les yeux constamment attachés sur moi : il devinait que j'arrivais de Paris, et semblait vouloir m'interroger. Ce grand citoyen était alors membre de la chambre des députés, du gouvernement national, et ministre de l'instruction publique. Le temporisateur Chlopicki l'avait appelé à ce dernier poste comme pour donner une satisfaction à l'opinion publique. Enfin la porte du prince s'ouvrit; Lelewel devait passer avant nous. Soit qu'il ne fût pas pressé, soit par un autre motif, il nous fit un signe de tête pour nous inviter à entrer. Je le revis plus tard à Paris, après les désastres de la Pologne : je lui rappelai cette circonstance qu'il n'avait pas oubliée.

Dès que le prince connut le but de ma visite, il m'accabla de questions sur les moyens que je voulais employer pour l'expédition des armes; il entra avec moi, à ce sujet, dans les détails les plus minu-

Digitized by Google

tieux et approuva tout. J'essayai alors de lui parler de mes projets pour la Lithuanie; mais, sous prétexte de ne point abuser des moments du prince, mon conducteur m'entraîna et nous sortîmes.

Le prince Czatoryski est d'une physionomie douce, son ton est affable, ses manières séduisantes; mais je crois que le poste auquel il était appelé convenait peu à son caractère; il aurait reculé devant ces mesures hardies qui sauvent les empires. Dans les révolutions il faut des hommes d'une grande énergie, d'un coup d'œil rapide, dont l'épée bien trempée tranche les obstacles d'un seul coup. Si la Pologne était sortie victorieuse de sa lutte, personne n'eût porté la couronne plus dignement que lui; son gouvernement eût été tout paternel; il eût mis ses soins à réparer les maux de la guerre, à en cicatriser les plaies, et eût réussi à faire le bonheur de la Pologne; mais avant de la gouverner, il fallait la sauver.

En sortant de chez le prince Czatoryski, je me rendis au ministère de la guerre, pour prendre quelques notes, puis au département de l'intérieur, toujours accompagné de mon trop complaisant

Digitized by Google

conducteur. Toute ma journée fut employée en courses. A sept heures du soir, je me rendis chez le comte Jelski, président de la Banque, qui seul pouvait disposer des fonds du gouvernement. D'après l'ordre qu'il en avait reçu du prince Czatoryski, il me remit une lettre de crédit de cent cinquante mille francs sur M. Rougemont de Lowemberg, une de pareille somme sur MM. Ferrère, Laffitte et Cie [1]; enfin une lettre pour le prince Léon Sapieha, dans laquelle il l'engageait à me faire compter à Paris, par le comité polonais, une somme de quatre cent mille francs et même de sept cent mille, en cas de besoin. Le même jour, le comte Henri Lubienski m'écrivit l'autorisation d'envoyer de France en Pologne quatre-vingts ouvriers armuriers [2].

Mes affaires terminées, je revins aux différents ministères où l'on m'avait préparé des notes pour le gouvernement français. Elles étaient presque toutes relatives à la conduite déloyale de la Prusse. Chaque administration avait des reproches à lui

[1] Voyez pièces justificatives, n° 1.

[2] Pièces justificatives, n° 2.

Digitized by Google

adresser, et, il faut le dire, toutes ces plaintes étaient fondées. Le cabinet de Berlin, servile esclave de celui de Saint-Pétersbourg, décachetait les correspondances, arrêtait les fonds de la Pologne : les Polonais eux-mêmes ne pouvaient plus circuler d'un pays à un autre, sans être exposés à être incarcérés, s'ils passaient sur le territoire prussien. J'étais au ministère de la guerre, quand y vint un jeune israélite, vigoureux et d'une taille élevée, offrir son bras pour la défense de la patrie; on le reçut froidement, mais on accepta ses services. Blessé de l'accueil qu'on lui faisait, je m'approchai de lui, et lui tendis la main qu'il prit avec plaisir : « *Dobjé, dobjé!* (bien, bien) lui dis-je : » Car c'est à peu près tout ce que je sais de polonais. Il parut satisfait de la manière dont je le traitais, peu habitué qu'il était à ces marques de bienveillance. Et que l'on me permette quelques courtes réflexions que me suggère cette anecdote.

Les juifs sont nombreux en Pologne ; la révolution aurait dû les attirer à elle, en leur donnant des garanties positives pour l'avenir ; en modérant les charges qui les accablent, les impôts humiliants

Digitized by Google

auxquels ils sont assujettis; en les traitant enfin comme les autres citoyens. Si ce système eût été suivi, nul doute que l'exemple du jeune juif n'eût trouvé un grand nombre d'imitateurs. L'appel fait par Joseph Berkowiez, couvert de seize blessures qui lui méritèrent en 1812 l'étoile de l'honneur, eût été entendu de tous les juifs; comme lui, ils eussent quitté femmes et enfants pour venir grossir les rangs de l'armée nationale. Les juifs de Varsovie élevèrent par souscription un monument à la mémoire du lieutenant-colonel Berck, leur coreligionnaire, mort en 1809, après de longs services militaires : ne peut-on pas en conclure qu'ils ont comme nous l'amour de la patrie, puisqu'ils honorent ceux qui l'ont bien servie? Mais, en général, s'ils ne répondent pas à l'invitation des gouvernements en danger, c'est qu'en temps de paix et de prospérité ils sont traités en ennemis ou en esclaves. Sauf quelques exceptions isolées, la Pologne n'a pas été secourue par les juifs, parce qu'ils sont hors des lois civiles, et que la révolution, en écrivant sur ses bannières le mot *nationalité*, avait oublié ceux de liberté et d'égalité. Je me souviens d'une circon-

Digitized by Google

tance qui n'est pas sans intérêt politique, et qui prouve que, par suite des événements de France, les juifs espéraient voir changer leur position. Quelque temps après que la nouvelle en fut parvenue en Pologne, le comte L*** me proposa une promenade en voiture. Non loin des murs de Varsovie, sur une belle et large chaussée, nous fîmes la rencontre d'un paysan qui conduisait un petit chariot rempli d'israélites. Ordinairement le juif se dérange, pour laisser le chemin libre au seigneur polonais, que ce soit à la ville ou à la campagne, qu'il soit à pied ou en voiture. Cette fois cependant le conducteur du chariot ne voulut pas céder la chaussée : le comte en fut courroucé, et, en passant il lui allongea un coup de fouet en l'accompagnant de quelques injures. Le juif irrité vint à son tour sur nous, menaçant et nous accablant d'invectives; le comte, le voiturier et les juifs qu'il conduisait criaient à qui mieux mieux. « Croiriez-vous, me dit « mon compagnon de voyage, que ce coquin-là « prétend que la révolution de juillet a rendu tous « les hommes égaux, que le chemin lui appartient « comme à nous? Laissez donc faire ces misérables-

Digitized by Google

« là! avec de telles idées, où nous conduiraient-ils? »

J'avoue qu'intérieurement je trouvais la prétention de ce pauvre diable bien plus naturelle que celle du comte. — J'étais bien aise d'ailleurs de voir ces hommes, que les Polonais tiennent dans une espèce d'abrutissement, relever un peu la tête et montrer qu'ils ne sont pas esclaves. Pendant que je faisais mes réflexions philanthropiques, la querelle devint plus orageuse, les fouets s'agitèrent de nouveau et j'en reçus un coup à travers la figure; je devins furieux à mon tour: je sautai à bas de la voiture; j'abordai le juif; mais au lieu de lui arracher la barbe, comme j'en avais d'abord l'intention, je fis un retour sur moi-même et me contentai de lui montrer du doigt le chemin qu'il devait suivre. Je remontai en voiture et nous continuâmes notre route. Chemin faisant, nous causâmes de ce petit événement; je soutins la cause du juif, dont les droits me paraissaient incontestables; mon adversaire, rempli de préjugés contre cette secte religieuse, que de longues et injustes persécutions rendent intéressante, ne me fit aucune concession, et nous entrâmes dans l'héroïque cité sans nous être convaincus ni l'un ni

Digitized by Google

l'autre, ce qui arrive presque toujours dans ces sortes de discussions.

Les Polonais ont fait de grandes fautes dans leur insurrection ; mais une des plus graves, à mon avis, fut, je le répète, de n'avoir pas relevé les juifs de l'état d'abjection dans lequel ils les tiennent depuis si longtemps. Quand la Pologne prendra de nouveau les armes, qu'elle se souvienne que la France, à la révolution de juillet, a appelé les israélites, déjà citoyens depuis 89, aux fonctions les plus élevées, aux premières dignités de l'état; qu'elle n'oublie pas que le canon des immortelles journées a ouvert la porte de l'assemblée nationale à ces hommes qui n'avaient jamais été admis dans le sanctuaire des lois ; qu'à notre exemple elle fasse jouir tous ses enfants des mêmes droits politiques, quelque religion qu'ils professent, et quand elle les appellera alors sous ses drapeaux, ils y accourront avec empressement.

Quittons cette digression, et revenons au but de cet ouvrage. Ce ne fut qu'à onze heures du soir, en sortant du ministère de la guerre, que je pus penser à mes préparatifs pour retourner en France. Je pas-

Digitized by Google

sai le reste de la nuit à prendre les précautions nécessaires pour éviter que les papiers dont j'étais porteur ne tombassent entre les mains des Prussiens. Le lendemain, à neuf heures du matin, je quittai Varsovie. J'avoue que je m'éloignais avec une vive peine : j'aurais voulu associer mon sort à celui de ce peuple de héros, courir les dangers qu'il allait affronter; mais, après tout, je le quittais pour le servir, et cette pensée adoucissait mes regrets.

Comme je montais en voiture, la ville était en rumeur ; on courait, on s'agitait, la joie était peinte sur tous les visages : chez un autre peuple on eût cru que la nouvelle de la paix était arrivée, mais c'était au contraire l'entrée des Russes sur le territoire sacré de la Pologne qui venait d'être annoncée par un courrier. Jamais je n'ai vu un semblable spectacle; il restera toujours gravé dans ma mémoire. L'ivresse était générale, les soldats et les officiers s'embrassaient indistinctement, c'était pour eux un jour de fête; sur ma route je trouvai le même enthousiasme; de tous côtés je ne voyais qu'armes, faux et piques; toute la nation était sur le pied de guerre, et brûlait d'en venir aux mains. Que d'élé-

Digitized by Google

ments de succès il y avait dans cette insurrection ! Que de grandes choses un homme de génie eût pu faire avec de si belles dispositions !

A la frontière prussienne, sur la route qui conduit à Posen, les autorités m'arrêtèrent, le chef de la police me questionna sur le but de mon voyage. « Avez-« vous des papiers politiques? — Non, monsieur. — « Je dois vous déclarer que si l'on en trouvait sur « vous, après vous avoir averti, vous seriez livré à « toute la rigueur des lois. Vous allez nous montrer « votre portefeuille, et votre voiture sera visitée. « — Visitez ma voiture, répondis-je; rien de plus juste; « je pourrais introduire de la contrebande, et sous « ce rapport vous avez le droit de me surveiller; « quant à mon portefeuille, vous ne le verrez pas. « Vous n'êtes pas dans l'usage de fouiller les voya-« geurs qui passent chez vous : d'ailleurs vous devez « me traiter comme on vous traite en France; voici « mon passe-port. Je vous en préviens, monsieur, « personne ne portera impunément la main sur moi: « j'opposerai la force à la force; je succomberai sans « doute, mais je n'aurai pas moins repoussé un ou-« trage à mon caractère de Français. Visitez donc

Digitized by Google

« ma voiture, je vous l'abandonne volontiers; faites-
« en ce que vous voudrez, pourvu que vous me la
« rendiez en bon état. » On doit comprendre que je ne parlais ainsi que pour détourner l'attention des Prussiens. Voyant que j'abandonnais ma voiture, que j'en mettais le contenu à leur disposition sans aucune difficulté, les chefs ne la visitèrent pas, et après une longue délibération, ils vinrent m'annoncer qu'ils s'en rapportaient à ma déclaration et que je pouvais continuer ma route.

Le moment est arrivé d'expliquer les divers traitements que les Français éprouvèrent de la part des Prussiens à trois époques bien rapprochées. La première fois, quand je partis pour la Pologne, en mai 1830, sous le règne de Charles X, je trouvai en Prusse généralement peu d'égards pour notre nation, je ne dis pas seulement dans le peuple, mais dans la société bourgeoise. A la poste de Berlin, un des employés supérieurs ne voulut jamais me comprendre; il me renvoyait par signes, et en me parlant allemand, aux commis qui l'entouraient; et ceux-ci, à l'exemple de leur chef, feignaient de ne pas entendre le français. Je fus donc obligé d'aller

Digitized by Google

chercher un interprète pour retirer du bureau une valise qui m'appartenait. Après bien des explications, je sortis enfin d'embarras, et en me quittant le même employé supérieur me dit d'un ton fort grave et *en bon français :* « Vous pouvez vous retirer, « vous n'avez plus aucune formalité à remplir. » Et chacun se mit à rire comme pour applaudir à ce trait d'esprit. Je cite ceci en passant, pour donner une idée de la politesse des autorités prussiennes. A Paris se jouerait-on ainsi d'un étranger dans une administration ?

A mon retour, en octobre, après notre révolution de juillet, je ne trouvai sur ma route que prévénance, politesse obséquieuse de la part de la police. Les trois journées nous avaient rendu cette auréole de gloire qui au temps de l'empire nous accompagnait partout. J'étais fier de mon pays ; il me semblait qu'au réveil de la France tous les peuples allaient reconnaître de nouveau la suprématie de la grande nation ! Combien n'ai-je pas dû être étonné, quand, repassant quelque temps après, je ne rencontrai qu'entraves et embarras, depuis mon entrée en Prusse jusqu'à ma sortie. Il semble qu'on mesurait

Digitized by Google

le degré de considération accordé à chaque Français d'après l'influence qu'on supposait à notre gouvernement.

La Prusse, comme la France, est divisée en deux opinions : l'une, toute aristocratique, et l'autre, toute démocratique. La première nous craignait après juillet, l'autre espérait que nous allions soutenir la Pologne, et que le moment de la liberté des peuples était arrivé. Je citerai à cette occasion ce que me disait un Berlinois. « Si les Français passaient chez « nous pour aller secourir la Pologne, toute la jeu- « nesse s'attèlerait à leurs canons pour les faire « arriver plus vite. » Mais quand nous eûmes annoncé notre éloignement de toute propagande, et l'intention positive de maintenir la paix, les deux partis se réunirent contre nous par des motifs opposés. Le premier, parce qu'il cessa de craindre; le second, parce qu'il cessa d'espérer.

Digitized by Google

Digitized by Google

IV.

Retour à Paris. — Sébastiani. — Laffitte. — Refus des lettres de crédit. — Embarras. — Expédition d'armes. — La douane de Paris. — Curieux détails sur les moyens d'expédition. — Voyage à Londres. — Saisie en Prusse.

Après vingt jours d'un voyage que la saison rendait très-pénible, je rentrai à Paris le 19 février 1831. Mon premier soin fut de remettre à M. Constantin Wolicki, alors représentant de la Pologne, les papiers qui lui étaient adressés par son gouvernement. J'allai ensuite au ministère des affaires étrangères pour annoncer à M. Sébastiani, qui avait alors ce portefeuille, l'entrée des Russes en Pologne. Il était

Digitized by Google

à la chambre des députés; je lui écrivis un mot. Sa réponse fut une invitation de me rendre à son cabinet. J'y courus avec empressement. Après lui avoir appris la nouvelle que j'avais à lui donner, et qu'il ne connaissait pas, j'abordai avec chaleur la question de l'insurrection polonaise.

« Toute la Pologne, lui dis-je, veut vaincre ou mourir; le cri : *guerre aux Russes !* est celui de tous les habitants. La noblesse et le peuple, vieillards, femmes et enfants, sont animés des mêmes sentiments; tous veulent l'indépendance du pays, tous feront les plus grands sacrifices pour la conquérir. On pense généralement, en France, que la Pologne ne résistera pas longtemps aux masses de la Russie : c'est une erreur; le mouvement de Varsovie est une révolution complète; c'est un peuple entier qui s'est levé comme un seul homme pour revendiquer ses droits méconnus par des tyrans. »

J'entrai alors dans quelques détails concernant le gouvernement de Constantin, et pour soutenir les justes plaintes des Polonais; je réclamai ensuite avec énergie des secours pour ce peuple de braves.

« Ce ne sont point des armées que demande la Po-

Digitized by Google

logne à la France pour combattre les Russes, en retour des services qu'elle nous a rendus : exigez, nous disent les Polonais, que l'Autriche et la Prusse restent neutres dans la lutte ; qu'elles ne ferment point les communications de la France avec la Pologne, afin que nous puissions tirer de chez vous les ressources dont nous avons besoin. Le moment est arrivé, continuai-je ; il faut parler haut : l'Autriche, en jetant les yeux sur l'Italie, n'osera résister ; la Prusse, d'après les remarques que j'ai faites sur les lieux, souscrira à tout, si elle est vivement pressée ; il y a de sourdes agitations à Berlin, et sur d'autres points du royaume, qui doivent inspirer de grandes inquiétudes au gouvernement. Cette puissance n'est pas compacte : le duché de Posen est prêt à se soulever ; une partie de la Silésie se trouve dans les mêmes dispositions ; les provinces du Rhin n'attendent que le premier signal pour se ranger sous nos lois. Le gouvernement prussien réfléchira à deux fois avant de rejeter une demande du gouvernement français. Qu'avons-nous à craindre ? il n'y a pas de coalition possible dans la situation actuelle des puissances étrangères. Toutes les

Digitized by Google

couronnes, au contraire, tremblent sur la tête des rois de l'Europe; la révolution de juillet, qui hâta celle de Pologne, a ébranlé sur leurs bases des trônes vermoulus qui s'écrouleraient à la première secousse. La Pologne en armes nous rend forts; si elle succombe, notre suprématie est perdue, et les principes de juillet sont compromis.

« Notre intérêt, notre existence politique, exigent donc que nous rendions à la Pologne une puissance qui seule peut rétablir l'équilibre politique de l'Europe ; car la France et la Pologne réunie à ses provinces peuvent faire face à toutes les puissances du continent. Arrachons-nous à cette triste position de craindre une coalition des trois souverains du Nord; prévenons-la, et qu'elle soit dissoute avant d'être formée. La Pologne anéantie peut seule lui redonner la vie et peut-être un jour entraîner toute l'Allemagne contre nous. »

M. Sébastiani m'écoutait avec une attention et une réserve extrêmes; pas un geste, pas un mot, pendant mon discours. Au moment où il allait me répondre, et sans doute me faire part des craintes qu'il pouvait avoir conçues pour mes malheureux Polo-

Digitized by Google

nais, d'après des renseignements contraires aux miens, on lui annonça l'ambassadeur de Prusse, ce qui mit fin à mon audience. Je n'étais pas très-satisfait de mon début : plein d'amour pour la cause polonaise, j'aurais voulu, à mon arrivée en France, obtenir une promesse, une parole favorable; j'aurais voulu transmettre un rayon d'espérance à Varsovie. Toutefois je ne me rebutai point; je sollicitai une audience de M. Laffitte, président du conseil des ministres. Il ne me la fit pas longtemps attendre; il eut la bonté de me faire inviter à dîner pour le lendemain : une indisposition grave m'empêcha de me rendre à une marque de prévenance aussi honorable et aussi heureuse pour ma cause, mais le surlendemain j'eus une longue audience.

M. Laffitte me parla de la Pologne avec le plus vif intérêt, me fit mille questions plus judicieuses les unes que les autres, et dont la solution devait lui faire bien connaître l'opinion générale. Je lui répétai à peu près ce que j'avais dit à M. Sébastiani, mais avec un accent encore plus chaleureux; je voyais que j'étais compris. Je me rappelle qu'après lui avoir fait un tableau exact de l'insurrection, des

Digitized by Google

preuves de dévouement données par tous, des remparts élevés par les mains les plus illustres; du cri de *mort aux Russes* qui retentissait du nord au midi de la Pologne, M. Laffitte me dit : « Si telle est la situation de ce pays, il est invincible; mais je crains bien, M. Poulain, que l'enthousiasme de la jeunesse, que votre dévouement pour cette cause, ne vous aveuglent, car les renseignements que nous recevons ne sont pas en tout point conformes aux vôtres. »

Oui, ce pays était invincible avec des chefs qui n'auraient point paralysé, en leur donnant une fausse direction, tant de patriotisme, un si noble élan, et d'aussi grands sacrifices! Oui, la Pologne était invincible! elle aurait purgé son territoire des hordes barbares du czar en les refoulant dans leurs déserts, si quelques généraux n'avaient vendu le sang de ses enfants! A toi l'exécration générale, Krukowiecki! que ton nom soit à jamais flétri; tu as livré la ville sainte! et cependant que de prodiges n'ont pas faits tes soldats! Malgré toi, la victoire a coûté cher aux Russes! Que de remords auraient dû dévorer ton âme impie en voyant la mitraille

Digitized by Google

ennemie moissonner les tiens dont tu savais les efforts inutiles. Mais l'indignation m'emporte trop loin; je ne dois m'occuper que de mon sujet.

Dès que M. Laffitte m'eut assuré que les renseignements que le gouvernement français avait reçus étaient différents des miens, je cherchai à lui prouver que la source en était infidèle. En effet, pendant mon séjour en Pologne, sous le régime de Constantin, depuis la révolution de juillet, je m'étais convaincu que M. Durand, notre consul à Varsovie, n'avait vu dans l'insurrection de la Pologne qu'un faible ébranlement, une sorte de contre-coup d'une de ces fortes commotions qui éclatent au loin. Peut-être aussi avait-il été dirigé dans ses relations avec le gouvernement par des sentiments personnels! Dans le premier cas, il jugeait les événements comme un homme à courte-vue ; dans le second, il était de mauvaise foi : peut-être ne serais-je pas injuste si je le peignais sous ces deux couleurs. Je suis forcé de dire ici que ce consul, repoussant toutes les instances des Français résidant à Varsovie, ne voulut jamais arborer devant son hôtel les couleurs nationales, et qu'à mon départ de Varsovie,

Digitized by Google

plusieurs mois après la révolution de juillet, le drapeau tricolore n'y flottait pas encore, malgré le mécontentement marqué d'une grande partie de la population. Il ne cachait point d'ailleurs ses opinions, et parlait d'autant plus ouvertement des événements politiques, qu'il attendait de jour en jour son changement. Le gouvernement français crut devoir le maintenir à son poste : mais ce qu'on regardait comme un acte de condescendance pour Nicolas produisit dans les esprits de très-fâcheux effets ; on semblait prouver qu'on ne considérait les journées de juillet que comme une révolution de palais, une substitution de nom ; c'était un des ressorts usés de la grande machine gouvernementale qu'il fallait remplacer par un ressort nouveau d'une meilleure trempe. Une armée animée des meilleurs sentiments, mais dont le corps d'officiers appartient à l'ennemi, en sera-t-elle mieux dirigée quand le général seul sera changé? N'est-il pas à craindre, au contraire, que ses ordres ne soient pas exécutés, ou que le contact continuel des opinions de son état-major ne finisse par triompher des siennes?

Je crois que je persuadai M. Laffitte de l'esprit

Digitized by Google

de la Pologne ; et ce que je crois bien plus encore, c'est qu'il avait de bonnes dispositions pour ce malheureux pays. Je le revis quelque temps après ; il me dit qu'il n'avait pas oublié ce que je lui avais rapporté, qu'il avait souvent pensé à moi en apprenant les prodiges de valeur de l'armée polonaise. Ces expressions, pleines de sollicitude pour l'avenir de nos frères du Nord, me démontraient clairement que notre gouvernement serait intervenu en leur faveur si M. Laffitte n'avait rencontré au conseil de grands obstacles dans d'autres volontés. Pourquoi faut-il que les intentions de ce ministre n'aient pas été suivies? la Pologne serait encore debout. Il ne pensait pas, il est vrai, qu'on pût la secourir en envoyant des armées, mais il penchait du moins pour reconnaître sa révolution et maintenir l'Autriche et la Prusse dans la neutralité : alors les armes et les munitions eussent passé. Les Polonais avaient assez de bras; ils ne demandaient que du fer pour triompher; la reconnaissance eût aussi soutenu le moral de la noblesse, qui fit d'abord de grands sacrifices, mais qui abandonna trop tôt la cause nationale au retentissement, il est vrai, des

Digitized by Google

prédictions sinistres d'un ministre français[1]! la trahison eût été paralysée, si toute la noblesse avait conservé confiance dans notre gouvernement: je connais, je le répète, des hommes de très-bonne foi d'abord, qui sont devenus des traîtres du jour où, effrayés par la tribune française, ils ont désespéré du salut de la cause de leur pays.

Mais il est temps que je revienne au principal but de ma mission. Aussitôt que j'eus remis les papiers dont j'étais chargé, je me rendis chez les banquiers sur lesquels j'avais des lettres de crédit. MM. Rougemont de Lowemberg et Ferrère Laffitte et compagnie refusèrent de me payer, la banque de Pologne n'ayant pas eu la précaution de les couvrir à l'avance. On conçoit bien que des banquiers ne pouvaient avoir confiance dans cette administration, quand d'un jour à l'autre elle pouvait être ruinée, incendiée[2]. Quelques jours après ma visite, M. le

[1] Paroles de M. Sébastiani à la tribune de la chambre des Députés.

[2] Voyez ma lettre à M. Constantin Volisky, pièces justificatives n. 3, et le reçu des traites que je lui remis, pièces justificatives, n. 4.

Digitized by Google

comte Lubowiski confirmait les crédits qu'il m'avait donnés, et promettait de faire sous peu des remises pour couvrir ces maisons de banque [1]; mais le refus de paiement n'en fut pas moins maintenu. J'étais encore porteur d'une lettre de crédit de sept cent mille francs sur le prince Léon Sapieha, qui lui-même devait les toucher des souscriptions polonaises faites en France; malheureusement elles n'avaient encore rien produit. C'est un fait que je n'ai jamais pu m'expliquer, que la France ait tant donné pour la cause des Grecs, auxquels elle ne devait rien, et si peu à la Pologne, à laquelle nous rattachent de si glorieux souvenirs. On dit généralement que la France était épuisée et fatiguée des nombreuses souscriptions faites depuis quelques années, et surtout depuis notre révolution. Pour moi, je crois que cette indifférence doit être attribuée à un tout autre motif: au peu de confiance que l'on avait dans le succès des armées polonaises, qui devaient se briser contre les masses russes. Cette croyance était si bien établie, qu'on accueillait avec une grande cir-

[1] Pièces justificatives, n. 5.

Digitized by Google

conspection les bonnes nouvelles, tandis que les mauvaises étaient reçues sans objections, comme si chacun semblait par là justifier ses propres prévisions.

Toutes les ressources me manquaient à la fois. J'écrivis le 20 février au comte Henri Lubienski à Varsovie, pour le prévenir que je ne pourrais remplir le mandat de haute confiance dont m'avait honoré son gouvernement. A la même époque, M. le comte Albert Grzimala, autre directeur de la banque, arriva à Paris; je lui fus adressé par M. le général Kniaziewiez et le comte Plater, qui avaient remplacé M. Woliski dans sa qualité d'envoyé près notre gouvernement. M. Grzimala est un Polonais franc et loyal; longtemps persécuté par la Russie, il lui conservait une haine invétérée. S'il eût eu plus de pouvoir dans la révolution, il aurait pu rendre de grands services; mais malheureusement sa position ne lui permettait pas de suivre sa noble impulsion. Après l'examen de mes lettres de crédit, il me donna quatre traites de vingt-cinq mille francs chacune, pour me mettre à même de commencer l'exécution de mon mandat.

Digitized by Google

Il s'était déjà passé beaucoup de temps sans aucun résultat; je croyais que c'était un malentendu, que j'attribuais à la confusion et au désordre qui devaient nécessairement exister dans l'administration des finances après une commotion aussi grande, au milieu d'une insurrection; mais je jugeais mal : la suite le prouvera. Le 20 mars, je reçus une lettre de Varsovie datée du 8. Elle me disait que dans le cas où je n'aurais pas été payé à Paris sur mes lettres de crédit, il fallait les renvoyer directement à Berlin, à M. J. Krause, par l'entremise de M. Mendelsohn, et que ledit Krause les remplirait immédiatement. Cet ordre fut ponctuellement exécuté. Au moment que j'écrivais à Berlin, je reçus une lettre de Varsovie en date du 3 mars, toujours du même comte Lubienski. Quoique écrite entièrement de sa main, elle n'était pas signée. Cette lettre m'annonçait que l'on venait de m'ouvrir sur MM. Georges Meyer et compagnie, banquiers à Londres, un crédit de 150,000 francs, qui me seraient payés sans préjudice des sommes pour lesquelles j'avais été déjà accrédité, et qui maintenant regardaient le sieur J. Krause. Je partis donc pour Londres, suivant l'avis

Digitized by Google

que l'on me donnait; mais la maison à laquelle on m'adressait me déclara qu'elle ne pouvait, n'ayant pas de provisions, payer dans une position aussi critique que celle où se trouvait la Pologne [1]; elle m'annonça aussi que le comte Joseph Lubienski, frère de celui qui m'écrivait, venait de partir pour Paris et que je pourrais m'entendre avec lui.

Le soir même du jour de mon arrivée à Londres, je quittai cette capitale pour revenir à Paris, où je trouvai en effet le comte Joseph Lubienski, qui m'ordonna d'agir avec la plus grande célérité, en m'assurant qu'il avait l'ordre de me remettre tous les fonds dont j'aurais besoin. A cette époque, je reçus une réponse de Berlin par l'entremise de MM. Fould et Fould Oppenheim, auxquels j'avais remis mes lettres de crédit pour en toucher, comme on l'a vu, le montant des mains de J. Krause: elle m'annonçait que ce dernier avait quitté Berlin et que personne ne payait pour lui. Je communiquai cette réponse au comte Lubienski, qui m'avoua que

[1] Ce refus me fut réitéré par une lettre de cette maison. Voy. pièces justificatives, n. 6.

Digitized by Google

J. Krause n'était autre que lui-même. Alors tout fut expliqué. Mais comment comprendra-t-on qu'après le refus des banquiers de Paris, on ait pu m'envoyer à Londres perdre un temps précieux et faire une course qui ne pouvait avoir aucun résultat. Le banquier de Londres n'étant pas couvert, ne devait-il pas faire la même réponse que MM. Rougemont de Lowemberg et Ferrère Laffitte? Maintenant que je suis de sang-froid et plus que jamais à même de juger les hommes d'après la conduite qu'ils ont tenue dans ces graves événements, et surtout d'après les positions qu'ils ont perdues, conservées ou améliorées, je ne puis me défendre d'une profonde indignation à cette pensée que l'on se servait de moi comme d'un jouet, ou plutôt d'un instrument que l'on devait briser en cas de revers, et dont on eût tiré avantage en cas de succès. J'avais cependant encaissé les cent mille francs, produit des quatre traites sur Berlin, que m'avait données le comte Grzimala; mais ils avaient été bientôt absorbés par mes achats, et je me trouvais toujours dans la même position. A mon retour de Londres, j'avais encore reçu une lettre de Varsovie, par laquelle on m'an-

Digitized by Google

nonçait que l'on venait de m'assurer chez les banquiers de Paris les mêmes crédits qui avaient déja été refusés [1]; je m'y présentai donc de nouveau, mais ils persistèrent dans leurs refus. Les moyens qu'on leur offrait de se couvrir à trois mois sur une maison de Londres ne pouvaient leur convenir. Croyant que le banquier anglais avait reçu des fonds, et qu'il était en mesure de faire face au crédit qui m'avait été ouvert chez lui, j'écrivis; mais sa position était toujours la même, et quand les maisons de Paris auraient consenti à tirer sur lui pour se rembourser, j'ai su depuis qu'il n'aurait certainement pas accepté pour le compte de la banque de Pologne. Malgré tous ces déboires, toutes ces contrariétés, je ne me décourageai cependant pas, et l'idée de trahison de la part d'hommes placés à la tête d'une insurrection si juste et si glorieuse ne me vint pas une seule fois à l'esprit; d'un autre côté le comte J. Lubienski me pressait de faire des envois et de nouvelles acquisitions, m'assurant, avec cet accent de vérité qu'il savait si bien prendre,

[1] Voy. pièces justificatives, n. 7.

Digitized by Google

qu'il ne me laisserait jamais dans l'embarras. Il me faisait écrire dans le même sens par le comte Crzymala [1]. Trop confiant dans sa parole, j'arrêtai quelques parties d'armes : mais au moment de payer, il avait quitté Paris sans m'en prévenir, quoique je le visse tous les jours chez lui, hôtel de Bruxelles, rue de Richelieu. Pendant cette absence, que personne ne comprenait, les envoyés de Pologne firent une demande de soixante mille francs au comité polonais, présidé par le vénérable Lafayette; cette somme fut accordée, et servit à l'acquittement d'une partie de mes obligations.

Le 28 avril et le 7 mai, je reçus deux lettres de Varsovie, datées des 17 et 25 avril [2] : elles étaient du comte Jelski. Il m'annonçait que les traites sur Berlin, auxquelles J. Krause n'avait pu satisfaire, vu son absence, seraient remplies par un ami chargé de s'entendre avec moi. Je vis en effet cet ami quelque temps après. Il se nommait Evans. Anglais de nation, il habitait Varsovie depuis long-

[1] Voy. pièces justificatives, n. 8.

[2] Voy. pièces justificatives, n. 9.

Digitized by Google

temps. Il me demanda à voir par lui-même les moyens dont je me servais pour expédier les armes. Je ne pus lui refuser cette satisfaction; car, outre qu'il m'avait été recommandé par le comte Jelski, il était porteur d'une lettre du comte Grzimala, alors à Londres, qui me priait de n'avoir aucun secret pour lui [1]. Il fut émerveillé, me fit mille compliments sur les moyens ingénieux dont je m'étais servi jusqu'alors; mais, au lieu de me payer à Paris, comme me l'avait annoncé M. Jelski, il repartit pour Londres, en m'assurant, comme tous les autres, qu'aussitôt son arrivée, il me ferait expédier les fonds nécessaires pour continuer mes envois.

Au moment où je rendais un compte exact de mes opérations à cet Anglais, deux chargements d'armes étaient déjà partis; un troisième voiturier se trouvait en charge. On verra bientôt combien de précautions j'avais prises pour obtenir un entier succès. Afin d'échapper aux inquisitions à l'étranger, les voituriers que j'avais choisis parlaient allemand,

[1] M. Evans m'était aussi recommandé par MM. ces délégués. — Voy. pièces justificatives, n. 9.

Digitized by Google

les plaques de leurs voitures avaient été écrites en allemand, et, pour faire perdre les traces du départ de la marchandise, les lettres de voiture faites à Paris avaient été changées à Metz, à Mayence et à Leipsick; car des marchandises venant d'aussi loin, de Paris surtout où l'on n'a pas l'habitude d'expédier en Allemagne, n'eussent pas manqué de faire concevoir de graves soupçons, tandis qu'on ne devait faire aucune réflexion en voyant des bois d'acajou (qui renfermaient des armes) voyager d'un pays à un pays voisin. Il n'est point inutile de rapporter ici ce qui m'arriva avec la police de Paris; mon but est de prouver le soin que j'avais mis à dissimuler la nature de mes envois.

M. Vivien, alors préfet de police, savait, par les rapports de ses agents, que je faisais des achats d'armes; de mon côté, je ne cherchais pas à éviter l'œil du gouvernement, persuadé que j'étais qu'on ne m'entraverait pas dès qu'on en connaîtrait le but. Quoi qu'il en soit, je fus surveillé avec un soin particulier; aussi le jour que je devais faire transporter à la douane mes billes d'acajou, le préfet de police en fut instruit, et le directeur de la douane en

Digitized by Google

reçut à son tour l'avis de la préfecture : la saisie ne pouvait donc manquer d'avoir lieu.

Mais pour mieux me convaincre de la possibilité de tromper les douanes étrangères, je fus bien aise de faire l'essai de mon stratagème sur celle de Paris. Je fis donc présenter les bois d'acajou sous le nom de M. Lieutaud, ancien filateur, et alors scieur d'acajou dans le faubourg St-Antoine, mes relations avec lui me permettant une entière confiance. Le directeur de la douane, M. Dubois, ne voyant pas mon nom, qu'il attendait, reçut la marchandise et la fit *douaner;* il eut cependant la précaution de la venir visiter, peut-être pour mieux prendre ses mesures en attendant les billes qui devaient être présentées par moi.

Pendant que les douaniers faisaient leur opération, je me tenais au coin de la rue d'Enghien (faubourg Poissonnière); quelqu'un que j'avais placé à l'entrée de la douane devait, en cas de malheur, me faire un signe : je serais arrivé de suite et probablement j'aurais, en peu de mots, empêché l'ouverture des bois, en employant le nom de l'autorité à laquelle j'aurais eu recours. Toutefois j'étais inquiet. Chaque fois

Digitized by Google

que mon homme remuait, je croyais apercevoir le geste convenu. Enfin le camion chargé sortit, et je fus bientôt convaincu que je réussirais avec les autres procédés que je voulais employer, ne m'étant d'abord servi que de celui qui m'offrait le moins de confiance : déjà les acajoux étaient sur la voiture qui devait les transporter et allait sortir du roulage de MM. Perrin et Suchet, rue de Fourcy-Saint-Antoine, quand le préfet de police, qui avait fait suivre la marchandise, apprit qu'elle avait été douanée. Il donna aussitôt de nouveaux ordres à M. Dubois, qui envoya des douaniers, assistés d'un commissaire de police pour faire encore l'inspection des billes, et en opérer la saisie en cas de fraude. Les douaniers firent donc une seconde visite; ils examinèrent les billes dans tous les sens, sondèrent avec un marteau, pour juger d'après le son si elles étaient pleines ou vides; le commissaire de police lui-même prit à ces recherches une participation minutieuse, et déclara que les rapports étaient faux : procès-verbal en fut dressé. Le voiturier quitta la maison du roulage et se mit en route. Il était déjà sorti de Paris, quand M. Vivien apprit de nouveau

Digitized by Google

que, malgré ses ordres réitérés, la saisie n'avait pas été opérée. Entièrement confiant dans les rapports qu'il avait reçus, il fit courir après la voiture que l'on ramena à la douane. Cette fois la saisie fut faite, et le délit constaté sur l'ouverture de deux billes, qui avaient été brisées à coups de hache. A mon arrivée, j'eus beaucoup de peine à empêcher qu'on ouvrît les autres. Le directeur et les préposés à la vérification étaient furieux d'avoir *douané* des marchandises prohibées à la sortie, malgré les avis de la police: le fait est que la mystification était un peu violente; mais cependant j'obtins que l'on suspendît tout jusqu'à ce que je fusse revenu de la chambre des Députés où je me rendis de suite. J'avais prévu le résultat de ma démarche. M. Casimir Périer ordonna que l'on remît à ma disposition tout ce qui avait été saisi; le mal fut aussitôt réparé. Aucun journal, par suite des précautions que je pris, ne parla de cette affaire, et, la nuit qui suivit cette saisie, le voiturier se remit en route avec le même chargement. Cet homme ne savait pas auparavant ce qu'il portait, il connut donc mon secret; mais il était honnête, attaché à la cause polo-

Digitized by Google

naise : il fut discret et ne mérita aucun reproche.

Avant de terminer cette première partie de mon récit, il me reste à donner l'idée de la manière dont les billes d'acajou étaient préparées et des moyens de transport que j'avais organisés. J'avais fait enlever sur chacune des billes l'épaisseur de deux pouces environ dans toute la longueur ; cette levée formait une espèce de couvercle ; le corps de la bille était creusé en forme de boîte. Je plaçais dans l'intérieur un lit de canons de fusils, et tous les vides se trouvaient remplis de suif fondu mêlé avec de la sciure de bois ; cette composition, en se refroidissant, formait mastic, de sorte que la bille d'acajou, recouverte et hermétiquement fermée, ne pouvait rendre de ces sons qui annoncent le vide Le couvercle était fortement collé, ajusté et fixé de six pouces en six pouces, à l'aide de boulons dont les têtes et les écroux se trouvaient entaillés dans l'épaisseur du bois ; on rapportait ensuite sur ces écroux et têtes de boulons des bouchons de la même nature et de la même nuance que la bille, collés et entrés avec force. Ces acajoux ainsi préparés étaient travaillés au-dehors sur les parties jointes, lavés dans l'eau de

Digitized by Google

chaux roulés dans la boue, comme si on venait de les débarquer, et tout cela avec tant de soin qu'il était impossible à l'œil le plus exercé d'apercevoir les *jointures*. Je n'envoyais que les canons de fusils, les batteries et les autres ferrures; les bois se fabriquaient à Varsovie. Les plus fortes billes contenaient jusqu'à trois cents canons.

A toutes les précautions que je viens de faire connaître, j'en avais ajouté une essentielle. M. Suchet, de la maison Perrin et Suchet, commissionnaires de roulage chargés de mes expéditions, précédait les voituriers dans les villes où devaient avoir lieu les visites des douanes, pour m'instruire des événements qui pourraient survenir. Le 30 avril, il m'écrivait de Mayence : *L'opération de la cataracte est inconnue ici : déjà deux personnes ont été opérées avec succès complet.* Ce qui signifiait que deux chariots avaient été douanés par ces bons allemands, dont la finesse est bien connue. Il me demandait aussi de l'argent; car il était convenu que l'on en donnerait pendant la route à chaque voiturier. N'ayant plus de fonds et me trouvant chargé d'engagements très-lourds suivant le compte rendu à M. Evans, je dus faire à

Digitized by Google

Paris tous mes efforts pour en obtenir : j'exposai les inconvénients qu'il y aurait à laisser sans ressources les voituriers sur la route; mais personne ne put me satisfaire en l'absence de M. Joseph Lubienski; d'un autre côté, j'avais écrit à Londres au comte Grzimala, assez à temps pour recevoir et adresser des fonds à Leipsick et autres villes. Il me répondit que M. Evans lui avait rendu un compte on ne peut plus avantageux de mes opérations; mais qu'il n'avait aucuns fonds à sa disposition. Je partis pour Londres; et comme il fallait encore payer à Paris des dépenses faites, je fis tant que j'obtins cinquante mille francs au lieu de quatre-vingt mille, solde du compte arrêté par M. Evans. Il y avait, dans cette entreprise d'envois d'armes et de munitions, une main invisible qui arrêtait tout. Cependant, à cette époque, j'attribuais encore toutes ces contrariétés à des désordres dans l'administration financière, je ne pouvais soupçonner les Lubienski, dans lesquels j'avais une confiance entière.

Aussitôt que j'eus reçu les cinquante mille francs à Londres, je revins à Paris. Mais le temps qu'il m'avait fallu perdre à toutes ces démarches força l'un

Digitized by Google

des voituriers (Jacob) à séjourner quinze jours à Leipsick, ses deux voitures restant exposées sur la place publique ; ce ne fut qu'après le seizième jour qu'il put se remettre en route. Enfin, après toutes les visites des douanes, ce voiturier fut arrêté à deux jours de marche de la Pologne par les autorités prussiennes ; et le troisième chariot le fut à peu près en même temps, quoique beaucoup moins avancé. Quel fut donc le motif de ces arrestations? En pareil circonstance, on ne peut faire que des conjectures ; aussi chacun fit les siennes : je reconnus, par la suite, que la main qui m'avait arrêté dans l'exécution de mon mandat avait encore indiqué la route que j'avais prise.

Quand je reçus la nouvelle de cette saisie, une quatrième voiture cheminait sur une autre route ; j'en avais choisi trois pour diminuer les chances. Cette voiture était chargée de tambours de cardes faits en stuc ; leur circonférence était formée de deux rangées de canons de fusils entre deux couches de stuc.

Ils contenaient chacun 300 canons. Les tambours de devant et de derrière étaient construits de même,

Digitized by Google

à l'exception qu'ils étaient pleins; je les avais recouverts de vieux rubans de cardes bourrés de coton, comme pour indiquer le soin que je mettais à leur conservation. Ces tambours, placés sur des coussinets montés sur bâtis de bois, auraient voyagé au bout du monde, à travers toutes les douanes, sans exciter le moindre soupçon. Malgré ces précautions, je fis courir après le voiturier, dans la crainte d'être vendu; arrêté à Bâle, il fut ramené à Mulhouse, où le tout fut brisé dans la maison de roulage de M..... pour éviter le transport des matières inutiles, voulant faire revenir à Paris toutes les armes de ce chargement. L'autorité fut bientôt instruite de cette opération, et le journal jeta l'alarme le lendemain dans toute la ville, en annonçant la saisie d'un convoi d'armes habilement cachées, disait-il, dans des machines. Le *Constitutionnel* répéta l'article; mais j'eus soin de glisser dans les journaux une réponse pour dissiper les craintes des partis. Elle produisit son effet. Malheureusement je n'avais pu faire le voyage moi-même; retenu à Paris par des intérêts beaucoup plus graves, j'avais prié M. Perrin, associé de M. Suchet, qui avait été en Allemagne, de le faire

Digitized by Google

pour moi. Avec quelques précautions de sa part, et en prévenant l'autorité à l'avance, il n'y aurait eu ni procès-verbaux ni alarmes, et les journaux n'auraient point fait retentir au loin le bruit de cette saisie.

Ici finit la narration de mes premières relations avec le gouvernement national de la Pologne, et de ce que j'avais tenté pour lui procurer des secours en armes, que d'ailleurs je regardais comme trop faibles pour la sauver.

Dans la seconde partie de ces souvenirs, on verra que, quoique contrarié à chaque pas, j'avais cependant conçu, préparé et presque accompli le projet d'une expédition qui n'a manqué que par des circonstances indépendantes de mes intentions. Que n'ai-je pu réussir!.....

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

I.

La Russie. — Incendie de Moscou. — Insurrection des provinces. — Attitude de Varsovie. — Projet de descente en Samogitie. — Demande d'armes au gouvernement français.

Jusqu'ici je n'ai rien dit de la Russie, du gouvernement national de la Pologne, des assemblées délibérantes, de ces grandes résolutions d'un peuple héroïque qui ont étonné l'univers et qui n'appartiennent qu'aux époques mémorables. Je n'ai rien dit de l'armée polonaise, de ses exploits, de ses prodigieuses victoires ; je n'ai point parlé de l'insur-

Digitized by Google

rection des anciennes provinces séparées du royaume de Pologne et incorporées à l'empire moscovite. D'autres témoins de ces événements les ont déjà rapportés avec une exactitude qui les fera passer à la postérité; j'ai cru qu'en restant dans le cercle des faits auxquels j'ai pris part, j'ajouterais quelques matériaux utiles à l'histoire de la Pologne.

Cependant, pour mieux pénétrer le lecteur de l'opportunité de l'expédition dont je vais l'entretenir, il faut que je lui mette sous les yeux une esquisse de la Russie, et que je parcoure avec lui le théâtre des événements.

Depuis longtemps nous entendons la Russie vanter ses forces, compter avec affectation ses nombreux bataillons, ses ressources inépuisables; depuis longtemps elle nous dit avec orgueil qu'il n'est pas de puissance assez formidable pour porter la guerre chez elle. Enivrée par les souvenirs de 1812, elle semble, de ses déserts, défier l'Europe entière : à l'entendre, rien au dehors ne peut lui résister; une menace de guerre est de sa part un arrêt de mort pour les peuples qu'elle attaquerait. C'est à ce langage arrogant bien plus qu'à sa puis-

Digitized by Google

sance réelle qu'elle doit son influence politique; voyons donc si dans ses annales militaires on trouve de ces hauts faits qui puissent justifier de si vaniteuses prétentions?

Puisque je viens de toucher de profondes blessures, que le temps n'a point encore fermées, en rappelant 1812, examinons en peu de mots cette lutte gigantesque dont la Russie a su si habilement exploiter les résultats pour épouvanter le monde, et nous verrons qu'alors même elle fut bien peu redoutable; nous la jugerons ensuite aux prises avec la Pologne, et cette dernière lutte achèvera de fixer notre opinion sur les forces réelles de la Russie.

Est-ce au génie d'Alexandre, est-ce aux talents de ses généraux, à leurs manœuvres habiles, au courage et à la valeur de ses soldats, que la Russie dut alors son salut? Sur un champ de bataille, le czar savait bien qu'il n'était pas de la taille de Napoléon; la journée d'Austerlitz était encore présente à sa mémoire; il savait aussi que ses généraux ne pouvaient point se mesurer avec ceux de son adversaire, que ses soldats, dans toutes les rencontres, avaient succombé sous l'effort de la valeur française; aussi préféra-t-il

Digitized by Google

reculer sans cesse plutôt que de compromettre ses troupes, en défendant les frontières de son vaste empire.

Si ce n'est pas au génie de son empereur, à celui de ses généraux et à la valeur de son armée, est-ce donc au patriotisme de ses enfants citoyens que la Russie dut son salut? Mais le patriote prend du fer, il combat sans cesse et sans relâche; les revers, au lieu de l'abattre, ne font que l'irriter; il n'abandonne ses foyers, enfin, que harassé de fatigues et couvert de blessures; mais vous, Moscovites, vous avez, sans combats, livré à l'ennemi votre ville déserte, vos dieux et vos foyers; est-ce là du patriotisme?

Citera-t-on l'incendie de Moscou comme une preuve de la vertu de ces peuples? honorera-t-on Rostopchin et ses galériens comme les sauveurs de l'empire? Écartons ces blasphèmes et ne confondons pas la vertu avec le crime... Si tu voulais avoir l'immortalité des grands hommes, il fallait, Rostopchin, défendre avec acharnement la grande cité confiée à ta garde, rassembler le plus possible de soldats dans ses murs, appeler toute la population aux armes, faire de chaque maison une forteresse;

Digitized by Google

il ne fallait céder le terrain que pied à pied; et si, après une longue et opiniâtre résistance, tant de sacrifices, tant de courageux efforts, eussent été inutiles; si, après avoir exposé ta vie, versé ton sang, l'armée française t'eût forcé d'abandonner tes dieux pénates, c'est alors seulement que, pour arracher à l'ennemi le fruit de sa victoire, il eût été beau d'incendier ton palais le premier, Moscou et ses immenses richesses. Cette action d'un peuple au désespoir eût fait, comme la défense de Saragosse, l'admiration des peuples à venir, tandis que l'histoire ne la citera que comme un crime.

Pour juger sainement ce grand drame, il faut faire une distinction entre la désertion et l'incendie de Moscou; si on confondait les deux actions, si on les combinait ensemble, et qu'on supposât qu'elles avaient obtenu l'assentiment général des Moscovites, sans doute nous ne pourrions refuser notre estime à une résolution qui grandirait ce peuple à nos yeux en nous le rendant plus redoutable par l'immensité d'un sacrifice qui n'est plus de nos jours. Examinons donc les faits avec le calme qui seul conduit à la vérité, et que n'avaient pas ceux qui

Digitized by Google

ont écrit à la lueur de l'incendie et sur les cendres brûlantes de Moscou.

L'empereur Alexandre avait, depuis l'invasion de ses états, refusé constamment de présenter son armée devant celle de Napoléon; il voulait, avant d'en venir aux mains, qu'elle fût aussi redoutable que le lui permettaient les ressources de son empire; aussi avait-il appelé sous les drapeaux toutes les populations qui le composent. L'ignorance et le fanatisme de ces peuples grossiers avaient été habilement exploités pour les exciter au combat et à la vengeance; les prêtres eux-mêmes avaient porté avec pompe, dans tous les rangs de l'armée, les saintes bannières et les images sacrées : dans leurs prédications, pour inspirer l'horreur du nom français, ils représentaient nos soldats comme des brigands souillés de tous les crimes, comme des impies renversant les temples, les autels, insultant aux dieux. C'est après avoir ainsi disposé son armée que le czar accepta la bataille de la Moscowa, dont les résultats, auxquels il était loin de s'attendre, vinrent épouvanter les habitants de Moscou. Ceux-ci, pour leur malheur, avaient ajouté trop de confiance aux dé-

Digitized by Google

clamations perfides, aux insidieuses proclamations des grands et des prêtres; ils n'avaient point encore achevé la lecture d'un bulletin fastueux, où l'imposteur Kutusoff leur annonçait que l'armée française avait été écrasée à Borodino, quand ils apprirent que, victorieuse du vieux général, elle s'approchait de la ville sacrée. Les plus riches prirent la fuite pour échapper aux maux dont on les avait si mensongèrement menacés; d'autres suivirent cet exemple; plus on fuyait, plus la terreur panique se communiquait. Bientôt l'émigration devint générale. Les habitants avaient mis tant de précipitation à s'éloigner, qu'ils avaient laissé tout ce qu'ils possédaient à la disposition du vainqueur, avec des lettres adressées aux officiers français pour les prier de respecter les propriétés, promettant de revenir aussitôt qu'ils auraient la certitude de ne pas être maltraités. Ce soin prévoyant ne prouve-t-il pas suffisamment qu'ils étaient loin de penser à l'incendie de Moscou, qu'ils n'y ont pris aucune part, et que leur fuite, qu'on ne doit attribuer qu'à la peur, ne se combine pas avec le crime de Rostopchin? Est-il besoin de dire que si la population de cette

Digitized by Google

grande cité eût été animée de ce noble patriotisme qu'on lui prêta après l'événement, comme pour la consoler de sa ruine, que si cette vertu sublime, en embrasant le cœur des Moscovites leur eût dicté cet immense sacrifice pour le salut de leur patrie, ils eussent eux-mêmes, armés de mille torches, porté l'incendie partout sans confier à des misérables, à des mains flétries par le crime, l'accomplissement d'un acte qu'ils eussent regardé comme le plus saint des devoirs. Chacun eût voulu y contribuer et s'en serait fait un mérite; mais loin de là, l'incendie de Moscou exaspéra le plus grand nombre de ses habitants, revenus de leur première stupeur, et attira sur Rostopchin mille imprécations. Nos désastres, qu'on attribua à tort à l'incendie, ne purent pas même depuis justifier sa criminelle action.

Si Rostopchin avait puisé dans son cœur le courage d'incendier Moscou, ne pourrait-on pas dire que son patriotisme était sans vues profondes, et plutôt celui d'un sauvage féroce que d'un général illustre. C'est à la rigueur d'un hiver qui se déchaîna avant le temps, et tel qu'on n'en avait point vu depuis longues années, que nous devons nos dés-

Digitized by Google

astres. En suivant son cours ordinaire, la saison eût permis à notre armée de regagner ses cantonnements dans la Pologne russe, et le printemps suivant eût vu de nouvelles opérations militaires dirigées contre Saint-Pétersbourg; nul doute qu'elles eussent ramené la paix en consacrant de nouveau le traité de Tilsitt, dont la violation par la Russie avait causé cette guerre que la dignité et l'intérêt de la France exigeaient encore de Napoléon. A quoi donc alors eût-il servi d'incendier Moscou?

Et si l'empereur, suivant sa première impulsion qui ne le trahissait jamais, eût marché sur Saint-Pétersbourg, l'empereur Alexandre eût-il encore tenté le sort des armes? Son impuissance ne lui était-elle pas démontrée? n'eût-il pas au contraire, en voyant notre armée s'ébranler une seconde fois, cherché à mettre un terme à une guerre qui venait de ruiner une partie de son empire et qui menaçait de dévaster l'autre? En présence des souffrances de Moscou, des cris et des plaintes qui venaient déchirer son cœur; en présence des supplications de la population de Saint-Pétersbourg, qui avait plus à craindre des Anglo-Russes que des soldats français,

Digitized by Google

ne fût-il pas revenu à des idées de paix, malgré les machinations des agents de l'Angleterre, qui jusqu'alors avaient eu une toute-puissante influence sur ses décisions? Tout est en faveur de cette opinion ; mais si, rassemblant les restes de son armée, il eût voulu livrer sur les bords de la Neva une de ces grandes batailles qui décident du sort des empires, n'est-il pas permis de croire que notre entrée dans Saint-Pétersbourg n'en eût été retardée que de quelques heures, et que là, au milieu de riches magasins et d'immenses ressources, se trouvaient la fin de la guerre et le dédommagement des sacrifices imposés par une campagne aussi longue que pénible. Ainsi donc, si, résistant au découragement de quelques maréchaux qui n'avaient plus rien à gagner, l'empereur Napoléon eût accompli ce projet, à quoi donc eût encore servi l'incendie de Moscou? Comme on le voit dans ces deux circonstances, il ne pouvait nous être nuisible; il ne nous a été contraire que parce qu'un ciel de fer s'est levé contre nous. Certes on ne peut faire à Rostopchin un mérite de ce qu'il ne lui était pas donné de prévoir, moins encore peut-on en faire un reproche à Napoléon.

Digitized by Google

Mais loin de moi ces suppositions de patriotisme, elles ne conviennent pas ici. L'incendiaire de Moscou est un grand criminel, son action est atroce; je l'ai dit et vais le prouver. Dès que Napoléon paraît sur le théâtre politique, l'Angleterre s'en inquiète. De Toulon, elle le suit en Italie, en Égypte, à Saint-Jean-d'Acre; elle le voit de plus en plus menaçant, et semble deviner la secrète pensée qui anime le jeune conquérant: toujours elle médite sa perte; il faut qu'elle le tue, car son existence à elle est menacée. En France elle nourrit la guerre civile, excite contre lui les mécontents, les rivaux, les ambitieux, entretient dans Paris une foule d'assassins qui doivent le frapper à mort; sur le continent c'est la guerre et toujours la guerre. Mais rien n'arrête la marche du héros, le génie et l'épée de Napoléon triomphent partout. Plus l'Angleterre voit approcher le moment où le sceptre du monde va échapper de ses mains pour tomber entre celles de la France, sa glorieuse rivale, plus aussi elle fait de sacrifices. Partout l'or coule des mains de ses agents, et, à leur instigation, les traités avec la France deviennent illusoires; une campagne n'est pas terminée, que Napoléon est forcé

Digitized by Google

d'aller moissonner de nouveaux lauriers sur des champs de bataille déjà témoins de ses triomphes. Toutefois il n'a plus qu'une guerre à soutenir, et le système continental aura reçu son exécution.

La campagne de Russie est ouverte par suite de l'ukase lancé contre la France le 19 décembre 1810, toujours à l'incitation de l'implacable ennemi de Napoléon : ce sont les armées d'Alexandre qui vont combattre, mais c'est lui qui dirige la politique, qui paie et qui ordonne dans le palais des czars. Si Napoléon est encore victorieux cette fois, c'en est fait de l'Angleterre, car ses ressources sont épuisées, ses finances obérées ; c'est son dernier effort : mais qu'il est vigoureux! que d'activité elle déploie! que de ressorts elle fait mouvoir! que d'intrigues, que de crimes viennent à son aide! Suivons-la rapidement. En Espagne, elle soutient la guerre avec acharnement; en France elle conspire; en Allemagne elle corrompt les cabinets des grands et des petits souverains. Elle est ruinée, mais n'importe! il faut donner et donner beaucoup pour préparer une conflagration générale.

A Constantinople, elle rédige le traité de paix de

Digitized by Google

Bucharest, entre les Russes et les Ottomans, après avoir surpris la bonne foi du sultan en lui mettant sous les yeux une lettre falsifiée de Napoléon à Alexandre, dans laquelle le partage de la Turquie était proposé.

En Suède, elle triomphe de quelques scrupules de Bernadotte qu'un sentiment de haine et de jalousie avait rendu l'ennemi de Napoléon, depuis les beaux jours de la république; il ne lui est pas difficile d'entraîner dans une coalition ce renégat, qui se déclare ouvertement contre la France, le 24 mars 1812.

A Saint-Pétersbourg, elle s'agite en tous sens, s'empare d'Alexandre, de sa noblesse, remplit l'arsenal de fusils sortis de ses ateliers. Ses commissaires sont présents partout: les uns ont mission d'exciter les armées russes contre les armées françaises. Du nombre est ce fougueux Wilson, dont la haine et la violence redoublent et s'exaspèrent avec nos revers; les autres doivent attenter aux jours de Napoléon. Ainsi ce Smidt, d'une imagination tout anglaise pour l'invention des instruments de mort, est chargé de construire un énorme ballon qui, planant

Digitized by Google

sur l'empereur, lancera une grande quantité de matières inflammables qui doivent le dévorer au milieu de ses soldats : mais la combinaison manque; l'attentat médité par l'Anglais échoue. Napoléon est victorieux; le voilà maître de Moscou : l'Angleterre laissera-t-elle le vainqueur jouir en paix du fruit de sa victoire? Que va faire l'ingénieux Smidt? restera-t-il inactif?

Rostopchin est d'un caractère faible et ambitieux: l'Angleterre fait briller l'or à ses yeux, le berce de l'espoir de se faire un nom immortel, et l'associe à ses projets, au risque de ne pas atteindre le but qu'elle se propose. Mais que lui importe? elle détruirait la moitié du monde avec le doute seulement d'en tirer quelques avantages. Reculera-t-elle devant l'idée d'un crime, quand il s'agit d'enlever à l'ennemi une ville qui peut lui être d'un si grand secours après tant de marches et de fatigues? D'ailleurs que risque-t-elle? L'incendie de Moscou dans aucun cas ne sera favorable à Napoléon; que la Russie soit ruinée, dévastée, incendiée, il n'en résultera jamais de dommage pour elle-même; telle est sa politique.

C'est encore le même Smidt, l'auteur du ballon

Digitized by Google

à matières inflammables, qui a préparé les mille torches incendiaires que Rostopchin distribue à ses dignes complices. Peut-on méconnaître dans l'incendie de Moscou l'œuvre de l'Angleterre? partout où se commet un forfait politique, ne joue-t-elle pas le premier rôle? Le rocher de Sainte-Hélène aura disparu sous les flots de l'Atlantique, que le marin dira encore en sillonnant ces parages : Là fut commis le plus lâche des attentats par des ministres anglais.

L'incendiaire de Moscou n'a donc point été mu par un sentiment de patriotisme, et le trait suivant en sera la dernière preuve. Au moment de promener l'incendie dans la ville, si Rostopchin se rappelle les soldats russes entassés dans les hôpitaux, les vieillards qui n'avaient pu fuir, les enfants de la Maternité abandonnés, c'est pour tirer un plus grand prix de son marché avec l'Angleterre; tous auraient péri dans ce gouffre de feu, si Napoléon, toujours grand, toujours généreux, n'avait pris soin lui-même de les sauver.

Les ennemis de l'empereur n'ont cessé de dire depuis cette trop célèbre campagne : Qu'avait-il be-

Digitized by Google

soin d'aller au fond du Nord, sous un ciel d'airain? l'ambition l'a perdu : il voulait tout envahir; le souvenir de Charles XII aurait dû l'arrêter sur les bords du Borysthène. Que n'a-t-il au moins rétabli le royaume de Pologne, pour laisser derrière lui un appui, un refuge, et des ressources en cas de retraite, etc., etc., etc? On égarait ainsi les hommes qui sans rien approfondir déversaient le blâme sur le plus grand capitaine des temps anciens et modernes. Mais dépouillons-nous de toute prévention, examinons de sang-froid ces deux graves questions : Napoléon devait-il aller en Russie? Devait-il à son passage relever le trône de Stanislas?

L'empereur, dont la devise était, *tout pour la France*, qui ne vivait que pour sa gloire et sa prospérité, jaloux de la puissance de l'Angleterre, qui s'était emparée du commerce du monde, voulait détruire son influence et lui arracher cet immense monopole, pour en doter la nation qui lui avait confié ses destinées. A défaut de marine, pour lui faire la guerre, il avait conçu le système continental dont le succès, qui n'a tenu qu'à un événement, rendait la Grande-Bretagne tributaire de la France, quoi

Digitized by Google

qu'en disent ceux qui traitent d'aberration la plus vaste combinaison humaine.

Dans le système continental, dont le souvenir fait encore trembler l'Angleterre, se résumait toute la vie de Napoléon. C'est dans l'esprit de ses grands projets qu'il avait dicté le traité de Tilsitt. L'empereur Alexandre, fidèle aux principes de Machiavel, qui recommande aux princes de se jouer de leurs engagements et de violer la foi jurée si leur intérêt l'exige, reçut l'or impur de l'Angleterre, et en échange ouvrit les portes de l'empire moscovite à son commerce, en les fermant pour la France, au mépris du traité.

Mais les engagements entre nations ne sont-ils pas sacrés? La France, alors la plus puissante nation du monde, pouvait-elle laisser impuni un outrage aussi sanglant? n'aurait-elle pas perdu son influence politique? N'y allait-il pas de sa dignité? Ne serait-elle pas enfin devenue la risée de l'Europe si elle n'eût point exigé l'exécution de ses traités? En outre, pouvait-elle laisser le czar paralyser les hautes combinaisons, les longs et pénibles travaux de Napoléon en rendant à l'Angleterre le commerce et la vie?

Digitized by Google

Telles sont les puissantes considérations qui ont déterminé la campagne de 1812, et l'empereur eût été bien coupable s'il eût préféré son repos à des dangers et à des fatigues si utiles à son pays.

La grande armée est en Pologne; son chef n'a qu'un mot à dire pour reconstituer un royaume, élever un trône et asseoir un roi : ce sont là ses plus chers désirs, car il aime les Polonais, qui l'ont suivi sur tous les champs de bataille; mais il étouffe ses affections, nos sympathies. Il faut qu'il entre en Russie, qu'il force Alexandre, par une victoire éclatante, à ratifier de nouveau le traité de Tilsitt; il faut que l'ukase du dix-neuf décembre 1810, lancé contre la France, soit déchiré par les armes; rien ne doit entrer en balance avec le système politique que son auteur poursuit avec tant de courage et de persévérance. En effet, si l'empereur en Pologne eût jeté la couronne sur la tête du brave Poniatowski, en arrachant ainsi à Alexandre les belles et riches provinces qu'il possédait, ne perdait-il pas tout espoir de le ramener à l'exécution de ses projets? ne froissait-il pas la Prusse et l'Autriche, devenues ses alliées et rangées sous ses drapeaux? Ces

Digitized by Google

deux puissances spoliatrices n'étaient-elles pas intéressées dans la question? Napoléon devait-il s'en faire des ennemies, au moment que, les armes à la main, elles l'aidaient dans ses desseins? Je ne crains pas de le dire, cette grande mesure eût été impolitique, intempestive, l'Angleterre l'eût vue avec plaisir et n'eût pas manqué de profiter du mécontentement de l'Autriche et de la Prusse pour les détacher de la France et les entraîner dans la grande coalition qui, favorisée par les circonstances, se forma un peu plus tard. Maintenant que l'histoire a déroulé sous nos yeux les vastes combinaisons de Napoléon, avouons qu'il a été conséquent avec lui-même, et que l'intérêt de la Pologne devait s'effacer devant le système continental.

Avant de nous arracher à ces terribles souvenirs de Russie, reprochons à un général français devenu Russe par alliance, plus célèbre par un roman sur la campagne de 1812 que par l'éclat de sa renommée militaire, d'avoir perdu tant de veilles pour abuser les peuples sur les causes de nos désastres en Russie, et d'avoir ainsi contribué à propager l'erreur commune sur la puissance colossale des Russes.

Digitized by Google

Maintenant que nous avons jeté un coup d'œil sur la campagne de 1812, et que nous avons vu que ce ne sont pas les Russes qu'il faut accuser de nos désastres, jugeons l'empire moscovite dans la dernière guerre de Pologne, se prenant corps à corps avec cette ennemie beaucoup moins redoutable que la France, et nous arriverons enfin au degré de confiance qu'il faut ajouter à toutes ses déclamations.

Nicolas, fatigué, n'était pas encore remis des pertes qu'il avait essuyées dans la campagne de Turquie; ses bataillons n'avaient point encore secoué la poussière des Balkans, lorsqu'un cri de guerre parti de Varsovie le 29 novembre 1830 l'appelle sur un nouveau champ de bataille. L'Europe, pleine d'admiration et de sympathie pour la Pologne, dont le courage semble être la seule ressource, croit que son redoutable ennemi l'écrasera d'un seul coup, et qu'aucun secours n'arrivera à temps pour la sauver. Mais le czar connaît sa faiblesse et sent le besoin de la dissimuler pour conserver l'influence politique qu'il ne doit qu'à l'idée de colosse attachée à son nom; il se hâte, rassemble ses meilleurs

Digitized by Google

soldats, les mieux disciplinés, toutes ses forces disponibles, ses plus hautes capacités militaires, et les lance contre la Pologne en les excitant à l'extermination des insurgés; ses chevaliers-gardes eux-mêmes, élite de la noblesse russe, s'avancent en poussant des cris anticipés de triomphe.

Le despote les exalte dans des proclamations injurieuses aux Polonais, qu'il traite de rebelles, d'enfants ingrats. Les masses russes s'ébranlent : quatre cents bouches à feu s'apprêtent à vomir la mort; tous les ressorts du grand empire sont mis en mouvement, et, malgré tant d'efforts, de préparatifs, pour exterminer un ennemi à l'égard duquel il affecte un mépris outrageant, Nicolas voit ses armées battues dans toutes les rencontres. Après tant de combats, qui sont pour lui autant de défaites, son feld-maréchal Sabalkanskoi meurt, et à la fin de juin le colosse du Nord est obligé de s'arrêter devant une poignée de combattants, pour refaire son armée épuisée de fatigues, et attendre de nouveaux renforts. Paskewitsch lui-même n'eût pas été plus heureux dans la suite que Diebitch, qui perdit dans cette campagne l'éclat de sa renommée, si le czar,

Digitized by Google

effrayé du résultat de cette guerre, n'eût pas mis à sa disposition l'or de l'empire, pour obtenir par la corruption ce que n'avait pu lui donner la force des armes. Il fallait la guerre de Pologne pour faire apprécier la force de l'autocrate russe, de ce Croquemitaine des roitelets de l'Europe.

Maintenant, quand il nous parlera de guerre, quand il nous menacera de son million de sauvages, la France pâlira-t-elle encore devant sa jactance!

Je le répète, la Russie est la puissance qui doit nous inspirer le moins de crainte; car ses soixante millions d'habitants sont dispersés sur un territoire plus étendu que celui de l'Europe. L'autocrate ne peut faire marcher une armée du nord au midi de ses états sans des longueurs incalculables, des dépenses immenses, des pertes innombrables en hommes tués par les maladies ou les fatigues. En outre, toutes ses troupes ne sont pas régulières; ce sont en grande partie des bandes indisciplinées de Cosaques, de Baskirs ou de Kalmouks, armés de mauvaises lances ou de flèches, soldatesque en général peu redoutable. D'un autre côté, la Russie ne se compose

Digitized by Google

que de peuples conquis, qui ont des langages différents, des mœurs distinctes et même antipathiques. Séparés les uns des autres par d'immenses déserts, ils ne peuvent pas, comme l'Autriche, la France et l'Angleterre, former un tout compacte, première condition qui rend une nation puissante. Toutes ces provinces ont d'ailleurs une tendance à retourner vers leur première patrie; elles seraient continuellement en insurrection sans les garnisons que le czar est obligé d'y entretenir. Que l'on retranche ensuite de l'empire les quatorze millions de Polonais qu'il tient sous sa domination, alors disparaîtront ces prestiges qui s'attachent au nom du czar de toutes les Russies; alors l'échafaudage artistement bâti pour inspirer des craintes aux cabinets de l'Europe s'écroulera de lui-même, et la résistance des Polonais, tout en restant un fait héroïque, paraîtra moins fabuleuse.

Mais je reviens à ce qui se passait en Pologne. Comme on l'a vu, la Russie avait toujours été battue dans cette lutte sanglante; les deux armées, harassées de fatigue, avaient d'un commun accord fait une halte pour reprendre haleine. Elles demeu-

Digitized by Google

raient comme deux lions rugissants qui viennent de se déchirer dans un combat à mort, et qui, les yeux étincelants, rassemblent leurs forces avant de s'élancer encore l'un sur l'autre.

A cette époque, les nouvelles de la Lithuanie étaient favorables à la cause polonaise; l'insurrection marchait à grands pas et s'étendait au loin. Dembenski s'était réuni aux insurgés par Olita, se trouvant en communication avec le général Tyszkiewiez; d'un autre côté, Chlapowski, après avoir traversé les forêts de Bialaweiza venait de diriger un corps d'insurgés sur Stonim, marchant lui-même au nord où il avait battu les Russes, entre Wylkowysk et Grodno. Son armée augmentait à chaque pas; toute la jeunesse accourait sous ses drapeaux.

La Samogitie, qui touche à la Baltique, faisait aussi des prodiges; les insurgés étaient commandés par Oginscki, Zaluski, Potocki, et la jeune comtesse Emilie Plater, connue aujourd'hui du monde entier. Elle avait formé un régiment de ses paysans. L'insurrection avait aussi gagné la Volhinie, l'Ukraine et la Podolie; le nombre total des combattants s'élevait à soixante mille, mais ils étaient

Digitized by Google

sans armes, sans ressources. Telle était, vers la fin de juin 1831, la véritable position des provinces russo-polonaises.

Le sang marquait partout le passage des soldats de Nicolas; ils commettaient dans ces provinces des horreurs jusqu'alors inconnues. C'était une longue suite de cruautés, de meurtres et d'assassinats. Les Russes avaient ordre de ne faire quartier à aucun des insurgés pris les armes à la main. Malheureux Polonais! ils combattaient pour la plus sainte des causes, et s'ils tombaient vivants au pouvoir de l'ennemi, ils étaient livrés aux plus affreux supplices! On leur fendait d'abord la langue pour leur faire avouer l'asile de leurs frères; s'ils résistaient, on les coupait en morceaux, on les sciait en tronçons, et on les jetait aux flammes; ou bien encore on prolongeait leurs souffrances pour les forcer à confesser leurs secrets. Le Polonais ne fuit jamais devant l'ennemi; mais cependant, quand les insurgés ne se trouvaient pas en nombre suffisant pour tenter le sort des combats, ils se réfugiaient dans des forêts et passaient les nuits sur les arbres; d'autres, poussés dans des marais, y demeuraient des

Digitized by Google

nuits entières dans l'eau jusqu'au cou. Les Kirguises et les Tchercas, peuples inconnus à l'Europe, se montraient les plus sanguinaires dans cette guerre monstrueuse. Les mœurs des Polonais leur défendaient d'user de représailles. Autant ils sont terribles les armes à la main, autant ils sont humains après la victoire : je parle ici de la masse ; je ne prétends pas répondre de quelques faits isolés, de quelques actes de vengeance particulière que l'on serait d'ailleurs tenté de trouver naturels de la part des insurgés, quand on pense aux souffrances qu'enduraient leurs compatriotes martyrs de la patrie.

A Varsovie, la confiance allait toujours croissant ; les derniers événements, la fameuse bataille d'Ostrolenka avaient doublé l'enthousiasme, et la mort du général Diebitch semblait être un événement heureux. Par la mésintelligence des chefs devenus rivaux, la désorganisation de l'armée russe pouvait s'effectuer. La mort de ce feld-maréchal fut d'abord enveloppée d'un profond mystère ; elle se rattache à celle de Constantin. Que de conjectures, que de commentaires n'a-t-on pas faits sur la fin

Digitized by Google

imprévue de ces deux personnages? Diebitch mourut, le 10 juin 1831, à son quartier-général, à Klekzew, près de Pultusk. La veille, il jouissait de la meilleure santé; à deux heures du matin, une violente épreinte le saisit : à midi, il n'existait plus. En 1830, j'avais vu ce général à Varsovie; au moment de la diète, il logea quelques jours à l'hôtel Chovot, où moi-même je demeurais. Les titres d'illustre général, de second bras de l'empire, qu'on lui donnait, excitèrent ma curiosité, et je cherchai plusieurs fois l'occasion de le voir. Diebitch était d'une taille ordinaire, assez gros; ses mouvements étaient brusques, sa physionomie animée; sa figure rouge et bourgeonnée comme celle d'un homme qui boit beaucoup. En tout, il avait les manières d'un boucher plutôt que celles d'un général.

Parmi les bruits qui circulèrent sur sa mort, on dit que le czar, fatigué des rapports favorables sur l'armée que lui adressait Diebitch, sans qu'il vît cependant de résultats positifs, envoya le comte Orloff pour vérifier tout par lui-même, avec ordre de ne lui rien cacher; que celui-ci, après avoir pris connaissance de l'état réel des troupes, compté les

Digitized by Google

pertes qu'elles avaient faites, en fut tellement étonné qu'il ne put dissimuler son mécontentement au général en chef, en le prévenant que le rapport qu'il adresserait à l'empereur ne serait en rien conforme aux siens. Effrayé, le maréchal se serait, dit-on, empoisonné lui-même, persuadé qu'il ne pourrait échapper à la disgrâce du maître. D'autres prétendaient être mieux informés, en soutenant qu'il existait, entre Diebitch et Constantin, des intelligences secrètes dont le but était de placer la couronne de Pologne sur la tête de ce dernier; et que le comte Orloff reçut la mission que chacun devine, et qui en Russie est une marque d'estime, un gage de haute confiance de la part du souverain, surtout quand elle s'adresse à un Orloff.

Cependant l'espoir du succès qui animait les Polonais ne leur faisait pas négliger les mesures que l'on prend d'ordinaire, quand l'ennemi est sous les murs de la capitale, quand d'un moment à l'autre, il peut tenter un assaut. On parlait de fortifier chaque maison, de couper les rues, de construire des barricades, de miner quelques quartiers, et de faire de Varsovie une nouvelle Saragosse. D'après l'in-

Digitized by Google

vitation de MM. les délégués de Pologne à Paris [1], je leur rendais des comptes très-fréquents de la suite de mes opérations.

Telle était à la fin de juin la situation des armées, des provinces polonaises et de Varsovie. Elle prouvera au lecteur, comme je l'ai déjà dit, combien l'exécution de mes projets de débarquement en Lithuanie devait servir la cause polonaise. Je vais donc continuer la narration de mes travaux pour atteindre ce but. Je fis revenir à Paris les armes de Mulhouse, et les remontai sous les bois qui étaient restés en ma possession. Ce n'était pas sans motifs que j'agissais ainsi : j'avais renoncé avec peine au projet de soulever la Lithuanie. Cette idée de propager la révolution dans les provinces russo-polonaises ne me quittait pas et m'absorbait jour et nuit. Dès que j'eus acquis la conviction que les envois par terre ne pourraient plus réussir, je n'eus plus un instant de repos, et résolus de mettre à fin ce grand projet. D'ailleurs de faibles expéditions d'armes ne pouvaient avoir une grande influence ; les

[1] Voy. Pièces justificatives, n. 10.

Digitized by Google

moyens de transport étaient trop lents, et dans les révolutions ce sont des coups décisifs qu'il faut frapper. Dominé par ces idées, je me rendis à la légation : « Messieurs, dis-je au général Kniazewiez « et au comte Plater, les envois d'armes par terre « sont impossibles maintenant, il n'y faut plus pen- « ser. La Pologne en est à ce point de ne pouvoir « plus transiger avec la Russie; la lutte qu'elle sou- « tient ne finira que par l'extermination de l'une « ou de l'autre; il faut donc employer tous les « moyens qui sont en votre pouvoir pour secourir « votre pays. Les cent quatre-vingt mille hommes « que la Russie a jetés en Pologne sont ses meilleurs « soldats; s'ils étaient écrasés, il faudrait beaucoup « de temps au czar pour réunir sur vos frontières « une armée aussi redoutable : la Pologne pourrait « alors mettre sur pied tous les hommes en état « de porter les armes et les organiser; il serait « impossible à la Russie de soumettre seize millions « de Polonais qui auraient pris pour devise : *na-* « *tionalité ou la mort*. Il faut tenter tout pour sauver « votre patrie; le succès dépend de cette première « campagne. Préparons en France une descente

Digitized by Google

« en Lithuanie ; organisons un corps de volontaires « dont chaque homme pourra faire un chef, pour « conduire aux combats les courageux habitants de « ce pays ; réunissons un matériel en fusils, sabres, « piques et faux, assez considérable pour armer « cent mille hommes. Mettons à la tête de cette ex- « pédition quelque nom illustre, connu dans ces « parages. Assurons-nous au Havre de quelques na- « vires, d'un bateau à vapeur armé en guerre, pour « débarquer les hommes, le matériel, et protéger « notre expédition dans le cas où elle serait attaquée « par des bâtiments russes. Faisons voile sur Po- « langen ; entrons dans le pays avec des proclama- « tions ; soulevons la population en masse ; plaçons « l'armée russe entre deux feux, et coupons ses « communications avec l'empire. Alors, à la nou- « velle de nos premiers succès, la confiance gagnera « tous les esprits ; et que ne fera pas cette brave « armée polonaise, qui lutte avec tant de courage, « quand elle saura qu'elle est secourue ? Nous avons « perdu beaucoup de temps, mais tout peut en- « core se réparer. Prévenez votre gouvernement de « l'époque de notre débarquement ; de mon côté

Digitized by Google

« je vais envoyer un exprès avec les signaux qui « aideront à nous reconnaître. Êtes-vous de mon « avis, et que dois-je faire ? » «Il faut exécuter ce projet, » dit Kniazewiez ; car il n'est rien que n'eût tenté cet illustre vétéran pour sauver sa patrie ; l'âge a blanchi ses cheveux sans refroidir son cœur. Le comte Plater partageait ses nobles sentiments, et, dans son patriotisme éclairé, n'était pas homme à repousser l'exécution de cette entreprise. Dans leur qualité de représentants de la Pologne, ils écrivirent au gouvernement national pour le prévenir de notre résolution, et donnèrent ordre aux agents de la banque de tenir prêts les fonds nécessaires à l'expédition. Dès ce moment je commençai les préparatifs.

A cette époque arriva à Paris le comte Jelski, président de la banque ; il était descendu à l'hôtel de la Marine, rue Croix-des-Petits-Champs : j'allai le voir, et sur sa demande, je lui remis le détail de toutes mes opérations, dont les rapports de M. le comte Albert Grzimala et ceux de M. Evans lui avaient donné une entière connaissance.

Nous parlâmes ensuite des retards et des difficul-

Digitized by Google

tés que j'avais éprouvés dans l'accomplissement de mon mandat; il m'en expliqua les motifs et m'assura qu'à l'avenir il n'y aurait plus d'entraves pour l'exécution de tout ce qui serait arrêté. Il fut longuement question de l'expédition par mer, qu'il approuva avec chaleur. « Je vais partir pour Londres, « me dit-il, et aussitôt mon arrivée je donnerai « l'ordre au comte Joseph Lubienski de se rendre « à Paris pour l'organiser de concert avec vous, et « de combiner tous les moyens de satisfaire aux dé- « penses à faire. Cependant, si nous pouvions obte- « nir quelques secours du gouvernement français, « en armes et en munitions, notre expédition pren- « drait un caractère plus sérieux et nous offrirait « plus de chances : adressez-vous donc au ministère « français; faites une demande. Qui sait? peut-être « sentira-t-il la nécessité de nous aider secrètement « pour se déclarer plus tard ouvertement en notre « faveur si les chances nous deviennent tout à fait « favorables. » Je le quittai pour aller rédiger ma demande au gouvernement, et, le jour même, je revins lui en lire la copie, l'original était déjà entre les mains de M. Casimir Périer, alors président du

Digitized by Google

conseil. « Vous auriez dû me la communiquer avant « de la présenter, » me dit-il. — « C'est vrai; mais « je suis pénétré de mon sujet, et crois l'avoir bien « traité; d'ailleurs vous allez en juger. » Et je lui fis lecture de la pièce suivante.

Copie d'une demande de trente mille fusils de guerre et de munitions pour secourir les Polonais, adressée au gouvernement français.

« Si le duché de Varsovie a jusqu'aujourd'hui résisté aux masses de la Russie sans le secours des anciennes provinces polonaises, maintenant qu'elles se sont prononcées en faveur d'une si noble cause, qu'elles sont animées du même enthousiasme, du même amour de la patrie, ne devrait-on pas s'attendre à l'anéantissement total des armées russes, la population de ces provinces étant trois fois plus considérable que celle du duché de Varsovie? Il n'en faut pas douter, ce serait là le sort de la Russie, de perdre en Pologne l'élite de son armée et d'y voir successivement périr toutes les troupes qu'elle y enverrait, si les braves Lithuaniens avaient du fer pour se forger des armes; mais quand les hostilités n'étaient pas encore

Digitized by Google

commencées, on sait le soin que mit Diebitch pour enlever ce qui aurait pu servir à l'armement des ennemis qu'il laissait derrière lui. Ils n'ont pu cependant rester inactifs pendant qu'on égorgeait leurs frères; ils se sont soulevés, et ce n'est qu'au prix de leur sang qu'ils se sont procuré quelques armes. Mais la masse des insurgés en manque totalement, et cette guerre injuste, cette guerre de la barbarie contre la civilisation serait bientôt terminée, si la Lithuanie pouvait recevoir des secours en ce genre. C'est du fer et non du sang français qu'ils demandent en échange du sang qu'ils ont mêlé au nôtre sur tant de champs de bataille!

« Les insurgés des provinces russo-polonaises sont au nombre de soixante mille; si la moitié se trouvait armée, l'exaltation serait à son comble, la confiance viendrait encore doubler cette armée, qui marcherait sur les derrières des Russes, d'accord avec leurs frères de Varsovie: la victoire ne serait pas longtemps douteuse.

« La Pologne, abandonnée, luttera encore longtemps; mais, ne pouvant, comme sa rivale, réparer les pertes d'un sang si généreux, elle finira par suc-

Digitized by Google

comber avec le dernier combattant ; son existence consiste donc dans le secours des provinces ; c'est là qu'est toute la question.

« En réunissant sous ses étendards la Lithuanie, la Podolie, la Volhynie et l'Ukraine, la Pologne deviendra un puissant royaume, qui avec orgueil dira aux Moscovites : « Halte-là, vous n'irez pas plus loin ! » La sympathie qui existe entre la France et la Pologne, cette fraternité à laquelle les deux peuples sont habitués, nous promettent en elle une alliée fidèle contre le despotisme du Nord, qui déjà médite une coalition contre nous.

« D'après ces considérations, j'ai cru servir utilement mon pays en aidant de mes faibles secours la cause polonaise. J'ai cherché les moyens d'introduire des armes en Pologne ; les précautions que l'on est obligé de prendre pour tromper la surveillance de ses ennemis ne permettent que des envois de faibles parties dont les résultats sont nuls ; mais maintenant que l'insurrection s'est propagée dans les provinces, les envoyés de Pologne m'ont ordonné de préparer une expédition dont les résultats doivent être d'assurer l'indépendance de la Pologne.

Digitized by Google

J'ai déjà pris toutes mes mesures pour organiser cette expédition, enrôlé quelques hommes dévoués, acheté plusieurs parties d'armes; les moyens de transport et de débarquement sont assurés; mais le matériel que j'ai réuni n'est pas suffisant : je viens donc avec confiance solliciter du gouvernement français trente mille fusils de guerre et des munitions qu'il ne peut refuser à son ancienne alliée. Ce matériel, réuni à celui que nous possédons déjà, suffira à l'exécution de notre entreprise. Je termine en rappelant au pouvoir les heureux résultats que l'on doit attendre d'une aussi noble entreprise, et en le conjurant de me donner prompte réponse.

« Paris, 3 juillet 1831.

« *Signé* : J. Poulain. »

Dès que le comte Jelski eut entendu cette lecture, sortant de son caractère froid et réservé, il me prit la main affectueusement, m'embrassa à plusieurs reprises à la manière polonaise [1] : « Excellent « jeune homme, je n'aurais pas ajouté ni retran- « ché un seul mot à votre écrit. Courage! vous réus-

[1] C'est-à-dire qu'il m'embrassa sur l'épaule.

Digitized by Google

« sirez, et vous aurez une belle page dans l'histoire « de notre révolution ! » Je lui déclarai en le quittant que j'allais suivre l'exécution de mes projets comme si je ne m'étais pas adressé au gouvernement français ; il m'approuva de nouveau, et partit pour Londres.

Au moment de la saisie de mon premier envoi d'armes que fit la douane de Paris, d'après les ordres réitérés de M. Vivien, j'avais eu occasion de voir plusieurs fois ce magistrat, qui m'avait toujours manifesté des opinions favorables aux Polonais ; il m'avait même témoigné de vifs regrets de ce qui était arrivé, lui qui désirait vraiment le triomphe de leur révolution. Ces sentiments étaient ceux de l'homme; mais, comme fonctionnaire chargé de veiller à la sûreté publique, il n'avait pu agir autrement. L'administration de ce magistrat ne fut point marquée par l'arbitraire ; M. Vivien était esclave de la loi, son principe était de ne jamais en dévier. Il sut, dans des moments difficiles, remplir ses fonctions avec courage, et il emporta en se retirant les regrets de tous les partis.

Pressé par les circonstances, j'allai le trouver pour

Digitized by Google

le prier de remettre lui-même à M. Casimir Périer la demande que j'adressais en faveur de la Pologne, et dont je viens de donner copie. Je prenais cette voie comme la plus sûre et la plus prompte ; en effet, M. Vivien remit ma demande sans délai, et en pressa la réponse. M. Casimir Périer, après avoir pris l'avis du conseil, m'en fit transmettre une toute défavorable. Les objections qu'il m'adressait étaient empreintes d'un caractère de prudence que je ne pouvais nier, mais que ma position ne me permettait pas d'admettre sans réplique.

Pour n'avoir rien à me reprocher et satisfaire à la voix de ce que je regardais comme un devoir sacré, j'adressai à M. Vivien, dont la porte m'était toujours ouverte, la réfutation suivante des objections qui m'avaient été faites.

Copie de la réfutation que j'adressai au gouvernement français relativement à la note que j'ai eu l'honneur de lui faire remettre. Le gouvernement a répondu :

1° Qu'il ne pouvait se dégarnir d'armes, dans la crainte d'en manquer, en cas d'agression des puissances étrangères ;

Digitized by Google

2° Qu'il serait possible que l'expédition échouât, que nos navires fussent pris par les Russes, et qu'alors, au lieu d'avoir porté du secours aux Polonais, on aurait donné à leurs ennemis des moyens pour les exterminer.

« A la première objection, je réponds que les trente mille fusils jetés en Lithuanie produiraient plus d'effet en arrêtant les Russes et les affaiblissant sans cesse par une guerre de partisans, que s'ils étaient en France au moment d'une agression; que détruire les armées russes, c'est réduire à l'impuissance la Prusse et l'Autriche, qui n'attendent que la défaite des défenseurs de la Pologne, pour nous parler avec arrogance, soutenues par l'autocrate; que le repos de la France consiste enfin dans l'affaiblissement des forces de l'empereur Nicolas. Mais même qu'en peignant tout des couleurs les plus noires, qu'en supposant que la lutte dût finir à l'avantage des Russes, on admettra au moins que, si les provinces prenaient les armes, la guerre aurait encore une longue durée, puisque le seul duché de Varsovie l'a soutenue jusqu'aujourd'hui, et qu'alors le

Digitized by Google

gouvernement français aurait tout le temps nécessaire pour remplacer les armes qu'il avait données, même en les faisant fabriquer.

« A la seconde objection, je réponds que l'expédition doit se composer de plusieurs navires fins voiliers, montés par de bons équipages, ayant à bord un corps de volontaires, hommes dévoués et intrépides, d'un bateau à vapeur armé de plusieurs pièces de canon, pour transporter au rivage les hommes et le matériel, et que rien ne nous empêchera d'aborder à la côte; mais qu'en admettant même l'existence de forces navales russes importantes, notre capture n'en est pas pour cela assurée; que d'ailleurs nous n'avons jamais cru être à l'abri des dangers de pareilles entreprises; que nous sommes prêts à les braver, et que, dans un cas désespéré, tous les sacrifices seraient faits pour détruire le matériel plutôt que de le livrer aux Russes, à ces buveurs de sang, à ces bourreaux de la Pologne.

« Paris, le 6 juillet 1831.

« *Signé* : J. Poulain. »

Digitized by Google

Ici finissent mes relations avec le gouvernement français ; je ne puis en dire davantage, le lecteur devra comprendre la circonspection de mon langage. Que les Polonais loyaux sachent seulement que si cette expédition a échoué, ils ne doivent l'imputer qu'à quelques-uns de leurs compatriotes.

En réduisant à leur juste valeur les objections du ministère Périer, je pense que si j'avais eu affaire au ministère Laffitte, ma demande aurait eu un tout autre résultat, ou que du moins le refus que j'aurais pu éprouver aurait été fondé sur des motifs un peu moins méticuleux que ceux qu'on m'a opposés. Cela tient à la différence de caractère des deux présidents du conseil, auxquels je me suis successivement adressé.

Tous les sentiments généreux sont dans le cœur de M. Laffitte. Les mots de patrie et de liberté l'ont toujours fait tressaillir; c'est le germe de toutes les grandes pensées dans les âmes élevées; et chacun sait les sacrifices que M. Laffitte a faits pour soutenir la noble cause à laquelle il s'est dévoué. Sans doute, la responsabilité qui pesait sur lui comme ministre aurait eu une juste influence sur les actes

Digitized by Google

qu'il aurait conseillés, ou auxquels il aurait pris part; mais tout ce qu'il lui aurait été possible de faire pour la Pologne, sans compromettre le repos et la dignité de la France, il l'aurait fait avec joie.

Digitized by Google

Digitized by Google

II.

O..... — Le prince d'Etstorm, fils de l'empereur Alexandre. — Le général Kniaziewiez et le comte Plater. — M. Desmarest, chef de la haute police sous l'empire. Proposition de sauver la princesse Lowiecz. — Pozzo di Borgo. — Lettre reprise, ou l'espion dupé.

A l'époque de ma réponse au gouvernement français, M. Vivien m'adressa un certain O....., personnage mystérieux, qui se présenta avec une lettre dont les termes paraissaient m'inviter à me tenir sur le qui vive [1]. M. de Montalivet l'avait recom-

[1] Voy. Pièces justificatives, n. 11.

Digitized by Google

mandé à M. Vivien sans le connaître davantage. Après la lecture de la lettre d'introduction qu'il avait pour moi : « Que désirez-vous, lui dis-je... « — Je sais, me répondit-il, que vous êtes dévoué « aux intérêts de la Pologne, que vous vous occu- « pez activement de lui être utile : je désire m'en- « tendre avec vous pour réunir nos moyens d'ac- « tion. »

O..... était un jeune homme de vingt-deux à vingt-quatre ans, d'une physionomie douce et agréable ; il a de bonnes manières et s'exprime avec une élégance peu commune. Il ne me séduisit cependant pas, car ma réponse fut froide. « Je ne fais rien pour la Polo- « gne, lui dis-je ; j'ai abandonné ces idées ; je me tourne « maintenant du côté de la Belgique. Si néanmoins « vous avez des projets susceptibles de m'inspirer « assez de confiance, je pourrai changer de résolu- « tion ; ayez la complaisance de me dire qui vous « êtes, d'où vous venez et quelles sont vos vues ? » Après quelques paroles insignifiantes échangées de part et d'autre... « O..... n'est pas mon véritable « nom, me dit-il, je suis le prince d'Etstorm (et pour « me justifier de cette qualité il me montra un passe-

Digitized by Google

« port qui la lui donnait). Je ne puis vous en dire
« davantage aujourd'hui; plus tard vous connaî-
« trez tous mes secrets; mais soyez persuadé que
« personne plus que moi ne désire le succès des Po-
« lonais. J'ai beaucoup contribué de ma personne
« à la révolution de Varsovie, et pour opérer une
« heureuse diversion en sa faveur, je veux aller aussi
« en Sibérie, où j'ai des intelligences; j'y soulèverai
« toute la population contre les troupes impériales.
« C'est pour l'exécution de ce projet que je suis venu
« en France, demander au gouvernement des ar
« mes et des munitions: je pense qu'il voit la ré-
« volution polonaise d'un œil favorable; il ne peut
« donc me refuser les moyens de compliquer les
« embarras de la Russie; je sollicite en ce moment,
« et si j'obtiens, je réponds que la Sibérie devien-
« dra le tombeau d'une partie des forces militaires
« de l'autocrate. »

Ce langage me parut étrange; le rapport qu'il y avait entre l'expédition du prince d'Etstorm et celle que je préparais m'étonnait beaucoup. Voulant m'assurer de sa sincérité, je lui fis quelques questions sur Varsovie : il répondit à toutes avec exac-

Digitized by Google

titude; je lui parlai de la révolution, de la manière dont elle avait commencé, ses réponses furent toujours satisfaisantes; il m'apprit même des choses que je ne connaissais pas. Plus il me parlait, plus il m'intriguait. Notre seconde entrevue n'eut rien d'intéressant; mais dès qu'il m'eut quitté, je me rendis à la légation polonaise pour apprendre à messieurs les délégués ce qui venait de m'arriver. Ils se mirent tous deux à rire: j'étais, selon eux, victime d'une intrigue, joué par un espion russe. J'avais bien prévu cette réponse; mais je m'étais cru obligé de les instruire de tout. Je demandai au comte Plater s'il ne voyait pas d'inconvénients à ce que je lui présentasse mon héros, dans le cas où il reviendrait me voir, comme il me l'avait promis. Il m'engagea beaucoup à le faire, curieux qu'il était d'entendre ce jeune homme. Le lendemain, à l'heure convenue, O..... arriva chez moi, et voici comment il m'aborda :

« Je sais, me dit-il, que vous avez fait à votre gou-
« vernement une demande d'armes et de munitions,
« semblable à la mienne; que votre intention est
« d'aller en Samogitie, de là en Lithuanie pour

Digitized by Google

« porter des secours aux insurgés. Votre projet est « noble et bien conçu ; il vous fait honneur, et je « ne doute pas du succès si vous obtenez ce que « vous demandez. — Le gouvernement m'a re- « fusé, lui dis-je, et je n'y pense déjà plus depuis « longtemps ; mais ne pourrais-je savoir qui vous « êtes au juste ? ce que vous m'avez dit jusqu'à pré- « sent est mystérieux pour moi et de nature à ne « pas me donner grande confiance en vous. » En effet, ne devais-je pas être étonné que ce jeune homme qui me tombait des nues pût connaître ma demande au gouvernement ? Qui donc avait pu l'en instruire ? Qui donc le tenait si bien informé ? N'avais-je pas pris toutes les précautions nécessaires pour faire parvenir avec la plus grande discrétion mes notes au président du conseil ? La même main qui m'avait arrêté dans tout ce que j'avais voulu entreprendre n'avait-elle pas conduit ce jeune homme chez moi, en le faisant passer par MM. de Montalivet et Vivien, pour détourner les soupçons ? Je me perdais en conjectures ; enfin je lui demandai comment il pouvait se faire qu'il fût si bien instruit : « Peu vous importe, » dit-il. J'insistai ; mais

Digitized by Google

il ne jugea pas à propos de satisfaire cette curiosité si naturelle.

« D'après les renseignements que j'ai pris, con-
« tinua-t-il, je puis vous confier mon secret; vous
« êtes homme d'honneur et ne me trahirez pas.
« Apprenez donc que le prince d'Etstorm n'est au-
« tre que le fils légitime de l'empereur Alexan-
« dre. Des intrigues de cour m'enlevèrent à ma
« mère, aussitôt ma naissance. Je fus envoyé en
« Suisse, j'y passai mes premières années; de là je
« vins à Paris et fus élevé chez le comte Demidoff.
« J'étais l'objet de la plus rigoureuse surveillance,
« d'après les ordres de Constantin, qui, pour me
« faire servir à sa politique, avait les yeux constam-
« ment attachés sur moi. Ce ne fut qu'à la révolution
« de juillet que se déroula à mes yeux ce que je n'a-
« vais pas encore pénétré de ma position. Je résolus
« alors de me rendre à Varsovie, d'y provoquer un
« mouvement que je voulais diriger sur le Belvé-
« der [1] afin de m'emparer des papiers qui prou-
« vaient ma naissance et mes droits à la couronne

[1] Palais du grand-duc Constantin à Varsovie.

Digitized by Google

« de Russie. Mon instituteur m'avait dit, en par-
« tant pour l'Amérique, que ces papiers étaient
« entre les mains de Constantin. »

O..... ou plutôt le prince d'Etstorm entra encore dans d'autres détails pour me confirmer ce qu'il me disait; je feignis de croire qu'il pouvait être d'une grande utilité à la cause polonaise, et lui proposai de le conduire à la légation pour le mettre en rapport avec les délégués de la Pologne: je craignais un refus; mais à ma grande surprise il accepta avec empressement, et quelque temps après il était aux prises avec le général Kniazewiez et le comte Plater. Le premier est un brave militaire plein d'honneur, qui servit longtemps dans les armées françaises; il est généralement estimé des Polonais. J'ai vu beaucoup de personnages et de tous les partis, et je puis dire à sa louange que je n'ai jamais rien entendu qui lui fût défavorable. Je ne le crois pas cependant un habile négociateur; sa franchise toute militaire ne conviendrait pas toujours en diplomatie.

Le comte Plater, au contraire, est un homme froid et adroit; comme tous les diplomates il parle

Digitized by Google

peu; mais ce qu'il dit est toujours bien, il n'y a jamais rien à y ajouter ni à en retrancher. Ses expressions sont choisies, d'une rare élégance, et lui arrivent facilement. Je comptais sur lui pour scruter le *prince impérial* de Russie et me félicitais à l'avance de le voir entre ses mains; je me figurais qu'il ne soutiendrait pas longtemps le rôle qu'il avait joué avec moi, en présence d'un homme aussi pénétrant que le comte; j'étais fort curieux d'assister à cette entrevue et surtout d'en connaître le résultat.

En arrivant à la légation, je présentai le prince, qui fut reçu par MM. les délégués avec *quelque distinction*. Le comte Plater entra de suite en matière, et lui demanda comment il avait été enlevé à sa mère sans que l'enlèvement eût transpiré; qui l'avait élevé en Suisse et à Paris; quel avait été son genre d'éducation; comment il avait pu, à la révolution de juillet, concevoir le projet d'aller à Varsovie attaquer Constantin dans son palais et mettre son projet à exécution. Il répondit à toutes ces questions avec netteté et précision. « Quant au « mouvement qui eut lieu à Varsovie, répondit-il,

Digitized by Google

« je ne le provoquai pas; mais par l'effet du hasard, « je m'y trouvai mêlé quand il éclata. Alors j'en « profitai et marchai de suite au Belvéder : mais « le grand-duc l'avait déjà quitté. » Il fit alors la description de l'intérieur et de l'extérieur de ce petit palais, comme l'aurait faite celui qui l'a construit; il fut également questionné sur la Sibérie, sur les lieux dont il parlait. Le comte engagea une discussion toute géographique avec lui, et le prince d'Etstorm prouva qu'il avait ou beaucoup étudié ou parcouru les lieux; il alla même jusqu'à citer les noms des exilés avec lesquels il s'était mis en rapport pour coopérer au mouvement, et les pièces de correspondance arrivaient toujours à l'appui. Interrogé sur la mort de l'empereur Alexandre, suivie de près de celle de l'impératrice son épouse, il donna sur ces deux événements, qu'il qualifia d'assassinats, des détails tellement curieux, qu'ils me suggérèrent l'idée de le présenter à M. Desmarest, ancien chef de la haute police sous l'empire, lequel m'avait engagé, à mon premier voyage en Pologne, à prendre toutes les notes que je pourrais recueillir sur ce grand fait historique. J'étais étonné de voir

Digitized by Google

ce jeune homme soutenir avec tant de présence d'esprit et d'adresse la lutte que lui avait préparée le comte Plater. « En nous retirant, le comte me dit: « Que voulez-vous? il y a quelque chose d'éton- « nant dans tout ceci. » A quelques pas de la légation : « Vous venez, dis-je au prince d'Etstorm, de « raconter des choses fort curieuses sur la mort de « l'empereur Alexandre et celle de son épouse. Je « voudrais bien qu'un de mes amis qui réunit des « faits historiques sur la Russie, et spécialement sur « cet événement, vous entendît les raconter. — Con- « duisez-moi chez lui, me dit-il ; je pourrai peut-être « le satisfaire sur ce qu'il désire. » Quelques minutes après il causait avec M. Desmarest, que j'avais déjà prévenu. Il ne savait pas être en présence de l'homme le plus habile peut-être qui existât ; il s'entretint longtemps avec lui de la Russie, de son gouvernement, des grands de la cour, des anciens ministres d'Alexandre, de sa mort et de celle de l'impératrice. En nous séparant, je demandai à M. Desmarets [1] ce qu'il en pensait. « Prends garde à toi,

[1] Puisque cet épisode m'a donné occasion de parler de M. Des-

Digitized by Google

« me dit-il, c'est un espion d'autant plus dangereux « qu'il a de l'instruction et beaucoup d'esprit. »

Quelques jours après sa présentation aux délégués de Pologne, le prince d'Etstorm retourna sans moi à la légation ; et après plusieurs visites, il finit par déclarer que ses intentions étaient changées, qu'il ne pensait plus à la Sibérie, mais qu'il voulait aller dans l'intérieur de la Russie, à la tête des Russes prisonniers en Pologne, en faisant un appel aux paysans, aux soldats et aux mécontents, pour soutenir ses droits à la couronne impériale. Il demandait une lettre qui l'accrédità auprès du prince

marest, que le lecteur me permette de dire un mot de cet homme honorable, chef de la haute police sous l'empire. Il ne fut jamais de fonctionnaire plus intègre : dévoué à l'empereur Napoléon, il le servit avec un attachement sans égal. A sa chute, il refusa les propositions qui lui furent faites par la restauration. Ce n'était pas un de ces hommes à conscience facile dont les principes changent avec les gouvernements, de ces hommes qui aujourd'hui foulent aux pieds le drapeau qu'ils portaient hier, pour en arborer un d'une autre couleur ; qui sont monarchiques sous la monarchie, et qui brûleraient leur encens sur les autels de la république, si la république reparaissait en France.

Digitized by Google

Czartoriski, pour obtenir l'assistance du gouvernement national, dans l'exécution de ses projets. Il fit tant, qu'il obtint cette lettre qu'il désirait si ardemment; mais que voulait-il en faire?

Dès cet instant le prince d'Etstorm me prit pour son confident, persuadé qu'il y aurait réciprocité de ma part, et que je lui ferais aussi quelque bonne communication; il se trompa, car il n'apprit jamais rien par moi de mon expédition. Elle marchait cependant avec célérité; dejà tout était organisé ou à peu près. Le comte Joseph Lubienski était arrivé avec son neveu Léon Lubienski, ainsi que le comte Jelski me l'avait annoncé en partant pour Londres : tous deux avaient ordre de s'entendre avec moi, et de m'assister autant qu'il serait en leur pouvoir. Ils devaient aussi me fournir des fonds à mesure de mes besoins. Mais revenons à l'héritier du trône de Russie.

Quelques jours après avoir obtenu de la légation sa lettre tant désirée, il m'écrivit d'abord[1], puis il vint me trouver pour m'annoncer sa résolution de

[1] Voy. Pièces justificatives, n. 12.

Digitized by Google

partir pour Varsovie, et me pria avec l'accent d'un homme inquiet et chagrin de lui rendre un grand service. « Si je le puis, comptez sur moi, « lui dis-je. — Vous le pouvez, vous êtes même le « seul qui soit en position de le faire. — Expliquez-« vous. — Je viens, me dit-il, de recevoir par un « courrier cet écusson en or et ce papier en forme « de triangle, avec ordre de me rendre immédiate-« ment à Lubeck, pour y prendre une dame qui veut « venir en France. Rendez-vous au Havre, choisissez « un beau et bon navire, affrétez-le, n'importe le « prix, et remplissez cette mission pour moi. La « dame suivra celui qui sera le porteur de ces deux « objets, qui devront être présentés à M....., négo-« ciant à Lubeck. De grâce, partez, partez vite; « rendez-moi ce service; il y va de ma fortune, de « mon avenir et du vôtre, si vous réussissez. — Mais « quelle est donc cette dame? — Pourquoi cette « question? Vous le saurez plus tard. — Je ne « partirai pas sans savoir son nom; il me faudrait « ensuite de l'argent pour faire ce voyage. — Bien « entendu, vous en aurez; combien vous faut-il? « — Soixante à soixante-dix mille francs. — Ils sont

Digitized by Google

« à vous si vous me jurez sur l'honneur de partir. —
« Mais enfin le nom de la dame? — Partirez-vous? —
« Oui. — Apprenez donc que la princesse de Lowiecz,
« épouse de Constantin, avec laquelle je suis en rap-
« port, veut quitter la Russie et la Pologne pour n'y
« rentrer jamais. Elle connaît les secrets du grand-
« duc Constantin, qui, vous le savez, a été victime
« du poison; et comme en Russie il est d'usage de
« se défaire de l'épouse du prince sacrifié (et il
« me cita, à l'appui, la mort de sa mère; c'est
« ainsi qu'il nommait l'épouse d'Alexandre), il faut
« qu'à tout prix je la sauve. Elle se trouvera au
« lieu désigné en même temps que vous, si déjà
« même elle n'y est arrivée. » Il me pressa de nouveau en m'assurant que l'argent me serait compté le jour même si je consentais à partir. Poussé dans mes derniers retranchements, je lui fis l'offre d'un de mes amis dont je vantai beaucoup la discrétion, l'adresse et la capacité pour une mission aussi importante. « Je n'ai confiance qu'en vous, me dit-il,
« j'ai votre parole; trouvez-vous à trois heures à la
« rotonde du Palais-Royal pour toucher votre ar-
« gent. » Ne voulant pas aller plus loin, je le priai,

Digitized by Google

puisqu'il n'acceptait pas l'ami que je lui proposais, de ne plus compter sur moi, ce qui parut beaucoup le contrarier. Il me quitta sans ajouter un mot. Je n'ai jamais su quel avait été son but, mais la suite m'a prouvé que les démarches que j'avais faites près de notre gouvernement, la ténacité que je mettais à organiser une expédition pour provoquer ou plutôt pour soutenir l'insurrection des provinces russo-polonaises, que les moyens que j'employais, ou voulais employer, étant bien connus d'un grand diplomate établi à Paris, qui avait les yeux ouverts sur mes démarches, on avait voulu, par un plan bien ou mal combiné, m'envoyer à Lubeck, pour se débarrasser de moi; au lieu d'y trouver la veuve de Constantin, j'aurais probablement été jeté dans un cul de basse-fosse, ou envoyé en Russie et de là en Sibérie. La conduite des Lubienski après la révolution, celle surtout du comte Joseph, me firent ouvrir les yeux, et je compris que le comte de P..... D. B.... avait dû être instruit de tout par de secrètes communications. J'en fus convaincu plus tard ainsi qu'on va le voir. En 1834, je fus incité à reprendre des rapports

Digitized by Google

industriels avec la Pologne; mais je jugeai prudent de sonder le terrain, avant de m'engager dans une voie qui pouvait être si périlleuse. Passant un jour avec une personne de ma connaissance devant l'hôtel de l'ambassadeur de Russie : « Voulez-vous, lui « dis-je, voir le célèbre diplomate du Nord? — « Volontiers. — Montons chez lui. J'éprouve de- « puis longtemps le besoin de le voir, pour être « éclairé sur des faits auxquels j'attache une haute « importance. » Nous entrâmes; l'ambassadeur était chez lui, mais l'huissier introducteur me déclara que je ne pouvais voir son excellence, occupée de son courrier; j'insistai cependant. « Quand vous seriez « le ministre de Prusse, me dit-il, vous ne le ver- « riez pas. — Eh bien! donnez-moi de quoi lui « adresser un mot. » J'écrivis en ces termes : « M. Poulain, dont le nom n'est probablement pas « encore sorti de la mémoire de son excellence, « désire l'entretenir un instant. » Faites entrer, dit l'ambassadeur après la lecture de mon billet. Et je fus de suite introduit avec mille salutations de la part de l'huissier du cabinet, qui me prenait sans doute pour un personnage encore plus élevé

Digitized by Google

qu'un ministre, d'après ce qu'il venait de me dire en voulant me congédier.

Le comte Pozzo di Borgo vint à ma rencontre et se croisant les bras : « Certes je n'ai pas encore ou-
« blié votre nom ; c'est donc vous, monsieur qui nous
« avez donné tant de tracas... que désirez-vous? —
« Je viens, monsieur le comte, vous demander la
« permission de retourner à Varsovie ; j'ai des comp-
« tes à régler en Pologne et ne puis en finir que
« de vive voix. Maintenant tout est tranquille, les
« idées de révolution sont loin de nous ; la Russie,
« grande et magnanime, pense plutôt à une amnis-
« tie générale qu'à des actes de vengeance et à
« des persécutions. — N'y songez pas, monsieur, re-
« prit le comte : croyez-en mes cheveux blancs,
« mon expérience ; si vous alliez en Russie, vous y
« seriez mal reçu, car on y a beaucoup à se plaindre
« de vous. Qu'aviez-vous besoin de vous mêler de
« cette révolution, vous que le gouvernement russe
« avait accueilli, vous qui vous étiez présenté comme
« industriel ? qu'aviez-vous besoin de venir en
« France, organiser une expédition pour la Li-
« thuanie? Ah! si j'avais pu mettre la main sur vous,

Digitized by Google

« je vous assure qu'il n'y a ni loi ni puissance qui « vous eût empêché d'être pendu. Vous voulez aller « à Varsovie, peut-être pour vous faire payer vos « fusils. — Précisément, monsieur le comte — Eh « bien ! restez en France. Je ne vous en veux plus « maintenant, et comme vous vous adressez franche- « ment à moi, je dois vous conseiller en mon âme « et conscience de ne plus penser à ce voyage; si « je voulais vous jouer un mauvais tour, je n'aurais « qu'à signer votre passeport. Puis il ajouta en « riant, il serait vraiment plaisant que la Russie « vous payât des fusils que vous avez envoyés pour « tuer ses soldats ! — Enfin, monsieur le comte, si « mon gouvernement vous adressait cette demande « pour moi, si j'allais à Varsovie sous sa protection, « je pense que je serais respecté. — Je mettrais, ré- « pondit-il, plus de formes avec un ministre qu'a- « vec vous; mais le résultat serait toujours le même, « et vous n'en obtiendriez pas davantage. Nous « vous en voulons plus qu'à un Polonais; étranger « au pays, vous deviez l'être à l'insurrection. — Mais, « monsieur le comte, je me regardais comme Polo- « nais; j'ai reçu un mandat du gouvernement na-

Digitized by Google

« tional, je l'ai rempli avec honneur; s'il fallait « recommencer je le ferais encore, à l'exception « qu'avec l'expérience, je prendrais d'autres me- « sures et porterais des coups plus assurés à votre « souverain. Je vous parle franchement comme « vous le voyez, vous pouvez donc me croire sur « le reste. Si j'allais en Pologne, je vous assure que « je ne dirais pas un mot de politique; mes affai- « res terminées, je reviendrais de suite en France. « — Eh bien! je ne puis prendre sur moi de vous « y laisser aller avec toute garantie de sécurité; « mais écrivez à l'empereur, mettez-y la franchise « avec laquelle vous m'avez parlé, et je puis vous « assurer que vous aurez une réponse. S'il vous « permet l'entrée du pays, allez-y en toute assu- « rance. — Monsieur le comte, j'y réfléchirai. » Je présentai mes salutations à son excellence, qui traversa pour me reconduire toute la salle d'attente. On ne peut pas être plus poli avec un homme auquel quelque temps avant on faisait une guerre à mort.

Pour ne pas faire durer plus longtemps les prétentions de mon prince impérial au sceptre de

Digitized by Google

toutes les Russies, je vais en finir avec lui avant de continuer les détails de mon expédition.

En réfléchissant à la proposition qui m'avait été faite d'aller à Lubeck chercher cette bonne princesse Lowiecz, dont quelque temps après j'appris la mort ainsi qu'on me l'avait prédit, je crus devoir instruire de cette particularité le comte Plater. Il pensa dès lors que le prince impérial n'était autre qu'un espion, et regretta vivement de lui avoir donné une lettre pour son gouvernement. « Que je « voudrais avoir cette lettre, me disait-il, c'est « un espion, il n'en faut plus douter. Que va-t-il « en faire? Il ne la rendra jamais, peut-être même « n'est-elle plus en sa possession. Soyez tranquille, « monsieur le comte, c'est moi qui indirectement « suis la cause que vous lui avez donné cette let- « tre, c'est à moi de vous la faire rendre. — Comment « vous y prendrez vous? — N'importe, vous l'au- « rez. » Je n'aurais guère pu lui dire comment je m'y prendrais, car je l'ignorais moi-même; mais en le quittant, je me mis à songer aux moyens de m'emparer de cette lettre; j'aimais d'ailleurs le comte Plater et voulais faire quelque chose qui lui fût person-

Digitized by Google

nellement agréable. J'allai donc tout droit rue et hôtel du Helder où demeurait le prince d'Etstorm. Je fus assez heureux pour le rencontrer : « Je me dispo-
« sais, dit-il, à aller vous voir ; j'ai bien des choses à
« vous dire. Venez sur le boulevard, nous causerons.
« —Volontiers. » Il commença par m'adresser quelques reproches sur mon refus d'aller à Lubeck ; il le concevait d'autant moins, me disait-il, qu'ayant renoncé aux affaires de Pologne, je devais me trouver tout à fait libre. (Le rusé savait bien le contraire.) Je parlais peu, je l'écoutais avec curiosité. L'ignoble tâche qu'on lui avait confiée était difficile ; je ne pouvais pourtant me défendre d'admirer son adresse, en regrettant que son talent ne prît pas une autre direction. Je ne rapporterai pas toute notre conversation, dans la crainte de fatiguer mes lecteurs ; je serai aussi bref qu'il me sera possible. Après m'avoir parlé des Français qui s'étaient rendus en Pologne, des armes et des fonds envoyés au gouvernement national, il me dit : « Vous avez des
« moyens de faire parvenir à Varsovie tout ce que
« vous voulez ; vos communications sont bien éta-
« blies, je le sais, vous pouvez donc faciliter et as-

Digitized by Google

« surer mon arrivée en cette capitale ; mon inten-
« tion est de m'y rendre le plus tôt possible avec la
« recommandation que je tiens de la légation. »

Cette ouverture fut pour moi un trait de lumière et j'en profitai pour arriver au but que je me proposais : « Avec votre lettre, lui dis-je, vous « serez bien accueilli à Varsovie, et vos projets au- « ront un résultat certain ; le comte Plater n'en « doute nullement, il vous croyait même parti ; le « courrier d'hier vous recommande encore d'une « manière toute spéciale ; que tardez-vous donc ? « pourquoi hésiter à mettre vos projets à exécution ? « La couronne de Russie vous appartient de droit, « il faut remonter sur le trône de votre père ou « mourir les armes à la main ! — Je serais déjà « parti, si j'avais eu la certitude d'arriver ; mais je « crains bien d'être arrêté par les Prussiens ou les « Autrichiens. Indiquez-moi la marche à suivre et « bientôt j'aurai quitté Paris ; rendez-moi ce ser- « vice et vous aurez droit à ma reconnaissance. — « Quel service ? — Celui de me faire connaître les « moyens que vous avez d'arriver à Varsovie en « toute sécurité. — Mais puisque vous avez une

Digitized by Google

« lettre, servez-vous-en ; vous n'avez nullement be-
« soin de moi. — Cette lettre est pour le prince
« Czartoriski, et n'a aucun rapport avec ma de-
« mande. — Vous avez donc oublié le principal,
« m'écriai-je aussitôt, je vous croyais plus positif
« que cela. — Pourquoi? — Sur votre lettre est un
« cachet de la légation, ce cachet doit représenter
« une tête de mort. — Je puis vous assurer qu'il
« n'en est rien. » Je feignis alors de m'éloigner,
comme si l'heure d'un rendez-vous m'eût appelé.
« Je ne vous quitte pas avant d'avoir terminé cette
« affaire, me dit-il ; il faut que je parte, les évé-
« nements me pressent. Si les intérêts de la Polo-
« gne vous sont chers, si vous avez les miens à
« cœur, aidez-moi donc. — Que désirez-vous de
« moi? Expliquez-vous clairement. — Je veux que
« vous m'assuriez les moyens d'arriver à Varso-
« vie, que vous m'indiquiez enfin comment s'y
« prennent ceux que vous y envoyez. Vous parlez
« de cachet, de tête de mort, il n'y a rien de tout
« cela. — Vous rappelez-vous le nom du banquier
« de Sarbruck, qui doit vous conduire (en voyant
« ce cachet) dans son cabriolet, chez un de ses

Digitized by Google

« amis à dix ou douze lieues de là, où vous devez « être repris par un autre, et de poste en poste être « mené par la traverse par des habitants du pays « jusqu'à la frontière polonaise, sans qu'il vous en « coûte rien? Eh bien! si vous n'avez pas tous ces « renseignements-là, vous n'arriverez jamais; « comme vous le voyez, le signe de reconnais- « sance, c'est le cachet sur votre lettre, et vous « dites qu'il n'existe pas, montrez-moi la lettre. — « Je ne l'ai pas. — Eh bien! à mon retour nous en « causerons. Je pars seulement pour quelques jours; « adieu! — Pas du tout, s'écria-t-il, il faut en finir. « — Mais que voulez-vous? vous n'avez pas votre « lettre; il faudrait vérifier lequel des deux à rai- « son. — C'est juste, attendez-moi, je vous prie, « au café Richelieu : dans vingt minutes je vous « rejoins, avec la preuve que vous demandez. » Je n'en désirais pas davantage, j'aurais voulu déjà tenir cette lettre qui me paraissait si indignement placée. Je n'attendis pas longtemps, O..... arriva avec la pièce que je brûlais de rendre au comte Plater : « Elle ne porte aucun cachet! s'écria-t-il en me la présentant, voyez vous-même. — C'est vrai. »

Digitized by Google

Puis, après quelques réflexions : « Je n'y puis rien « comprendre. Allez, lui dis-je, vous en expliquer « à la légation, mais surtout ne parlez pas de moi, « ne dites pas que je vous ai instruit de tout cela ; « je suis bien fâché de m'en être mêlé. — Il y a « moyen, reprit-il, de sortir d'embarras sans que le « comte Plater ait le moindre soupçon : mettez vous-« même ce cachet à la légation ; vous devez savoir « où il est. — Certainement, je m'en suis servi sou-« vent. — Eh bien ! placez-le au bas de ma lettre, « donnez-moi le nom du banquier de Sarbruck « qui me conduira au premier poste, et demain je « pars. — Je le ferais volontiers si j'étais sûr de vo-« tre discrétion ; mais n'ayant pris aucune part à « cette affaire, je ne pourrais souscrire à vos désirs « que sous la condition qu'on ne saura jamais que « c'est moi qui vous ai indiqué la route à suivre. — « Comptez sur moi, quoi qu'il arrive. — Eh bien ! ce « soir trouvez-vous ici et vous serez satisfait. Donnez-« moi votre lettre ; mais surtout de la discrétion. »

Il me la donna, *je lui souhaitai le bonjour*, ne voulant pas continuer plus longtemps cette intrigue. Je le laissai au café, réfléchissant sans doute aux

Digitized by Google

moyens de remonter sur le trône de ses pères, composant un nouveau ministère, ou plutôt songeant à me tendre quelque nouvelle embûche. Pour moi, satisfait d'avoir dégagé ma responsabilité, je courus à la légation remettre la lettre au comte Plater auquel je redis comment notre homme s'était pris lui-même dans le piége qu'il me tendait. Le comte sourit et m'adressa les plus vifs remerciements.

Je n'avais plus entendu parler du prince impérial, lorsqu'en 1832 je reçus, par l'entremise de M. Vivien, un gros paquet venant d'Amérique (1). Il était d'O....., qui se souvenait encore de moi et me faisait passer des notes sur l'avenir des Polonais; il finissait par dire que s'ils préparaient en France, contre la Russie, une nouvelle insurrection, il était tout à leur service. Il me priait de lui répondre. Je n'en fis rien. En 1836, au mois de mars, il revint à Paris; il arrivait de Cracovie..... Il me fit encore de nouvelles propositions en faveur de la Pologne; il me poursuivit plusieurs jours; enfin je lui déclarai que je le prenais pour un espion; il se

(1) Voy. Pièces justificatives, n. 13, 14 et 15.

Digitized by Google

mit à rire. « Je vous ai traité comme tel, lui dis-je, » dans un manuscrit. » Il désira lire son article que je lui montrai tout au long. Il n'en fut pas ému le moins du monde. Il se contenta de me dire : « Je « serai obligé de répondre, car vous me représentez « comme le fils de l'empereur Alexandre, tandis « que je vous ai dit seulement que l'empereur m'a- « vait permis de le nommer mon père. » Il entra dans de nouveaux détails pour me faire tomber dans un nouveau piége, toujours avec le même esprit, la même adresse. Je quittai Paris et ne le revis plus, peut-être un jour le rencontrerai-je encore.

Digitized by Google

Digitized by Google

III.

Retard par suite de trahison. — Un mot sur Grouchy. — Désastres en Lithuanie. — Réunion à la légation. — Le prince Louis Bonaparte. — Le prince de la Moskowa. — Lettre remarquable.

Je reviens à mon expédition, que n'avait pas fait souffrir le court épisode du chapitre précédent. Le lecteur n'a pas oublié les désagréments que j'ai éprouvés, et il me rendra la justice d'être convaincu que rien ne put alors me décourager. Plus je rencontrais de difficultés, plus mon imagination s'enflammait et doublait mon énergie; mais aussi que je trouvais de charme et de gloire à servir les Polo-

Digitized by Google

nais ! que leurs succès étaient enivrants ! que l'avenir me paraissait beau ! La seule idée du triomphe de la civilisation sur la barbarie m'eût rendu capable de tout ; je ne croyais pas encore à la perfidie et à la trahison....

Ainsi qu'il me l'avait promis, le comte Jelski m'écrivit de Londres, le 28 juillet, une lettre ainsi conçue : « Je vous adresse le comte Joseph Lubienski » que je charge de vous aider dans votre projet d'ex- » pédition par mer, arrivé déjà à un haut degré de » maturité. Il vous remettra tous les fonds nécessaires » à mesure de vos besoins, etc., etc. » En effet, le comte Joseph arriva et prit, avec un soin scrupuleux, connaissance de tout ce que j'avais déjà fait, me donna son approbation et m'ouvrit un crédit de soixante mille francs pour les dépenses les plus urgentes : à cette époque, les journaux étaient remplis de ce qui se passait en Lithuanie, l'insurrection y faisait de rapides progrès ; les armes seules manquaient ; tous les habitants étaient sur pied, et faisaient en partisans une guerre acharnée aux Russes. Les uns étaient armés de fourches, les autres de faux ; ceux-ci ne possédaient que de mauvaises lances

Digitized by Google

avec des clous; ceux-là, et c'était le plus grand nombre, n'avaient que leurs bras vigoureux. Des jeunes gens construisirent des canons de bois avec des troncs d'arbres; pour les rendre plus solides, ils les entouraient ensuite de plusieurs cercles de fer; mais ces canons informes ne pouvaient supporter au plus que trois ou quatre décharges, après quoi il fallait les reconstruire, que n'eût-on pas fait avec des hommes dont l'enthousiasme produisait de tels prodiges?

D'après les renseignements que j'ai pris auprès d'officiers que le gouvernement national avait envoyés en Lithuanie, et qui, chaque jour, se promenaient sur le rivage, cherchant des yeux notre expédition qui ne paraissait jamais, j'ai acquis la certitude que si nous avions touché ces parages nous aurions réuni en peu de temps cent mille hommes. Que les admirateurs routiniers de la Russie, habitués à la représenter comme un torrent auquel rien ne peut résister, osent dire encore qu'elle n'en aurait pas moins triomphé, je leur rappellerai qu'une armée polonaise de trente-six-mille combattants a lutté pendant neuf mois contre cent quatre-vingt-mille Russes les plus aguerris, et qu'à la prise de

Digitized by Google

Varsovie ces Russes se trouvaient réduits à moins de quatre-vingt-dix mille. En présence de pareils faits, il n'y a point de raisonnement à faire; ils parlent assez d'eux-mêmes pour convaincre les plus incrédules.

Mes négociations avec le gouvernement français, l'arrivée un peu tardive des deux comtes Lubienski à Paris, les entraves cachées que malgré leurs grandes démonstrations de patriotisme, ils avaient apportées à la marche de l'expédition, le prétexte, si souvent allégué, d'écrire au comte Jelski pour obtenir des fonds, dès que le crédit que l'on m'avait ouvert serait absorbé; toutes ces circonstances enfin m'avaient conduit jusqu'au 17 août. Des jours et des mois s'étaient écoulés sans aucun résultat. Dirai-je tout ce que j'ai souffert pendant ces cruelles lenteurs? Raconterai-je mes angoisses quand j'apprenais les succès des Lithuaniens qu'il eût été si facile de soutenir? Parlerai-je de mes chagrins, des tourments qui me dévoraient, quand je voyais qu'une main inconnue retenait dans le port mon expédition libératrice? Que de fois n'ai-je pas pensé à l'irrésolution de Grouchy! Que de fois ne me suis-je

Digitized by Google

pas dit que, s'il était arrivé à temps sur le champ de bataille de Waterloo, la face de l'Europe était changée, que l'Angleterre, qui tentait son dernier effort, qui n'avait plus d'or à semer, aurait, à la fin de cette grande journée, déposé son épée aux pieds de Napoléon; que, le lendemain, elle était tributaire de la France; que l'Autriche accourait à nous. Ah! qu'alors la Prusse et le prétendu colosse du Nord eussent payé cher les frais de nos longues guerres! Ah! que la France eût été riche et florissante! Elle fût redevenue la première des nations. Ainsi, me disais-je, si l'expédition que je prépare arrivait sur les Russes avec cinquante ou soixante mille Polonais, que deviendrait l'armée de Nicolas? Il ne faudrait qu'une victoire pour rendre à la Pologne ses anciennes provinces, et en faire une puissance forte et compacte, qui n'aurait plus rien à craindre de la Russie; telles étaient mes réflexions, celles qui me faisaient agir. Avec un stimulant de cette nature, que l'on juge ce qui devait bouillonner dans une imagination naturellement vive.

A cette époque (17 août 1831) le bruit se répandait que les insurgés avaient éprouvé un échec.

Digitized by Google

Loin de renoncer à mes projets, je redoublais de zèle, mais je comprenais aussi qu'il fallait donner à l'expédition toute l'extension possible, afin d'inspirer confiance à un peuple que ses blessures irritaient et disposaient à de nouveaux combats. J'avais obtenu la permission d'aller au dépôt des cartes de la marine, étudier les cartes de la Baltique et les instructions nautiques sur ces parages [1].

Sur ma proposition, il fut décidé qu'on se réunirait à la légation, pour arrêter définitivement ce qu'il y aurait à faire dans des circonstances aussi critiques. A la réunion qui eut lieu, je m'exprimai à peu près en ces termes :

« Le temps presse, messieurs; bientôt la Baltique « ne sera plus praticable, bientôt nous ne pour- « rons plus braver les dangers de cette navigation. « La mer, les vents et les glaces s'uniront à nos « ennemis. Une grande responsabilité pèse sur nos « têtes; les Polonais, dont le sang coule à flots, ré- « clament nos secours, et nous demeurons specta- « teurs immobiles du drame sublime qui se déroule

[1] Pièces justificatives, n. 16.

Digitized by Google

« sous nos yeux! Maintenant que les agents finan-
« ciers sont en France et en Angleterre, pourquoi
« tarder davantage? Déjà nous devrions être en
« Lithuanie; déjà toutes les anciennes provinces de-
« vraient être en notre pouvoir; déjà l'armée russe
« serait écrasée si nous avions adopté, dès le com-
« mencement de la révolution, la marche que nous
« commençons à suivre. Mais point de récrimina-
« tions; ne pensons au passé que pour profiter de
« l'avenir : les chances aujourd'hui sont moins
« favorables, j'en conviens, mais nous pouvons
« encore, par une prompte détermination, une
« vive exécution, rétablir l'équilibre; il faut frap-
« per un grand coup. Les insurgés sont au nombre
« de soixante mille : donnez-leur des armes, des
« munitions, et vous compterez autant de héros
« que de soldats. Le Polonais ne laisse tomber le
« fer qu'il a pris pour la défense de la patrie que
« lorsqu'il tombe lui-même frappé par l'ennemi, et
« il ne cesse de faire entendre des vœux pour son
« indépendance que quand son cœur a cessé de
« battre dans sa poitrine. Déjà nous avons un ma-
« tériel considérable; *le Courrier du Fort-Royal*,

Digitized by Google

« chargé d'armes et de poudre, est prêt à mettre à « la voile; nous pouvons disposer d'un grand na- « vire de transport de huit cents tonneaux (*le* « *Gange et Garonne*), armé de vingt-quatre piè- « ces de canon, et d'un autre bâtiment que nous « mettrons aussi en état de repousser une attaque. « *Le Vésuve*, bateau à vapeur, bon marcheur, et « d'une solide construction, monté de quelques « bouches à feu, protégera notre convoi et servira « au débarquement des hommes et du matériel: « tout sera prêt en peu de jours si vous le voulez, « si vous l'ordonnez fermement. Ce n'est pas tout « encore : à la tête de cette expédition, il faut met- « tre des noms illustres qui rappellent de grands « et glorieux souvenirs; c'est un puissant mobile « pour ébranler les masses. Le fils de la reine Hor- « tense, le prince Louis Bonaparte est plein d'en- « thousiasme pour la cause polonaise; il disait, à « Londres, au comte Léon : — Si mon bras pou- « vait être utile à la Pologne, je l'armerais pour « elle; que n'envoyez-vous donc un message pour « offrir, au descendant du plus grand capitaine

Digitized by Google

« du monde, le commandement de notre expé-
« dition? »

Le comte assura de nouveau que tel avait été le langage du prince, et qu'il croyait pouvoir affirmer qu'il répondrait avec empressement à cet appel. « Quant à moi, continua-t-il, je ferai, quoi qu'il « arrive, partie de cette expédition: le nom que « je porte est connu dans les provinces, il don- « nera de la confiance; je me dois à mon pays, je « suis corps et âme à cette noble entreprise. Que « n'avons-nous déjà les armes à la main! Que « tardons-nous? Partons!..... » Le jeune homme connaissait-il les infernales machinations de sa famille? l'avait-on mis dans le secret? J'en doutais. Pousser l'art de la dissimulation aussi loin, prendre l'accent de la vérité, feindre l'amour de la patrie, imiter ces beaux élans qui ne partent que du cœur, me parut bien difficile, et je préférai, dans le doute, m'arrêter à la pensée qu'il était sincère alors, plutôt que de croire à une aussi précoce et aussi monstrueuse perversité. Son oncle, le comte Joseph, paraissait moins ardent. Mais il assurait que l'expédition, ainsi combinée, produirait les meil-

Digitized by Google

leurs effets ; que le salut de la patrie exigeait que l'on fît toutes les dépenses nécessaires pour en assurer le succès. Puis, s'adressant à M. le général Kniaziewiez et au comte Plater. « Ordonnez, et je « mets M. Poulain à même de terminer ce qu'il a « si heureusement conçu et commencé, de concert « avec mon neveu ; ainsi que j'en ai reçu l'ordre, je « le seconderai dans tous les détails de l'expédi- « tion. »

Le vieux général aurait approuvé les entreprises les plus périlleuses ; d'ailleurs cette expédition et ses résultats ne lui semblaient pas aussi douteux qu'ils pourront le paraître à quelques lecteurs : lui qui connaissait le pays, sa disposition, son patriotisme, sa haine pour les Russes ; lui qui, pendant sa longue et glorieuse carrière, avait assisté à tant d'actions éclatantes ; lui, enfin, qui aurait pris le commandement de notre petite armée navale, si les années n'avaient épuisé ses forces. Cependant il désirait en l'absence des chefs de l'expédition, qui n'étaient pas encore connus définitivement, savoir si j'étais homme à me laisser arrêter par les obstacles qui pourraient se présenter : « J'ai, me dit-il, la plus

Digitized by Google

« grande confiance en votre courage; vous nous « avez donné assez de preuves d'un dévouement « franc et loyal : mais permettez-moi de vous faire « quelques questions sur votre expédition. Je vou- « drais bien savoir comment vous vous y prendrez « quand vous serez en vue de Polangen. Ne man- « querez-vous pas de résolution ? ne perdrez-vous « pas la tête ? — Général, lui répondis-je, j'ai étudié « le voyage que j'ai à faire, les cartes maritimes du « ministère ont été mises à ma disposition : je con- « nais les parages que je dois aborder, les endroits « les plus favorables au débarquement. En partant « du Havre, je désignerai à chaque bâtiment, si les « vents nous séparent, le lieu où nous devons nous « réunir : ce sera à la pointe de l'île de Gotland, « à trente lieues environ de Polangen ; de là nous « ferons voile pour notre destination ; à notre ar- « rivée tous les bras seront occupés au débarque- « ment ; la mer et les vents calmes, en peu de temps « le bateau à vapeur aura mis à terre le corps de « volontaires et le matériel ; éviter la surveillance « des bâtiments russes, choisir le moment le plus « favorable, soit à l'entrée de la nuit, soit à la

Digitized by Google

« pointe du jour : voilà l'important. Que voulez-
« vous? En cas d'attaque, ma conduite dépendra
« des circonstances : je compte alors beaucoup sur
« le bateau à vapeur, et peut-être faudrait-il qu'il y
« eût plus d'un bâtiment russe pour faire échouer
« l'entreprise. — Quand votre débarquement sera
« effectué aussi heureusement même qu'il est permis
« de l'espérer, que ferez-vous alors? — Général, ré-
« pondis-je aussitôt, dès que mes armes et mes mu-
« nitions seront sur le rivage, dès que je foulerai la
« terre de Pologne : La patrie des braves est sauvée,
« dirai-je à ceux qui m'auront suivi, si nous pro-
« fitons du temps; son sort est dans dans vos mains;
« quelques heures vont suffire pour changer la po-
« litique de l'Europe, la face du monde, et c'est une
« poignée d'hommes qui est appelée à faire ce que
« les rois n'ont pas osé commander à leurs armées.
« Que ces armes soient distribuées à nos frères, et
« l'œuvre est accomplie; en avant! Chaque volon-
« taire par mon ordre prendra, outre ses armes, de
« quoi armer un Polonais; le reste du matériel sera
« laissé à la garde de quelques homme intelligents et
« déterminés. Nous marcherons sur le village le plus

Digitized by Google

« voisin, le drapeau tricolore en tête, annonçant « que nous formons l'avant-garde d'une armée fran- « çaise, nombreuse et prête à débarquer; nous distri- « buerons nos armes aux Samogitiens, qui viendront « les premiers dans nos rangs; les autres seront ap- « pelés à fournir voitures et chevaux pour le trans- « port de notre matériel, et suivront notre petite « armée partout ou elle ira. — Mais, dit le général, « si à votre arrivée vous éprouvez de la résistance « de la part des autorités; si, fidèles aux Russes, « elles s'opposent à l'exécution de vos projets? — « Pénétré, comme je le suis, que tout dépend du dé- « but, qu'hésiter en pareille circonstance c'est tout « perdre, je ferai fusiller sans délibération celui ou « ceux qui chercheraient à nous arrêter : une fois « le premier village enlevé, les hommes armés, « nous nous dirigerons sur d'autres points, distri- « buant toujours armes et munitions sur la route, « organisant les paysans, que mes volontaires se- « ront appelés à commander; et à mesure que l'ar- « mée grossira, à mesure aussi elle sera divisée en « plusieurs colonnes pour gagner plus de terrain, « étendre l'insurrection et accroître nos ressources.

Digitized by Google

« Ce n'est pas d'abord sur l'ennemi que nous mar-
« cherons; s'il est au midi, nous irons au nord, tant
« que nos armes ne seront pas entièrement distribuées
« aux insurgés; mais quand le nombre le permet-
« tra, quand nous aurons parcouru les provinces,
« qu'elles seront toutes sur pied, que nous aurons
« coupé toutes les communications entre la Russie et
« son armée entrée dans le royaume de Pologne,
« alors seulement changera notre système; nous mar-
« cherons aux Russes après avoir envoyé dix, vingt,
« trente émissaires, s'il le faut, à Varsovie, annon-
« cer au gouvernement national nos succès et notre
« résolution de combattre en combinant nos mou-
« vements avec ceux de l'armée polonaise; tel est
« mon plan : il peut changer, se modifier, changer
« encore, suivant les événements, qui ne seront peut-
« être pas ceux auxquels je m'attends; l'esprit de
« l'homme a si peu d'étendue, il pénètre si difficile-
« ment l'avenir du coucher au lever du soleil! Mais
« comptez sur moi, le courage et la persévérance
» ne me manqueront pas. — Brave jeune homme,
« me répondit le général, hâtez-vous, partez; je
« n'en veux pas savoir davantage; je suis plein

Digitized by Google

« d'espérance : Dieu vous sera en aide, » et il me serra rudement la main. Le comte Plater n'avait pas moins de confiance dans notre entreprise.

Il fut donc arrêté de suite par MM. les délégués que le gouvernement national serait instruit de l'expédition, dont le départ était fixé du 10 au 20 septembre (époque bien reculée pour la navigation de la Baltique, comme je l'ai déjà dit), et que l'expédition aurait lieu sur les bases que je venais de poser. On décida encore que le commandement en serait offert au prince Napoléon-Louis Bonaparte, et qu'il lui serait de suite expédié un message.

Je reçus l'ordre de tout disposer, et le comte Joseph Lubienski, celui de faire face aux dépenses qu'exigerait l'entreprise.

Quelque temps avant cette décision, le prince de la Moskowa m'avait fait demander par un de ses amis un rendez-vous ; il désirait avoir des renseignements sur la situation des affaires de Pologne, et partir pour Varsovie. Je me rendis à son invitation, et après avoir satisfait à toutes ses questions : « Prince, lui dis-je, il faut entrer dans la carrière

Digitized by Google

« des armes par un coup d'éclat ; il faut que votre « début soit digne du grand nom que vous portez : « faites-vous un état-major d'amis dévoués, et ve- « nez prendre en Lithuanie le commandement de « l'insurrection. — Avant de me prononcer, j'ai « besoin, me dit-il, de concevoir votre expédition, « d'en sonder les chances, de connaître vos res- « sources, l'esprit du pays, etc. » Je le revis plusieurs fois, je le trouvai toujours avec des cartes géographiques, étudiant les lieux où il brûlait d'aller se signaler; enfin il accepta la proposition que je lui avais faite. Qu'il y avait de dévouement, de courage et de force d'âme dans cette résolution! Il faut être du sang des héros pour ne pas reculer devant mille dangers qui devaient nous accompagner. Heureux le pays qui peut compter au nombre de ses défenseurs des hommes aussi généreux! Qu'il me soit permis de rendre ici un éclatant hommage au prince de la Moskowa, digne héritier des grandes vertus de son père, si vénéré en Pologne, et dont les habitants redisent toujours le nom avec admiration.

Quand je connus la réponse du prince, je me hâ-

Digitized by Google

tai d'en informer MM. les délégués, qui reçurent cette nouvelle avec enthousiasme ; en effet, son nom eût puissamment contribué au succès de la cause qu'il voulait embrasser; de leur côté, conformément à la décision prise dans la dernière réunion, ils avaient écrit au prince Napoléon-Louis Bonaparte la lettre suivante :

PRINCE,

« Nous venons d'apprendre que vous avez conçu « la noble résolution d'aller offrir votre bras à la « Pologne, qui, depuis huit mois, se débat contre « trois puissances absolues sans avoir pu inspirer « aux gouvernements représentatifs d'autres ma- « nifestations d'intérêt que des vœux stériles et une « sympathie infructueuse. Prince, vous voulez, nous « dit-on, prendre part à quelque expédition qui ait « pour but de venir au secours de nos braves; nous « nous empressons de vous informer qu'il s'en pré- « pare une au Havre composée de quelques bâti- « ments, ayant à bord un corps de volontaires, des « armes et des munitions de guerre ; que sa desti- « nation est pour les côtes de la Lithuanie, dont

Digitized by Google

« l'insurrection est loin d'être étouffée, comme nous « venons d'en recevoir la nouvelle officielle : à qui « la direction de cette entreprise pourrait-elle être « mieux confiée qu'à un neveu du premier capi- « taine de tous les siècles? Un jeune Bonaparte ap- « paraissant sur nos plages, le drapeau tricolore à « la main, produira un effet moral dont les suites « sont incalculables.

« Allez donc, jeune héros, espoir de notre patrie, « et confiant à des flots qui connaissent votre nom « la fortune de César et, ce qui vaut mieux, les des- « tinées de la liberté, vous serez sûr d'avance de la « reconnaissance de nos compatriotes et de l'admi- « ration de l'univers.

« Paris, le 28 août 1831. »

Signé, KNIAZEEWIEZ, PLATER.

On chargea un jeune Polonais nommé Zaba, secrétaire du comte Joseph Lubienski, de porter cette lettre à sa destination. Le choix n'était pas heureux; car pour remplir une mission de cette nature et toute de délicatesse, il fallait un envoyé sage et pru-

Digitized by Google

dent; Zaba, au contraire, était léger de caractère, et d'une imagination exaltée, comme tous les jeunes gens de son âge. A son retour à Paris, enflé d'orgueil par la mission dont on l'avait chargé, il se donna des airs d'importance, il fit le politique tint quelques propos inconsidérés, compromit des noms honorables et plusieurs de ses amis, qui, sans savoir comment et pourquoi, furent obligés d'aller coucher en prison pendant vingt-quatre heures; quant à lui, probablement dans l'intention de le punir de ses bavardages, on le retint sous les verrous pendant quelques mois, au bout desquels la cour d'assises le rendit à la liberté.

Digitized by Google

Digitized by Google

IV.

Fuite du comte Joseph Lubienski. — Désorganisation de l'expédition. — Encore Louis Bonaparte. — Départ du *Courrier du Fort-Royal*. — Son retour.

Chargé de concert avec moi de l'organisation définitive de l'expédition maritime, le comte Joseph Lubienski m'ordonna, le 18 août, de tirer trois cent mille francs sur MM. Georges Meyer et Compagnie de Londres. « Cette fois, me disait-il, vous « n'éprouverez aucun désagrément ; car je suis bien « en mesure : soyez parfaitement tranquille rendez-

Digitized by Google

« vous au Havre sans retard ; arrêtez *le Gange et Ga-*
« *ronne*, un autre navire, le plus grand que vous
« pourrez trouver; faites vos dispositions pour le
« bateau à vapeur. Allez, ne perdez pas un instant. »

Je remis mes traites à MM. Ferrère, Laffitte et Compagnie[1], et le jour même je partis pour le Havre, où je donnai toutes mes instructions. Mais à peine y étais-je que je reçus du comte Joseph Lubienski une lettre assez étrange[2]. Il me croyait encore à Paris, où il m'avait écrit un billet pour empêcher mon voyage. A mon retour, je séjournai à Rouen quelques heures pour ordonner l'armement du bateau à vapeur, arrêter avec le constructeur (M. Cavé) les changements qu'il y avait à faire pour le mettre à la mer avec sécurité.

J'appris dans cette ville que le comte Pozzo di Borgo avait fait le même voyage quelque temps avant moi, probablement pour juger par lui-même de nos préparatifs et visiter le *Courrier du Fort-Royal*, qui, à cette époque, était prêt à mettre à la voile. Les journaux avaient en effet parlé de ce voyage, quoi-

[1] Voyez pièces justificatives, n° 17.
[2] Voyez pièces justificatives, n° 18 et 19.

Digitized by Google

qu'ils lui assignassent un autre motif. Au milieu de mes préoccupations, cette circonstance m'avait échappé. Qui donc, si ce n'est les Lubienski, avait donné à l'ambassadeur une connaissance si précise de mes préparatifs?

A mon arrivée à Paris je me rendis, avec le frère de M. Cavé, hôtel d'Espagne, rue Richelieu, où logeaient les comtes Lubienski, oncle et neveu. Il s'agissait, comme on en était convenu, d'arrêter définitivement l'achat d'un bateau à vapeur. Mais quelle fut ma surprise quand le comte Léon m'apprit que son oncle était parti inopinément pour des *affaires de la plus haute importance;* qu'il serait bientôt de retour, et que son absence ne retarderait en rien nos opérations! C'était la seconde fois qu'il me manquait en semblable circonstance. Le lecteur n'a pas oublié qu'il était parti de l'hôtel de Bruxelles sans me prévenir, et cela au moment de satisfaire à des engagements contractés par ses ordres. Malgré une première déception et les contrariétés que j'avais déjà éprouvées par sa faute, malgré cette nouvelle duperie, je cherchais encore à me rassurer moi-même et à trouver une explication naturelle

Digitized by Google

à cet incident. Les trois cent mille francs de traites sur Londres ne suffisaient-ils pas, à peu de chose près, pour conduire à bonne fin l'entreprise? Le comte Joseph n'allait-il pas revenir pour parer à tout en cas de besoin? A la dernière réunion, le comte Léon avait montré tant d'enthousiasme pour cette expédition, son oncle l'avait approuvée en des termes si précis; il m'avait pressé si instamment d'y mettre la dernière main; l'assurance que je n'éprouverais aucun désagrément, ses protestations m'avaient paru si franches, qu'il ne me semblait pas permis de concevoir des soupçons sérieux.

Rien, d'ailleurs, ne souffrait de son absence.

Tout allait à peu près au gré de mes désirs; encore quelques jours, et le vent pouvait enfler nos voiles.

Cependant le comte Joseph Lubienski ne revenait pas, et pour le coup son éloignement, dans un moment aussi décisif, commençait à me paraître fort louche, lorsque j'appris qu'il ne reparaîtrait plus.

Le bandeau se déchira. Je vis que la disparition du comte n'était que le dénoûment de l'odieuse in-

Digitized by Google

trigue qu'il tramait depuis le commencement de ses relations avec moi. Le retour de mes traites, impayées à Londres, confirma cette cruelle conviction; je reconnus, mais trop tard, les hommes auxquels on avait confié de si grands intérêts. Que pouvais-je faire dorénavant, seul et trahi par ceux qui devaient m'assister?

J'écrivis sur-le-champ au Havre pour contremander tout ce que j'avais ordonné; je refusai de prendre livraison du bateau à vapeur, et payai une indemnité; je suspendis à Paris tout ce que j'avais commissionné; je prévins le prince de la Moscowa de la désorganisation de notre expédition. Heureusement il reçut à cette époque sa nomination comme attaché à l'état-major général du maréchal Gérard, et partit pour la Belgique. Le prince Napoléon-Louis Bonaparte fut averti à temps et avant qu'il eût fait connaître sa détermination sur l'hommage qui lui avait été fait du commandement honorable qu'on lui destinait. Comme ce qui touche un descendant, un héritier de l'empereur Napoléon, est d'un intérêt général, on se demandera, en me lisant, ce qu'eût fait le prince sans cette malheureuse circonstance.

Digitized by Google

Je n'en sais rien; mais j'ai l'intime conviction que, n'écoutant que sa sympathie pour la Pologne et son amour pour la gloire, il aurait répondu à l'appel qu'on lui faisait, à moins qu'une impérieuse politique, que d'inflexibles considérations, n'eussent opposé un obstacle insurmontable à son départ.

Le prince, que j'ai vu dans d'autres occasions, est d'une physionomie agréable; ses manières sont nobles et affables; le feu du génie brille dans ses yeux; il parle facilement et avec esprit. Son instruction le place au rang des hommes les plus remarquables de notre époque. Par ses idées, il est en avant du siècle; son cœur bat aux nobles noms de patrie et de gloire. On remarque parfois sur son front une teinte de tristesse, indice d'une souffrance morale qu'il combat avec courage. Sa position ne suffit-elle pas pour l'expliquer? Que n'a-t-il pu se rendre aux vœux qu'on lui adressait! Que n'est-il entré dans la carrière des armes à la tête des braves Polonais! L'Europe attentive, pleine d'admiration et d'espérance, l'aurait suivi des yeux dans sa marche. Et vous, compagnons de la gloire de Napoléon, restes glorieux d'Égypte et d'Italie,

Digitized by Google

soldats d'Austerlitz et d'Iéna, braves de la grande armée, vos cœurs n'auraient-ils pas palpité sous vos vieux uniformes? Vos larmes n'eussent-elles pas coulé au récit des premiers exploits du jeune Bonaparte? Ah! combien d'entre vous auraient encore fait de généreux efforts pour aller vaincre ou mourir à ses côtés! Et toi, qui du haut de la colonne sembles regarder en maître l'univers plein de ton nom, tes mânes ne se seraient-ils pas émus?... Mais laissons ces rêves de gloire et de triomphe, et retournons vers la Pologne, qui bientôt aura succombé.

D'après ce qui venait de se passer, la trahison me paraissait flagrante, elle était devenue pour moi aussi évidente que la lumière du soleil; néanmoins je me contins, et je ne crus pas devoir, dans le premier moment, faire éclater mon indignation. Frappé du coup terrible qui ruinait mes projets et m'écrasait moi-même, je voulais demander au temps les moyens de fixer mon opinion sur les hommes avec lesquels je m'étais trouvé en relation, d'après la position que chacun d'eux se serait faite par les résultats de la révolution. Ce n'est, comme on le voit, que plusieurs années après les événe-

Digitized by Google

ments, et de sang-froid, que je puis maintenant porter un jugement impartial et que je ne crains pas de voir taxer d'exagération. Ce qu'il me reste à raconter en fournira la preuve.

Malgré la fâcheuse position dans laquelle on venait de me placer, je n'abandonnai pas mon projet, et je songeai à tirer parti, dans l'intérêt de la Pologne, du matériel que j'avais entre les mains.

Il ne pouvait plus être question d'un corps de volontaires, des navires qui devaient le transporter, non plus que du bateau à vapeur armé en guerre pour protéger l'expédition ou pour opérer le débarquement.

Ma flottille se réduisait à un seul bâtiment, le *Courrier du Fort-Royal*, chargé d'armes et de poudre. Tous les éléments de succès manquant à la fois, mon entreprise n'en devenait que plus périlleuse. Je n'avais plus de ces noms illustres et qui parlent aux masses; ma petite armée, qui devait former un noyau d'insurrection et enlever les habitants des provinces polonaises, s'était évanouie; le *Courrier* ne pouvait recevoir à son bord qu'un petit nombre d'officiers. J'écrivis aux délégués de Pologne pour

Digitized by Google

les prier de désigner deux officiers polonais capables de diriger le mouvement dans le cas où le débarquement aurait lieu. En réponse, ils m'adressèrent un lieutenant-colonel, un capitaine et trois autres Polonais. De mon côté, j'engageai quelques Français d'un caractère sûr et d'une bravoure intrépide, pris parmi ceux qui devaient faire partie de la première expédition. Jusqu'alors le comte Léon Lubienski, sans doute pour masquer sa honteuse défection et celle de son oncle, m'avait toujours dit qu'il s'embarquerait; mais, au moment de se rendre au Havre, quand j'eus dirigé mes braves vers ce port, il déclara que l'expédition sur l'ancienne échelle lui avait inspiré une entière confiance, mais qu'il ne pouvait plus en faire partie depuis qu'elle était réduite à si peu de chose. Ce dénoûment m'inspira moins d'indignation que de mépris. Je ne pris pas même la peine de rappeler au noble comte le langage que la veille il tenait encore.

Il ne restait plus qu'à lever l'ancre. Avant de partir pour le Havre, je priai M. le comte Jelski, qui se trouvait alors à Paris, de me donner quelques fonds pour les besoins urgents; je fus satisfait.

Digitized by Google

C'est ici le moment de m'expliquer sur la conduite du comte, que je n'ai bien connue et approfondie que longtemps après la chute de Varsovie. D'abord je le croyais Russe. Le rapport de M. Lugol (pièces justificatives, nº 22) indique de ma part un sentiment de défiance qui était le résultat des perfides insinuations des Lubienski. Le fait est que, tandis qu'on me faisait croire que le comte Jelski avait quitté Varsovie pour ne pas se compromettre, de criminelles manœuvres, dont on devinera sans peine les auteurs, l'arrêtaient en Autriche, où il s'était rendu pour remplir auprès du prince de Metternich une mission dans l'intérêt de sa patrie. J'ai maintenant l'intime conviction que s'il fût resté à la tête de la banque de Pologne, les embarras que l'on m'a suscités à dessein n'auraient pas eu lieu, et que si j'eusse bravé la défense que m'avait faite le comte Henri Lubienski de confier mon projet au comte Jelski, l'expédition maritime, faite en temps opportun, aurait eu tout le succès que je m'en promettais [1].

(1) Lors de mon premier voyage en Pologne, le comte Jelski

Digitized by Google

A mon arrivée au Havre, les volontaires français me déclarèrent qu'ils étaient décidés à partir, à entrer en Samogitie et à braver tous les dangers, mais qu'ils voulaient des grades auprès des insurgés, espérant qu'ils seraient confirmés par le gouvernement national, en cas de succès. A cet égard, leur résolution était bien arrêtée. Ne pouvant pas retenir le navire plus longtemps dans le port, j'admis leur réclamation et donnai à chacun d'eux un brevet, suivant sa position et sa capacité. Mais il y avait encore une difficulté à trancher. L'expédition étant française, ils voulaient que le chef fût Français, et que, puisqu'il y avait à bord un lieutenant-colonel polonais, le colonel fût choisi parmi eux. Celui

donna à mon intention aux notabilités de Varsovie un grand dîner, auquel furent invités les comtes Jean et Henri Lubienski. Lorsque ce dernier entra dans le salon où je me trouvais à coté du comte Jean, le comte Jelski alla à lui et l'embrassa. Le comte Jean, se penchant vers moi, me dit à l'oreille : « Voyez-vous le jésuite, « il embrasse mon frère, et il est son plus cruel ennemi. » Or j'ai su depuis que c'est à la bienveillante influence, aux actives et loyales démarches du comte Jelski, que le comte Henri devait la haute fonction administrative dont il était investi.

Ce trait peint les hommes mieux que tous les portraits qu'on en pourrait faire.

Digitized by Google

qui portait la parole me paraissait propre au commandement : je lui conférai le grade de colonel, avec l'assentiment de ses camarades. Tout le monde se trouvant satisfait, le navire partit, et les vents de la mer du Nord emportèrent, le 15 septembre, vers la Baltique, ces courageux champions de la liberté. Voici leurs noms avec leurs grades dans l'expédition [1]. Ils étaient pleins d'ardeur et de confiance; j'aurais voulu partager leur espoir, mais je me préoccupais des chances de cette trop faible expédition. J'admettais son arrivée à Polangen, rien de plus facile; cependant je ne voyais pas moyen de débarquer presque instantanément, comme il le fallait, une si grande quantité de caisses d'armes et de munitions. Une corvette russe suffisait pour tout entraver et tout perdre. Mes prévisions ne se trompaient que d'objet.

Au passage du Sund mes volontaires apprirent la chute de Varsovie, livrée aux Russes par le général Krukowicki. Ne sachant pas si cet événement mettrait un terme à la guerre, ils allèrent en Nor-

[1] Voyez pièces justificatives, n° 20.

Digitized by Google

wége, d'où ils m'écrivirent pour me demander ce qu'ils avaient à faire [1]. Je les rappelai au Havre, après avoir acquis la certitude que leur débarquement en Samogitie serait inutile; mais le froid arriva avant ma réponse, et ce ne fut qu'après les rigueurs de la saison qu'ils purent rentrer en France.

Ainsi donc, et par la faute de quelques hommes guidés par un honteux égoïsme, échoua la première expédition d'où dépendait le salut de la Pologne, et dont le succès m'avait toujours paru infaillible. Que n'eût pas tenté, en effet, cette brave armée polonaise en apprenant notre arrivée en Samogitie, avec un matériel en fusils, sabres, faux et lances, suffisant à l'armement de soixante mille hommes? L'expédition devait avoir cette importance. D'abord l'enthousiasme eût été porté à son comble; l'armée russe, qui avait déjà perdu la moitié de sa force numérique, n'aurait pu tenir davantage; c'en était fait de l'influence du Jupiter baskir. La Pologne serait comptée aujourd'hui au nombre des nations indépendantes; elle siégerait au congrès des rois de

[1] Voyez pièces justificatives, n° 21.

Digitized by Google

l'Europe. A quel faible fil ont tenu les destinées de ce peuple héroïque !

Pendant la guerre de Pologne, on traitait de fanatiques et d'insensés ceux qui réclamaient du secours pour elle ; on ne pouvait, disait-on, arriver jusqu'à Varsovie ; il fallait traverser toute l'Allemagne, passer sur le corps de la Prusse, et culbuter les armées autrichiennes ; il fallait, en un mot, recommencer les campagnes de l'empire. Ce langage pusillanime, je l'ai mille fois entendu dans les cercles. Les enthousiastes répondaient : L'Allemagne nous attend, elle a soif de liberté ; nous trouverons des partisans sur toute notre route, et nous arriverons en Pologne. De là des discussions interminables. Mais au lieu de ces hypothèses également fausses, il fallait dire : « La Baltique est libre ; « l'Angleterre, maintenant notre alliée, ne nous « fermera pas le passage du Sund : en quelques « jours, si vous le voulez, vous portez des subsides « aux Polonais ; la Norwége et le Danemarck res- « pecteront notre pavillon. La Pologne compte seize « millions d'habitants, que la domination russe « écrase et qui réclament leur nationalité ; donnez-

Digitized by Google

« leur des armes, des munitions; envoyez-leur des « volontaires, faites pour eux, sans avoir la guerre, « ce que la Prusse fait pour la Russie qui regarde « ce royaume comme son arsenal ou plutôt son « magasin général, en temps de guerre. Le mo- « ment est venu de rendre à la Pologne ce qu'elle « vous a prêté. » A ce langage il n'y avait rien à répondre; et celui qui eût jeté les yeux sur la carte, et du doigt suivi le cours de la mer du Nord et de la Baltique, depuis les ports français jusques aux côtes de la Samogitie, celui-là eût été convaincu de la possibilité de mettre la Pologne à même de résister à l'autocrate et de se reconstituer; la France en la voyant s'asseoir et devenir une puissance, eût contenu la Prusse et l'Autriche détachées alors de la Russie, et l'équilibre de l'Europe se rétablissait en dissolvant la coalition du Nord.

A la prise de Varsovie, une grande partie de la noblesse, qui avait franchement embrassé la révolution, fut obligée d'émigrer pour éviter les persécutions du vainqueur; ceux qui osèrent rester dans leurs foyers ne jouirent pas longtemps de leur liberté. La police russe fit une enquête sur chaque

Digitized by Google

citoyen : les uns furent emprisonnés; les autres maltraités, garrottés et envoyés en Sibérie ; d'autres enfin, et en grand nombre, mis à mort, après avoir souffert toutes les tortures imaginables ; les hommes les plus indifférents furent surveillés avec une extrême rigueur. Mais au milieu de toutes ces persécutions, le comte Henri Lubienski, investi de la confiance du gouvernement russe, conserva sa brillante position administrative; son frère Thomas, général de cavalerie, jouit en paix de sa fortune et de sa liberté ; quand ses compagnons d'armes dépouillés de tout, traînent dans l'exil une misérable existence; le fils de ce dernier, le jeune comte Léon Lubienski, dont j'ai souvent parlé, celui qui devait suivre l'expédition, est attaché au gouvernement russe ; toute cette famille enfin est dans la faveur du tyran de la Pologne.

Maintenant si le lecteur a pris la peine de suivre mon récit avec quelque attention, il se rappellera la proposition que je fis au comte Henri Lubienski, à mon arrivée à Varsovie, d'insurger les anciennes provinces russo-polonaises, certain que j'étais que l'expédition qu'on aurait organisée à cette

Digitized by Google

époque, arrivant en mai, au fort de la guerre et au milieu des triomphes des Polonais, devait avoir un succès assuré; qu'il se rappelle que quand je fus conduit par Jean Lubienski chez le prince Czartoriski, mon officieux conducteur ne me laissa pas le temps de parler de l'expédition maritime, sous le prétexte de ne pas abuser des moments du prince, que j'étais venu voir uniquement pour l'entretenir de cette entreprise. Retracerai-je la conduite du comte Joseph dans ses relations avec moi et tous les embarras qu'il me suscita? Reviendrai-je sur cet espion russe qui avait une parfaite connaissance de ma demande au gouvernement français, demande qui n'était connue que de M. Vivien, de M. Casimir Périer et de la famille Lubienski? Comment expliquer ce voyage qu'on voulait me faire entreprendre sous couleur de sauver la princesse de Lowiez, mais en réalité pour me perdre? que dire de cette excursion du comte Pozzo Di Borgo au Havre, dans le moment même où notre expédition s'y préparait? Comment justifier la double fuite de comte Joseph Lubienski, d'abord de l'hôtel de Bruxelles, au moment de payer les armes achetées de concert avec

Digitized by Google

lui, puis de l'hôtel d'Espagne, pendant que j'étais au Havre par ses ordres, et lorsqu'il m'avait fait tirer 300,000 francs de traites sur Londres, qu'il savait bien ne pas devoir être payées ? Que le lecteur ajoute à tous ces faits le refus inopiné du comte Léon de faire partie de la dernière expédition, au moment même de son départ; qu'il réunisse ce concours de circonstances, et une triste vérité se dévoilera devant lui : nous avions toujours été trahis !

Ainsi, s'il s'est trouvé des traîtres dans les rangs de l'armée polonaise, les hommes politiques peuvent aussi compter les leurs.

A côté du plus pur patriotisme, des actes d'un sublime dévouement, il faut écrire, la rougeur sur le front, des traits de perversité et d'infamie. Hélas ! c'est là l'histoire de tous les peuples.

Digitized by Google

V.

Fin du drame politique. — Persécutions. — Procès. — Le comte Joseph Lubienski pour la dernière fois.— Projet d'une colonie Polonaise à Alger. — Conseils et exhortations aux Polonais.

La prise de Varsovie a terminé l'insurrection polonaise. Le drame se continue maintenant entre les bourreaux et les victimes. Détournons nos regards de ces scènes de sang et de proscriptions, et que le lecteur souffre que je lui apprenne quelle a été la récompense de mes travaux. En parlant de ma position personnelle je serai court, parce que je sens qu'après les catastrophes que j'ai esquissées,

Digitized by Google

les malheurs d'un homme isolé et presque inconnu ne sauraient captiver longtemps l'attention.

Il est probable que si je me fusse trouvé à cette époque sur le théâtre des événements, malgré mon peu d'importance politique, j'aurais payé cher mon dévouement à la nationalité polonaise; mais comme le knout ne pouvait m'atteindre, l'administration nouvelle de la banque de Pologne se chargea de me faire expier l'énormité de mon crime: elle envoya donc deux agents porteurs de ses pouvoirs pour me faire rendre judiciairement compte des sommes que j'avais reçues pendant la révolution.

L'un de ses agents, Russe de nation, se nommait Engellard; l'autre était Polonais.... ma plume a peine à tracer son nom... qui croira jamais à tant d'audace... à tant d'impudeur... cet autre enfin, hier l'agent le plus actif en apparence du gouvernement national, aujourd'hui l'esclave le plus vil et le plus dévoué de la Russie, c'était Joseph Lubienski... Pauvre Pologne!.. après tant de sang répandu... Voilà les hommes qui présidaient à tes destinées.

C'est au milieu de mille procès, héritage de ma sympathie et de mon amour pour la Pologne, que

Digitized by Google

ces agents exercent leurs poursuites contre moi. A leur arrivée j'étais absent de Paris; mais en apprenant mon retour, Joseph Lubienski avait repris le chemin de son pays, laissant à un fondé de pouvoir le soin de ce procès. Eût-il pu me regarder en face? eût-il pu me dire : Je n'ai rien vu de ce que vous avez fait? lui qui avait assisté ainsi, que son neveu, à tous les préparatifs de l'expédition, et qui devait en faire les fonds.

D'un côté, j'avais à soutenir un procès contre le voiturier Bild, dont les chevaux et la voiture avaient été saisis en Prusse; le tribunal désigna comme arbitre dans cette affaire M. Dupont, ancien commissionnaire de roulage, et je fus condamné.

D'un autre, le voiturier Jacob, qui se trouvait dans la même position, élevait les mêmes prétentions qui eurent un résultat semblable.

M. Petit, fabricant de plomb de chasse, tour Saint-Jacques, voulait aussi me forcer à prendre livraison d'une grande quantité de balles que le manque d'argent ne m'avait pas permis de payer; une transaction arbitrale mit fin à ce procès.

Digitized by Google

D'autres fournisseurs me poursuivaient pour les mêmes raisons, et je transigeai avec tous.

Mais voici un autre procès assez singulier : tous les volontaires partis sur le *Courrier du Fort-Royal* ne viennent-ils pas me réclamer le paiement de leur traitement *sur le pied des grades que je leur avais donnés?* Ils s'appuyaient sur les brevets signés de ma main (voir la *Gazette des Tribunaux* du 3 janvier 1833); je déclinai la compétence du tribunal de Commerce, par l'organe de Me Vatel, et elle fut prononcée. Mais les tribunaux civils sont appelés de nouveau à décider la question. Me Plougoulm, que le barreau comptait alors avec orgueil dans son sein, terrassa son adversaire, en prouvant que je ne pouvais être responsable d'engagements pris au nom du gouvernement national de Pologne, et ce procès sans exemple expira sous la parole puissante de mon éloquent défenseur.

Enfin j'avais à soutenir contre la banque de Pologne, devenue russe, une contestation dont le tribunal de Commerce de Paris était saisi, et qui reposait sur la discussion de toutes mes opérations. Le tribunal avait confié l'éclaircissement de cette af-

Digitized by Google

faire aux soins de l'un des hommes les plus distingués par leurs lumières et leur intégrité, M. Lugol, dont on trouvera le rapport à la fin de cet ouvrage[1].

Comme toutes les autres, cette contestation se termina par une transaction, sur laquelle je ne reviendrai point. Il ne me reste qu'un fait à raconter.

Lorsque la Russie eut rétabli sa sanglante domination sur la Pologne, tous les patriotes cherchèrent à se soustraire par la fuite aux tortures, aux proscriptions, et à la mort qu'elle leur préparait. La France en recueillit une grande partie. Les Czartoriski, les Lelewel, les Ostrowski et une foule d'autres y trouvèrent une franche et douce hospitalité. Le nombre de ces glorieux émigrés qui arrivaient successivement devint bientôt très-considérable. Beaucoup d'entre eux n'avaient pu emporter en fuyant que ce qui était indispensable pour ce long et cruel voyage. Le gouvernement français pourvut noblement à leurs besoins. Mais, à cette époque, Paris présentait un douloureux spectacle.

[1] Voir la pièce justificative n° 22 et dernière.

Digitized by Google

L'exaltation qui avait enfanté la révolution de juillet n'avait pas eu le temps de se calmer pendant le révolution même. Des espérances avaient été déçues, des ambitions avaient été trompées, et quelques hommes demandaient à de nouvelles barricades le renversement du trône qu'elles avaient élevé.

Dans ce pénible conflit, qui se renouvela à plusieurs reprises, les Polonais gardèrent une exacte neutralité. Il y avait bien quelque mérite à ces hommes, qui venaient de livrer tant de combats pour la liberté, de regarder en paix une lutte dans laquelle son nom était si souvent invoqué.

Tout en applaudissant à leur sagesse, je tremblais cependant qu'elle ne résistât point aux séductions qui pouvaient lui arriver, si nos dissensions intestines venaient à se prolonger. Alors il était permis de craindre que le gouvernement, s'armant d'une rigoureuse sévérité, ne punît dans tous les Polonais le tort de quelques-uns d'entre eux, et que, bannis de la France où ils étaient disséminés, il ne leur fallût chercher un refuge dans des pays encore plus éloignés de leur terre natale. Et si, comme je

Digitized by Google

l'espérais et comme je l'espère encore, le signal du retour à l'indépendance polonaise devait se faire entendre, comment rappeler ces glorieux débris confinés aux extrémités de l'Europe? N'était-il pas naturel de penser d'ailleurs que, soit en France, soit dans d'autres pays, l'esprit de nationalité s'altérerait par suite d'établissements individuels, d'alliances ou de rapports et d'habitudes qui font souvent que des hommes, jetés par des tempêtes politiques sur une terre étrangère, finissent par s'y acclimater.

Toutes ces pensées m'occupaient incessamment, et je cherchais le moyen de donner aux dispositions du gouvernement français envers ses malheureux hôtes une direction également utile pour lui et pour eux, et surtout à conserver intact cet amour de la patrie que les Polonais pouvaient un jour employer si honorablement.

La solution de ce problème consistait à trouver un point tel que tous les émigrés polonais pussent y vivre de leurs travaux, protégés d'abord, jusqu'à ce qu'ils puissent se protéger eux-mêmes; que là, dans des bourgades qui rappelleraient les noms

Digitized by Google

de cités héroïques de la Pologne, ils fussent libres sous les lois du pays et prêts à répondre en masse au premier appel qui leur serait fait pour l'affranchissement de leur patrie.

La colonie d'Alger me parut réunir toutes les conditions que je cherchais. Pour m'en assurer et ne rien donner au hasard, je résolus de m'y rendre avant d'entreprendre aucune autre démarche. Le 1er février 1832, je partis de Paris, muni d'une lettre de M. Desmarets (déjà cité daus cet ouvrage) pour M. le duc de Rovigo, alors gouverneur-général des possessions françaises en Afrique. Le duc m'accueillit, me fit donner toutes les facilités de recherches que je pouvais désirer, et promit d'aider de tout son pouvoir à la réalisation d'une pensée qu'il regardait comme également avantageuse au gouvernement français et aux exilés polonais.

Quand je fus bien fixé sur l'emplacement de ma colonie future, sur les moyens de colonisation, de défense et de conservation, je revins à Paris et je fis pour le ministère un rapport exact et complet, avec une demande de secours pour subvenir aux frais indispensables.

Digitized by Google

J'avais, comme on l'a vu, trouvé tant de bienveillance à la préfecture de police, alors que M. Vivien la dirigeait, que je crus devoir me présenter à son successeur, M. Gisquet. Mon projet le frappa, et il en saisit l'ensemble et les détails avec une vive sagacité. « Vous touchez-là, me dit-il, une question « à l'ordre du jour et à laquelle le gouvernement « attache avec raison une haute importance. Adres- « sez-vous au ministère de l'intérieur, et soyez as- « suré que vous y trouverez tout l'intérêt que vous « pouvez désirer. » J'y allai, et, en effet, mon projet et mes plans y reçurent une pleine adhésion. J'en étais d'autant plus satisfait que je ne savais pas si le ministère français se prêterait à l'établissement d'une colonie polonaise dans une de ses possessions d'outre-mer. Ne pouvait-il pas craindre, en effet, que les puissances étrangères ne vissent d'un mauvais œil tous les Polonais réunis sur un point, et que, saisissant tout aussi bien que moi les avantages politiques que je cherchais à réunir en faveur de mes amis du nord, elles ne s'en fissent une arme pour combattre et renverser mes projets. Je revins plusieurs fois dans les bureaux du minis-

Digitized by Google

tère, et, comme ils persévérèrent dans l'approbation qu'ils m'avaient donnée, je pensai que je pourrais voir les Polonais qui habitaient la capitale, leur faire part de mon dessein et recevoir leurs observations.

Je crus en devoir le premier hommage au vénérable général Ostrowski, qui au temps de l'insurrection avait le commandement des gardes nationales du royaume. Je ne saurais faire de son caractère public et privé un plus brillant éloge qu'en disant que ce général est le La Fayette de la Pologne.

Il comprit à l'instant toute la portée politique de mon projet et l'approuva pleinement. Il fut donc convenu qu'il se chargerait de réunir dans ses salons les Polonais les plus distingués, présents à Paris et que j'exposerais mon plan dans tous les détails.

A cette séance je commençai par retracer les titres que les Polonais avaient à la sympathie et à l'intérêt de la France, l'empressement que le gouvernement français avait mis à payer la dette de notre pays, et la nouvelle preuve qu'il en donnait en offrant aux réfugiés des'établir à Alger.

Digitized by Google

« C'est moins, continuai-je avec l'espérance d'un prochain avenir de prospérité qu'il faut examiner l'établissement des Polonais en Afrique que sous d'autres rapports beaucoup plus importants. La tendance des peuples et surtout de ceux de l'Allemagne vers des améliorations politiques si longtemps attendue set si vainement promises peut prendre un caractère tel qu'elle aide au rétablissement de la Pologne. Ne serait-il pas du plus haut intérêt, pour ce cas, que les Polonais, maintenant dispersés, fussent réunis sur un seul et même point, comme dans un champ d'asile, animés sans cesse de la même idée de retour dans leur patrie? Pour cela, il faut qu'ils vivent en commun avec leur langage, leurs mœurs, leurs habitudes, qu'ils forment enfin une nation qui, au premier événement favorable, soit en mesure de se porter tout entière où la voix de la patrie se fera entendre. Sans cette réunion, que de difficultés et de longueurs n'entraînerait pas la dispersion des Polonais sur toute la surface de l'Europe? Les uns, habitués à une terre étrangère qu'ils auraient acceptée comme une seconde patrie, où ils seraient retenus par des alliances ou des

Digitized by Google

liens d'adoption; les autres, enchaînés par des engagements ou des intérêts nouveaux, seraient également incapables de répondre à l'appel qui leur serait fait. Il ne resterait donc qu'un petit nombre d'hommes, généreux et dévoués sans doute, mais hors d'état de décider du succès d'une grande entreprise et de délivrer leur patrie.

« Les chefs de ces nobles proscrits sont priés, dans l'intérêt général, de peser mûrement les considérations de cet exposé. Ils en sentiront mieux la nécessité de conserver l'influence morale qu'ils exercent sur leurs compatriotes. Ce n'est qu'en les constituant en société et sous une espèce de gouvernement dont ils tiendront les rênes qu'ils pourront arriver au noble but que chaque Polonais se propose dans l'avenir. Sous le nom d'administration coloniale ou de colonie polonaise, étrangère en apparence à la politique, ils arriveront à fonder une nouvelle nation toute prête à profiter des événements et à s'embarquer au premier signal pour voler à la délivrance de la mère-patrie.

« Tel est l'objet que j'ai eu en vue dans le plan que je soumets ici. Partout ailleurs il peut se ca-

Digitized by Google

cher d'autant mieux sous le voile d'une pensée commerciale, qu'en effet le projet, en donnant aux Polonais le moyen de vivre d'un travail honorable, peut leur offrir l'expectative de fonder un capital propre à faciliter leur retour en Pologne. »

J'avais été écouté avec une religieuse attention et lorsque j'eus achevé de développer mon plan, je reçus l'adhésion de tous les Polonais présents à la réunion. Comme je devais faire un voyage de quelque durée, il fut arrêté que le général Ostrowski réunirait ceux de ses compatriotes qui n'avaient pu répondre à la première invitation, et qu'il recueillerait leur opinion.

J'appris, à mon retour, qu'à cette seconde conférence, un jeune officier polonais, ayant sans doute mal compris ce dont il s'agissait, s'écria que j'étais vendu aux Russes et que je trahissais la cause de la Pologne. L'assemblée fut dissoute, et je ne fis aucune autre tentative pour reprendre la suite d'un projet qui pourrait donner lieu à d'aussi stupides interprétations. Il suffisait et il suffit encore à une conscience de son témoignage et de celui des hommes distingués qui m'avaient compris.

Digitized by Google

Ma tâche est remplie. J'ai retracé, sans les affaiblir et sans les exagérer, les faits de la glorieuse et fatale insurrection de Pologne qui sont à ma connaissance ou auxquels j'ai pris part. J'ai raconté avec une profonde douleur les actes de félonie d'indignes Polonais qui ont vendu leur patrie et livré ses meilleurs citoyens aux supplices et aux proscriptions. Qu'à défaut des remords qui ne sauraient approcher de ces cœurs impurs, ils soient voués au mépris de l'univers et à l'exécration de la postérité.

Patriotes polonais, qui expiez sur la terre étrangère le crime d'avoir voulu arracher votre terre natale au joug de vos tyrans, écoutez les conseils d'un homme qui vous est dévoué et que vous retrouverez à côté de vous, si le ciel lui réserve encore l'occasion de servir votre noble cause.

N'oubliez jamais que la France, toujours grande, toujours généreuse, a pleuré sur vos infortunes; que tous ses enfants, indistinctement, vous ont tendu les bras! Si des circonstances difficiles les ont enchaînés, s'ils n'ont pu vous secourir quand ils le désiraient, ne perdez confiance ni en eux ni dans la

Digitized by Google

providence... D'autres temps viendront qui leur permettront sans doute de suivre l'élan de leur cœur... Jugez-en par l'accueil qu'ils vous ont fait, par l'hospitalité qu'ils vous ont donnée.

Si, ce qu'à Dieu ne plaise, des discussions s'élevaient parmi nous, restez-y étrangers, tous les Français vous aiment, aimez tous les Français, sans distinction de partis. N'aggravez pas votre position actuelle et ne compromettez pas votre avenir. Repoussez les séductions qui pourraient vous entraîner dans une voie périlleuse. Ne vous jetez dans les rangs d'aucune faction; le Français qui tomberait sous les coups d'un Polonais serait peut-être celui qui le premier lui tendit la main sur le sol hospitalier de France; peut-être un jour serait-ce à son courage et à son dévouement que vous devriez le bonheur et la gloire de relever vos étendards. Dieu et la France veillent sur vous. Si le plus ardent de mes vœux s'accomplit, vous saluerez encore les tombeaux de vos pères!!!...

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Digitized by Google

Digitized by Google

PIÈCE JUSTIFICATIVE *.

Rapport fait par M. Pognon, commissaire ordonnateur de la marine, à M. le gouverneur de Pondichéry, le 26 mars 1834.

Monsieur le gouverneur,

MM. Poulain et compagnie, entrepreneurs de la filature de coton établie à Pondichéry, m'ont adressé le 1er février dernier le lettre suivante (suit dans le rapport le contenu de la lettre).

La plus grande partie des demandes contenues dans cette lettre a déjà fait l'objet de réclamations adressées à M. le ministre de la marine et des colonies, par M. Doris junior, de Bor-

Digitized by Google

deaux, un des intéressés dans l'entreprise. Ces réclamations vous ont été transmises, monsieur le gouverneur, par une dépêche ministérielle du 24 mars 1833, n° 64, avec invitation de statuer à leur sujet en conseil. En vous faisant cette communication, M. le ministre s'exprime ainsi :

Je crois à propos de faire remarquer que la réclamation, qui tend à obtenir le dégrévement du fret du matériel envoyé sur bâtiments de commerce, se recommande par des considérations semblables à celles que j'ai énoncées dans ma dépêche du 21 décembre 1832, relative à l'entreprise formée à Pondichéry pour la fabrication de la soie. Il est fort à désirer que la décision que vous serez conduit à prendre sur l'objet du mémoire de M. Doris ait pour effet d'engager ce négociant et ses co-intéressés à affecter de nouvelles ressources à l'exploitation d'une entreprise importante pour la colonie, et en même temps d'assurer ainsi à la caisse coloniale le remboursement des avances, dont le montant aura été réglé d'une manière définitive.

Telles sont, monsieur le gouverneur, les dispositions bienveillantes de M. le ministre de la marine et des colonies à l'égard des demandes sur lesquelles vous êtes aujourd'hui appelé à statuer.

La lettre, dont il vient de vous être donné lecture, contient l'historique exact de l'entreprise depuis sa formation jusqu'aujourd'hui. Conçue en premier lieu par le gouvernement, transportée à MM. Blin, Derbruck et compagnie, fondue dans une nouvelle association et sur une échelle beaucoup plus étendue,

Digitized by Google

elle vient enfin d'être reformée sur d'autres bases. Munis de l'expérience du passé et puissamment secondés par les talents, le zèle et la persévérance au-dessus de tout éloge du directeur de l'établissement, M. Poulain, principal associé, les co-intéressés se voient enfin à la veille de recueillir le fruit de leurs travaux et de leurs sacrifices, et de donner à l'industrie manufacturière de cette colonie un essor inconnu jusqu'à ce jour.

Au moment de réaliser de si beaux résultats, un obstacle majeur menace d'anéantir toute espérance de succès. L'entreprise se trouve arrêtée dans sa marche faute de capitaux suffisants, et les maisons de commerce qui l'alimentaient se refusent à tout engagement jusqu'à ce que la société leur présente des garanties suffisantes pour de nouvelles avances. Ces garanties, elle les fournirait aisément, si déjà toutes ses propriétés n'étaient grévées au profit du gouvernement pour une somme de 174,848 fr. 43 c. en capital. C'est placés dans une position aussi critique, que MM. Poulain et compagnie, invoquant la protection que le gouvernement n'a cessé à juste raison de leur accorder, viennent demander que les charges qui pèsent sur eux soient en partie allégées par la remise du montant du fret et des frais d'assurances, de transport, etc., des machines qui ont été expédiées de France pour leur compte, ainsi que des intérêts échus et à échoir des avances qui leur ont été faites. Moyennant cette remise, la maison Arbuthnot, de Madras, est disposée à fournir de nouveaux fonds à l'entreprise ; et tout fait espérer que désormais elle n'aura plus besoin de ressources étrangères pour s'alimenter. Vous avez apprécié, monsieur le gouverneur, les mo-

Digitized by Google

tifs que MM. Poulain et compagnie font valoir à l'appui de leur demande dans le mémoire qui précède. Ces motifs, développés avec clarté et précision, ne laissent rien à désirer, et vont au-devant de toutes les objections qui pourraient être élevées sur l'objet de leur réclamation. Je ne m'arrêterai donc pas ici à les analyser : je me bornerai à présenter quelques considérations, tirées de la spécialité de l'entreprise formée par la société Poulain, et de ses rapports intimes avec la prospérité du commerce de cette colonie, et par conséquent avec les intérêts du gouvernement local.

Les produits de l'établissement ont constamment augmenté en quotité depuis l'époque de sa formation.

En 1831 la fabrication des fils de coton a été, terme moyen et par mois, de . . . . . 2,451 liv.

En 1832 6,501

En 1833 10,988

Le produit actuel est de 12,000 à 13,000 liv. par mois, ou de 500 à 520 liv. par jour de travail. MM. Poulain et compagnie espèrent encore augmenter peu à peu cette quantité par l'habileté des ouvriers, et surtout dès que la dernière machine à vapeur fonctionnera. Il en existe trois, dont une de douze chevaux de force ; la seconde, de quatre chevaux, et la dernière de deux chevaux. Le maximum de la production sera alors de 14,000 liv. par mois.

En 1831, les fils sortis de l'établissement ont été livrés aux tisserands de Pondichéry et exportés à peu près par égale portion. En 1832, cette proportion a été de deux tiers en faveur des

Digitized by Google

tisserands ; et en 1833, la presque totalité des fils a été achetée par eux et employée au tissage. La mesure que vous avez prise, monsieur le gouverneur, par l'arrêté du 13 décembre 1832, pour proroger de trois ans la prime à l'exportation des tissus, a contribué à augmenter d'une manière sensible l'emploi de ces fils pour la fabrication des toiles.

Cette entreprise a donc créé dans la colonie une nouvelle branche de commerce, celle d'une qualité particulière de toiles ; bleues, blanches, écrues, chaulas, burgos, saucretons, etc., connues maintenant sous la dénomination de MM. Poulain et compagnie, et dont la vente est plus prompte et plus avantageuse, qu'aucun des mêmes articles fabriqués avec les fils du pays. D'après les renseignements qui m'ont été fournis par M. Poulain, le produit total, depuis 1831 jusqu'au 1er janvier de cette année, est de 239,323 livres de fils, dont la vente présente un total de 86,172 roupies, ce qui fait ressortir la livre ou le demi-kilogramme de fil à raison de 3 fanons environ ou 90 centimes. Cette somme de 86,172 roupies a été plus qu'absorbée par l'achat du coton, qui s'est élevé pendant ces trois années à 59,661 roupies, et par les dépenses journalières de toute nature, augmentées par les essais que nécessitent toujours les premières années d'un établissement. Ces diverses dépenses se sont élevées à 63,711 roupies, et par conséquent ont dépassé la recette d'une somme de 37,200 roupies, il a donc fallu de continuels sacrifices pour alimenter les travaux, et ne pas abandonner le fruit de tant de peines.

Dans cette position, si la société devait renoncer à la faveur

Digitized by Google

qu'elle sollicite, et que, par suite du refus qu'elle éprouverait, elle dût tout abandonner, ainsi qu'il y aurait lieu de le craindre, il est à croire que le produit de la vente forcée que l'on serait obligé de faire de l'établissement, serait bien loin de suffire à l'acquittement des sommes dues au trésor, et encore moins à celui des créances particulières; les intéressés auraient donc travaillé inutilement et sacrifié leur fortune pour voir recueillir par d'autres mains le fruit de leurs travaux ; c'est ainsi qu'il arrive trop souvent aux fondateurs des entreprises les plus utiles.

L'établissement, tel qu'il est aujourd'hui, a coûté 525,000 francs aux intéressés : il aurait pu sans doute être créé avec un capital beaucoup moins considérable ; MM. Poulain en conviennent eux-mêmes ; mais quelle que soit la différence, elle ne peut être attribuée à ce qu'on pourrait appeler des fautes de leur part. Ces messieurs étaient étrangers au pays; l'industrie qu'ils y apportaient y était totalement inconnue ; ils ignoraient les ressources sur lesquelles ils pouvaient compter, et ce que l'on aurait pu se dispenser d'apporter d'Europe à grands frais. Il a donc fallu créer et s'instruire à la fois : quatre années de travaux et une persévérance extraordinaire leur permettent enfin de compter sur la réussite de leur entreprise ; mais ce résultat heureux serait entièrement perdu s'ils devaient renoncer au dégrévement dont ils sollicitent la faveur, et qui doit leur assurer de nouveaux capitaux.

Tel est le tableau succinct d'une entreprise qui doit avoir une influence majeure sur la prospérité de ce pays. Plusieurs essais ont été tentés en différents genres dans l'intérêt de l'industrie

Digitized by Google

et du commerce; vous en connaissez le résultat, monsieur le gouverneur. Restée seule, la société Poulain a lutté avantageusement contre les obstacles sans nombre qui auraient suffi pour lui faire abandonner cette entreprise si elle n'avait pas eu pour chef un homme aussi actif qu'éclairé, aussi courageux que persévérant : M. Poulain a triomphé de tout. C'est à son active industrie que Pondichéry doit l'augmentation croissante de la fabrication des toiles et de leur exportation. Ce commerce, qui languissait depuis longtemps, a repris une vigueur nouvelle; tous nos tisserands sont employés ainsi que leurs familles, et les tisserands étrangers, assurés d'une existence, viennent se fixer sur notre territoire.

Afin de vous mettre à même d'apprécier toute l'extension donnée aux exportations des toiles fabriquées à Pondichéry, depuis que l'établissement Poulain est en pleine activité, je mets sous vos yeux le relevé des primes payées pour cet objet depuis le 1er janvier 1829 jusques et compris la fin de 1833.

ANNÉES.	NATURE DES TOILES EXPORTÉES.	PRIMES PAYÉES.	
		fr.	cent.
1829.	Mouchoirs, toiles bleues et écrues.....	413	51
1830.	Id.....Id.....	910	55
1831.	Id.....Id.....	267	69
1832.	Id.....Id.....	2120	22
1833.	Mouchoirs Burgos, toiles bleues et divers chasselas.....	6909	57
	Total.....	10921	34

D'après ce tableau, on voit qu'une augmentation sensible a

Digitized by Google

été apportée dans les produits de l'industrie en 1832, comparés avec ceux des années antérieures, lesquels sont presque nuls. La prime payée en 1833 est *triple* de celle de l'année précédente, et constitue à elle seule plus des trois cinquièmes du chiffre général des primes payées pendant quatre années consécutives. On objecterait peut-être que les tissus, à l'exportation desquels le gouvernement a accordé des primes en 1832 et en 1833, n'ont pas été tous tissés avec des fils provenant de la filature de M. Poulain. Les recherches auxquelles je me suis livré et des renseignements positifs m'ont donné la certitude que s'il a été exporté des toiles fabriquées avec des fils non provenant de cet établissement, la quantité en a été très-faible, et qu'on ne peut l'évaluer à plus d'un douzième dans la fabrication des dernières années.

Je dois faire remarquer qu'une des causes qui ont contribué à l'élévation du chiffre des avances dont la société Poulain est débitrice envers le trésor, est le chargement qui a été fait des machines et usines nécessaires à leur établissement sur des navires de commerce, bien qu'il eût été convenu à l'avance que ces objets seraient expédiés à Pondichéry par la voie des bâtiments de l'état.

A l'époque où l'expédition eut lieu, il y avait, il est vrai, impossibilité de réaliser cette promesse, puisque aucun navire de guerre n'était alors destiné pour l'Inde. Il est résulté de cette circonstance des charges que n'aurait pas occasionnées un transport sur un bâtiment de l'état : il a fallu payer un fret et des frais d'assurances dont l'administration a fait l'avance ; ces frais

Digitized by Google

à eux seis figurent pour une somme de 93,795 francs 19 centimes, dans celle de 174,848 francs 13 centimes, formant la totalité des sommes actuellement dues au gouvernement par la société Poulain et compagnie. Les intéressés qui comptaient sur les promesses qui leur avaient été faite ne s'attendaient pas à voir leurs obligations augmenter d'une somme aussi forte, par suite des circonstances dont je viens de parler; ils demandent, en conséquence, un dédommagement équivalent, ou, en d'autres termes à ne pas supporter des frais qui ne seraient pas tombés à leur charge si le transport par bâtiments de l'état eût pu s'effectuer : cette considération, isolée de toutes celles que je viens de retracer succinctement, suffirait pour motiver une décision favorable.

Indépendamment d'une considération aussi forte, il ne s'agit de rien moins ici que de prévenir la ruine d'un établissement qui déjà donne de si belles espérances, et des résultats aussi positifs; qui se trouve intimement lié avec la prospérité d'une colonie dont elle commence à ranimer le commerce, et qui enfin est le gage le plus assuré de la rentrée des sommes qui resteront dues au trésor : ces motifs acquièrent encore un nouvel appui par la dépêche, en date du 24 mai 1833, de M. le ministre de la marine et des colonies qui en a apprécié toute la justice et qui les recommande fortement à votre attention.

Il me reste à parler de la dernière partie de la demande de MM. Poulain et compagnie, celle relative au dégrévement des intérêts échus et à échoir. Cette réclamation n'est pas, il est vrai, comprise dans celles qui font l'objet de la lettre de M. Do-

Digitized by Google

ris junior, de Bordeaux, adressée à M. le ministre de la marine et des colonies; mais elle est, je dois le dire, une conséquence naturelle du système adopté dans le principe par l'administration locale pour l'encouragement de toutes les branches d'industrie, dont on favorisait l'introduction; et, dans la circonstance présente, jamais l'application de ce système, dans toute son étendue n'a pu être faite avec plus d'équité.

En effet, ce n'était pas pour créer des bénéfices à la caisse de l'Inde que des avances ont été faites aux entreprises agricoles et industrielles, mais bien pour tirer cette colonie de l'état de langueur dans lequel elle s'est trouvée plongée. Les fonds mis en réservé dans les caisses coloniales n'y produisent aucun intérêt; le gouvernement local, qui comptait sur la réussite prompte et facile des essais qui allaient être tentés et dont tout semblait, à cette époque, devoir assurer le succès, avait cru devoir stipuler un intérêt modique pour les avances accordées aux entrepreneurs: depuis lors l'expérience a démontré combien, à cet égard, les prévisions avaient été trop favorables, et les faits sont venus renverser des calculs qui paraissaient positifs au premier examen; alors les idées sur ces divers entreprises ont dû éprouver de grandes modifications; mais les avances étaient faites, les entrepreneurs avaient souscrit, à des conditions communes, et le gouvernement, tout en reconnaissant que les espérances avaient été trompées, ne pouvait cependant pas revenir sur une mesure qui avait été adoptée avec l'adhésion des parties intéressées: mais il se réservait de statuer spécialement, et par mesure d'exception, à la règle générale toutes

Digitized by Google

les fois qu'il se présenterait des positions particulières qui, indépendamment du motif commun que je viens d'exposer, se recommanderaient d'ailleurs par d'autres antécédents. La demande de MM. Poulain et compagnie est tout à fait dans ce cas, par tous les motifs développés dans leur mémoire, et par ceux que j'ai eu l'honneur de vous exposer. Il me suffira d'ajouter qu'à l'occasion d'une demande semblable formée par la Société Percoltet, M. le ministre, en vous la transmettant, par sa dépêche du 21 décembre 1832, la recommande à tout votre intérêt.

D'après tout ce qui précède, je crois devoir vous proposer, monsieur le gouverneur, de décider qu'il sera accordé provisoirement, et sauf l'approbation de M. le ministre de la marine et des colonies, à MM. Poulain et compagnie le dégrèvement : 1° d'une somme de 93,795 francs 19 centimes, montant des frais de transport, frêt et assurances, payés tant en France qu'à Pondichéry, suivant le compte arrêté le 10 juillet 1832, et adressé à M. le ministre le 1er septembre suivant, pour l'importation des diverses machines destinées à l'établissement d'une filature de coton, créée par ces messieurs ; et 2° des intérêts échus et à échoir, à raison de quatre pour cent, pour toutes les sommes qui leur ont été avancées et payées pour leur compte, conformément à l'article 9 de l'ordonnance locale du 18 février 1827.

Il résultérait de cette approbation que le compte des sommes dues au trésor par MM. Poulain et compagnie serait définitive-

Digitized by Google

ment réduit à celle de 81,053 francs 24 centimes, suivant compte arrêté.

Je suis avec respect, monsieur le gouverneur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Signé POGNON,

commissaire ordonnateur de la marine.

Nota. Une décision conforme aux conclusions de ce rapport a été prise par M. le Gouverneur de Pondichéry et sanctionnée par M. le Ministre de la marine et des colonies.

N. I.

Lettre de la Direction de la Banque de Pologne, à M. Poulain.

Connaissant votre dévouement à la cause de notre pays, nous nous plaisons de compter sur votre zèle à contribuer de tous vos moyens à ce qui peut lui être utile, et, en conséquence, nous

Digitized by Google

vous prions, monsieur, de faire pour notre compte, l'acquisition de vingt mille canons de fusils d'infanterie, et autant de platines, que nous vous prions de nous faire parvenir à nos risques, dans le plus court délai possible, sans rien épargner pour accélérer leur arrivée à Varsovie. Comme il serait possible que la dite commande ne pût nous parvenir qu'accompagnée d'autres marchandises, nous acceptons d'avance pour notre compagnie celles qu'à cet effet vous achèteriez, et nous engageons à vous bonifier tous les frais que cette affaire pourrait entraîner. Vous voudrez bien, monsieur, nous débiter également de la commission d'usage.

Comptant entièrement sur votre zèle et sur votre caractère, nous ne doutons pas que vous ne sachiez conduire cette affaire avec autant de célérité que d'économie.

Pour vous munir des fonds nécessaires, nous avons l'honneur de vous remettre ci-joint :

1° Une lettre de crédit pour 150,000 francs sur M. Rougemont de Lowemberg, à Paris ;

2° Une lettre de crédit de 150,000 francs sur messieurs Ferrère, Laffitte et compagnie;

3° Une lettre que vous voudrez bien remettre soit au prince Léon Sapieha, soit à M. Constantin Woliki, selon que l'un ou l'autre de ces messieurs se trouvera à Paris. Ces messieurs y sont priés de vous fournir, à valoir sur le produit des souscriptions ouvertes à Paris, pour la Pologne, la somme de 400,000 fr., et même celle de 700,000 fr., si, sans avoir fait usage des deux

Digitized by Google

premières lettres de crédit, vous les restituez au prince Sapieha ou, en son absence, à M. Woliki.

Le Président de la Banque,

L.-F. Jelski.

Pour le Secrétaire-général,

Briza.

N° II.

Lettre du comte Henry Lubienski, à M. Poulain, à Varsovie.

Je suis chargé par la Banque de Pologne de vous prier de nous faire venir de France soixante à quatre-vingts canonniers, c'est-dire ouvriers capables de faire les canons de fusils, que nous vous prions d'engager aussitôt votre arrivée à Paris, et

Digitized by Google

de nous envoyer ici, par des chemins différents dans le plus court délai possible. Il vous autorise, en conséquence, de prendre avec eux tels engagements que vous jugerez nécessaires et de faire pour notre compte toutes les avances nécessaires pour leur frais de voyage. Ajoutez, monsieur, *ce service à ceux que nous attendons déjà de votre obligeance*, et soyez persuadé de toute notre reconnaissance, ainsi que de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble serviteur,

H. LUBIENSKI.

5 février 1831.

Digitized by Google

N. III.

Lettre de M. Jules Poulain, à M. Constantin Wolisky, représentant de Pologne, à Paris[1].

Paris, 19 février 1831.

J'ai l'honneur de vous prévenir que, porteur d'une lettre de crédit sur MM. Ferrère, Laffitte et compagnie, de Paris, je me suis présenté dans cette maison pour en toucher le montant et en disposer pour des besoins de votre gouvernement, ainsi que M. le directeur de la Banque m'en avait chargé; mais messieurs Laffitte, Ferrère et compagnie, n'ayant aucun fonds de la Banque de Pologne, n'ont pas consenti à se mettre à découvert. Comme il me tarde de remplir ma mission, je viens vous prier, monsieur, en votre qualité de député et comme déjà au-

[1] Il y a une lettre semblable, et de la même date, pour annoncer le refus de paiement de M. Rougemont de Lowemberg d'une semblable traite tirée sur lui.

Digitized by Google

torisé par la lettre que je vous ai remise à mon arrivée de Varsovie, de faire toutes les démarches soit à Paris, soit en Angleterre, pour me faire obtenir les fonds que votre gouvernement a mis à ma disposition. Je vous remets ci-joint ma lettre de crédit en vous autorisant à en faire le meilleur usage possible.

J'ai bien l'honneur de vous saluer,

J. POULAIN.

Rue des Amandiers Popincourt, 19.

N. IV.

J'ai reçu de M. Jules Poulain deux lettres de créance, chacune de 150,000 francs, cent cinquante mille francs, une sur messieurs Laffitte et compagnie, et l'autre sur M. de Lowemberg pour les faire valoir à Londres. En cas de non réussite, je m'engage de restituer ces lettres par l'entremise de M. le prince Léon Sapieha.

CONSTANTIN WOLISKI.

Paris, ce 19 février 1831.

Digitized by Google

N. V.

Lettre de MM. Georges Meyer et compagnie, de Londres.

Londres, 22 mars 1831.

Monsieur,

Nous nous acquittons de la promesse que nous vous avons faite en nous quittant pour vous en retourner à Paris ; mais nous regrettons de ne pouvoir encore avoir l'avantage de vous dire que nous soyons en mesure de vous nantir des fonds dont il a été question dans les dispositions dont nous avons réciproquement eu connaissance. Notre chef est en ce moment-ci en route pour la maison ; il sera ici certainement à la fin de la semaine ; nos lettres au sujet des crédits n'auront donc pu lui parvenir, puisqu'il a déjà quitté Berlin le 19 et que ce n'était que par le courrier de ce jour-là même que nous pouvions l'entretenir des dispositions en question. Par surcroît, la présence de M. Lubienski nous manque pour suppléer à l'absence de notre chef, et nous som-

Digitized by Google

mes donc forcés de renvoyer à la huitaine notre communication définitive sur le sujet qui est d'un si haut intérêt pour vous.

Nous vous prions, Monsieur, d'agréer nos salutations empressées.

Signé : p. p. GEORGES MEYER et Compagnie.

TH. OGLEBY.

A M. Jules Poulain, à Paris.

N. VI.

Lettre de la direction de la Banque de Pologne, à M. Poulain.

Nous avons l'honneur de vous prévenir que nous venons d'écrire aujourd'hui aux deux maisons près desquelles vous êtes

Digitized by Google

accrédité, leur demandant de vous payer sans délai les sommes que dans les limites de ce crédit, vous leur demanderiez, indiquant en même temps la manière dont elles peuvent se couvrir. Notre directeur vous indique également la manière par laquelle vous pourrez vous munir de 150,000 francs, si les autres ne suffisaient pas.

Le président de la Banque,

LUBOWISKY.

Le secrétaire général,

HASSMANN.

Varsovie, 3 mars 1831.

A M. J. Havard, chez M. Leprince et Poulain, rue des Amandiers Popincourt, à Paris.

Digitized by Google

N. VII.

Lettre du comte Grzymala, à M. Poulain.

Londres le 29/3 831

Mon cher monsieur, le comte Lubienski a eu la complaisance de me communiquer vos dernières lettres adressées à Londres. Nous regrettons infiniment que notre départ n'a pu être déterminé d'avance, car les affaires se seraient arrangées de manière à ce que vos convenances et vos arrangements fussent en harmonie avec l'état des sommes dont nous pouvons disposer dans le moment... Les déplacements successifs du comte Lubienski ont mis un certain vague dans le numéraire que nous voudrions très-sincèrement vous fournir ; ce qui nous oblige à vous prier de vouloir bien retarder les termes de vos paiements jusqu'à notre retour, ou bien d'user du crédit de votre maison pendant ces deux semaines pour ne pas retarder vos opérations essentielles. Votre prudence sera à même de juger toutes les difficultés de notre position et nous rendre cette justice que nous prenons une con-

Digitized by Google

flance entière dans votre manière d'agir. — Je finis la présente par cette petite disposition. Employez utilement auparavant l'argent que je vous ai fourni, et soyez sûr qu'il ne vous manquera pas sitôt que nous verrons que cela profite déjà à la chère Pologne [1].

Recevez mes amitiés.

GRZYMALA.

A M. Jules Poulain, à Paris.

N. VIII.

Lettre du comte Jelski, président de la Banque de Pologne, à M. Poulain.

Par nos lettres des 17 et 21 de ce mois, vous avez été prévenu des mesures que nous avons prises pour vous faire tenir le montant des

[1] C'est la première fois qu'on avoue franchement l'état de gêne que l'on éprouvait, ce qui retombait sur moi, puisque je devais faire face aux engagements que le comte Lubienki m'avait fait prendre en me présentant la chimérique espérance de fonds qui n'arrivaient jamais.

Digitized by Google

100,000 francs que vous avez fournis sur nous, ordre MM. Fould Fould Oppenheim; aujourd'hui nous nous empressons de vous annoncer que nos mesures sont prises pour que nos dits amis soient munis de fonds équivalents aux traites dont postérieurement vous vous êtes prévalu sur M. J. Krausc, pour 150,000 fr. que vous pouvez également toucher de la manière indiquée par nos précitées [1].

J. SOLUM.

Varsovie, 23 avril 1831.

N. IX.

Lettre des délégués de la Pologne à Paris, à M. Poulain.

29 avril 1831.

Monsieur, nous avons reçu des lettres de Londres qui font connaître que le nombre de fusils et autres armes achetées pour le

[1] Aucune des mesures dont parle cette lettre n'avait été prise.

Digitized by Google

compte de notre gouvernement est suffisant. Tout consiste donc à présent à les faire entrer. Appréciant vos moyens et votre zèle nous vous prions, monsieur, de vous aboucher avec M. Evans, afin d'aviser de concert aux moyens les plus propres de faire introduire en Pologne les armes achetées par vous et par M. Evans. A cet effet veuillez vous arranger ensemble, et instruisez-nous du résultat de vos pourparlers. Nous vous le demandons au nom de notre gouvernement, comme une nouvelle preuve de votre zèle et de votre dévouement à notre cause.

Nous joignons à la présente une lettre qui vous a été adressée de la part de M. Grzymala, directeur de la Banque de Pologne.

Recevez l'assurance de toute notre considération.

KNIAZEEWIEZ, PLATER.

Digitized by Google

N. X.

Lettre des délégués de la Pologne, à M. Poulain.

Monsieur,

Nous recevons des ordres de notre gouvernement qui nous obligent de vous prier de la manière la plus instante, la plus positive et la plus pressée de nous informer, tous les cinq jours, du succès de vos démarches relativement à la commission dont vous êtes chargé, et de nous donner avis toutes les fois que vous aurez appris avec certitude une réussite partielle.

Le général KNIAZEEWIEZ.

Le comte PLATER.

Paris, ce 9 juin 1831.

Monsieur, monsieur Poulain, Paris.

Digitized by Google

N. XI.

Lettre de M. Vivien, préfet de police, à M. Poulain.

Monsieur,

M. O....., qui vous remettra cette lettre, est un des partisans les plus zélés de la cause polonaise, et il venait me prier d'intervenir pour un appui semblable à celui que vous avez réclamé vous-même. Sans le connaître autrement que sur les explications qu'il m'a présentées et qui m'ont vivement intéressé, je crois pourtant qu'il pourra vous être agréable ainsi qu'à lui de vous entretenir d'un sujet sur lequel il y a entre vous parfaite sympathie et complète ressemblance dans les vues.

Agréez, monsieur, l'assurance de toute ma considération.

Le conseiller d'état, préfet de police,

VIVIEN.

Samedi, 9 septembre.

Digitized by Google

N XII.

Billet d'O..... à M. Poulain.

O..... qui se plaint de la Police ! n'est-ce pas curieux ?

Monsieur,

J'ai revu le comte Plater et le général.

Je vous ai attendu jusqu'à six heures; mais je n'aurais pas pu dîner avec vous, j'étais invité.

Je serai chez vous demain matin de bonne heure.

Il faut partir de suite, car l'ambassadeur de Russie me fait surveiller.

Le préfet de police a été fort aimable avec moi ainsi que le commissaire de police de mon quartier. Ce n'est pas d'eux que viennent les démarches faites à mon hôtel; et je me plaindrai à M. Vivien qu'une police autre que la sienne existe à Paris.

Digitized by Google

N. XIII.

Lettre de M. Vivien à M. Poulain.

M. Vivien n'était plus alors Préfet de Police.

Monsieur,

Je reçois de M. O..... une lettre que je ne comprends point et sur laquelle il me prie de m'entendre avec vous. Nous en conférerons, si vous voulez me venir voir un de ces jours. Je suis généralement chez moi de quatre à cinq heures, et le matin jusqu'à neuf heures et demie

Agréez, monsieur, mes salutations empressées.

VIVIEN.
7, rue du Houssaye.

18 mars 1832.

Digitized by Google

N. XIV.

Autre note d'O....., supposée venue d'Amérique.

Je n'ai pas vu le prétendu colonel dont il est ici question.

PAR ORDRE.

Monsieur,

Les pièces contenues sous ce pli vous seront transmises, et il vous est, au besoin, renouvelé la prière de respecter scrupuleusement les instructions qu'elles peuvent contenir.

Le colonel, qui aura l'avantage de vous voir du 10 au 15 mai prochain, serait sans doute heureux que vous puissiez alors lui offrir un commencement d'exécution relatif aux dépêches

Digitized by Google

ci-jointes, dont l'effet doit précéder l'instant où il serait à même de diriger convenablement vos propres vues, suivant les intentions qu'elles se proposent.

N. B. Un oubli ayant été fait sans doute, j'ai cru devoir le faire réparer, comme vous le verrez au bas du modèle n° 1. A dans le N. B. relatif à la direction à observer pour les pièces.

N. XV.

Note d'O....., présumée venir d'Amérique en 1832.

C'est une justification fort nébuleuse du rôle étrange qu'O..... avait joué auprès de M. Poulain, pendant l'insurrection de la Pologne.

M. J. P....., ayant reconnu la nécessité d'altérer son manuscrit sur les affaires de la Pologne, en ce qui concerne O... .., la

Digitized by Google

présente note est destinée à l'assister partiellement dans cette rectification.

Les soupçons injustement conçus en 1831 contre la loyauté de O....., agissant *incognito* sous le nom d'O.....k, s'écroulant aujourd'hui d'eux-mêmes, M. P..... sentira la convenance d'éviter ce qui tendrait à les laisser percer.

Il était sans doute indiscret, dans les circonstances qui ouvrirent les relations de M. P..... avec O....., de requérir que ce dernier appuyât le fait de son intérêt en faveur des Pologne, de motifs plus spécieux que ceux qu'il avait volontairement manifestés. Néanmoins, cette enquête faite et tolérée, O..... n'y devait répondre que par les mots qu'il a proférés : ces mots, rigoureusement exacts et autorisés par des circonstances de famille particulières, ont entraîné des suppositions erronées, qu'il ne pouvait entrer alors dans la volonté de O..... de rectifier ou de démentir.

Lorsque madame la princesse de L....., plus pénétrante et surtout moins confiante que son époux, parvint à découvrir le but de la mission d'Orloff au quartier-général de l'armée d'opération, elle apprit aussi quelle en fut la conclusion et quelles devaient en être les conséquences.

A la fois incrédule et imprudent, le grand-duc ne voulut partager ni les soupçons conçus ni les certitudes acquises, et poussa l'indifférence ou la sécurité jusqu'à négliger de préparer les moyens de se dérober au besoin, à l'infamie des ordres de l'empereur. Il se croyait sûr alors de pouvoir exécuter à temps les

Digitized by Google

volontés qui devaient élever entre lui et le czar les nouvelles barrières d'une puissance indépendante..... Cependant madame la princesse de L..... s'empressa de songer, à l'insu du grand-duc, aux voies de salut qu'il était en son pouvoir d'apprêter. O....., qu'elle croyait alors en Angleterre ou en France, n'eut connaissance de ses instructions à ce sujet que quelque temps après son retour de Sibérie, et des ordres d'une autre nature émanés du grand-duc lui parvinrent également à la même époque... Il était trop tard pour sauver le grand-duc; mais O..... tenta d'accomplir à tout hasard ses ordres particuliers : les uns furent exécutés, d'autres échouèrent.

Madame la princesse de L....., pensant qu'elle réussirait peut-être à quitter la Lithuanie sans secours du dehors, avait annoncé à O..... qu'elle se rendrait dans ce cas à Lubeck : il était d'ailleurs indispensable, en toutes circonstances, d'y toucher d'abord pour se procurer de nouvelles instructions, puis ensuite procéder plus loin s'il y avait lieu. Un peu plus tard, madame la princesse de L..... constatant elle-même l'impossibilité d'échapper à la surveillance dont elle était l'objet, transmit à O..... la prière de ne rien tenter pour son extradition de Russie, et lui fit part de l'imminence du sort prochain qui l'attendait. O....., malgré ce contre-ordre, tenta personnellement, mais en vain, de remplir envers elle un devoir qu'il s'était imposé.... Le dernier soupir de la princesse de L..... était réservé comme réjouissance impériale pour l'heure anniversaire de la révolution de Varsovie!!

Digitized by Google

Lorsque O..... communiqua avec le comte W.....i, il ne fut jamais question d'une lettre de ce dernier ; nulle ne devait être requise ou offerte, rien ne la rendant nécessaire... On ne prononça pas un mot de la position particulière de M. O....k ; le comte lui dit seulement : « Si vous voulez vous expliquer de « manière à justifier ma confiance entière, vous pourrez aller à « Varsovie par les mêmes moyens que les agents ordinaires du « gouvernement..... » Outre que O..... pouvait user de moyens sinon semblables, du moins aussi infaillibles, il ne comprit pas ce qui autorisait la requête dont l'offre en était accompagnée. Il se contenta donc d'exprimer par courtoisie au comte ses remerciements en ce qui concernait le voyage de Varsovie, et de lui rappeler que dans sa position officielle il ne devait se laisser entraîner à aucune démarche qui lui semblât hasardée.

M. P....., dont les sentiments envers O..... n'auraient pu être altérés que par l'influence d'injustes soupçons, a sans doute recouvré en sa faveur les intentions bienveillantes qu'il lui avait manifestées. O..... souhaite ardemment qu'il lui soit possible de continuer à vivre en France *incognito* sous le nom d'O.....k, qu'il avait obtenu dans ce seul but. Il en est ainsi, quoique sous des rapports différents de celui d'E.....m, qui, par son inexactitude comparative, ne mérite nullement d'être mentionné.

M. P..... peut d'ailleurs être persuadé que O..... verrait avec un profond regret qu'une circonstance quelconque, ayant rapport au passé, l'obligeât, n'importe sous quelle forme, à briser un silence qu'il avait personnellement résolu de garder.

Digitized by Google

N. XVI.

M. Daussy est l'archiviste du dépôt des cartes de la Marine, à Paris, et l'un des savants les plus distingués.

Ne pouvant pas aller au dépôt demain, je prie M. Petu de vouloir bien faire voir à la personne qui lui remettra ce billet les cartes de la Baltique, principalement celles qui comprennent les deux Belts ainsi que l'instruction de M. Missiessy sur ces passages.

DAUSSY.

16 août 1831.

Digitized by Google

N. XVII.

Lettre de MM. Ferrère Laffitte, banquier, à M. Poulain.

Paris, 18 août 1831.

Nous avons retiré, monsieur, de la lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire en date d'hier, trois effets sur Londres s'élevant ensemble à 300,000 francs, stipulés en francs et à deux jours de vue.

Nous allons, conformément à vos désirs, les envoyer à l'encaissement, et nous en tiendrons le produit net de tout frais à Londres et de notre commission et ports de lettres à votre disposition. Nous vous en fournirons une note dès que l'encaissement nous aura été annoncé.

D'après ce que le porteur de votre lettre nous a dit, nous re-

Digitized by Google

commanderons à nos correspondants le retour desdits effets sans frais en cas de non paiement [1].

Agréez, monsieur l'assurance de notre parfaite considération.

FERRÈRE, LAFFITE et Cie.

N. XVIII.

Billet du comte Joseph Lubienski à M. Poulain.

Ce billet prouve que l'on cherchait par tous les moyens à retarder l'expédition maritime : M. Poulain était au Havre, tandis qu'on lui écrivait à Paris.

19 août 1851.

Cher M. Poulain, avant de partir venez me voir : j'ai une let-

[1] Ces traites n'ont jamais été payées.

Digitized by Google

tre de la plus haute importance à vous communiquer, qui a la plus grande influence sur l'entreprise ; c'est plus essentiel que votre voyage au Havre. Adieu, je vous attends.

N. XIX.

Lettre du comte Joseph Lubienski, à M. Poulain, alors au Havre, pour les préparatifs de l'expédition maritime.

Paris, 19 août 1851.

Les nouvelles que nous avons reçues de la malheureuse côte pourraient changer en quelque sorte notre expédition.

Il est de la plus haute importance que vous n'entrepreniez

Digitized by Google

rien avant de vous être abouché avec le président comte Jelski, qui doit venir aujourd'hui à Paris et qui est à même de vous donner les renseignements les plus positifs. Veuillez donc suspendre tout pour quelques jours, et revenir au plus tôt, parce que, comme je vous l'ai dit, le comte Jelski pourra vous indiquer d'autres moyens [1].

Agréez l'assurance de mon amitié.

LUBIENSKI.

[1] Cette lettre offre une nouvelle preuve de tous les artifices qu'on employait pour retarder l'expédition de manière à la rendre inutile.

Digitized by Google

N. XX.

État nominatif des officiers français, embarqués pour le service de la Pologne.

TRUNYO (Jean-Marius),	chef de bataillon.
BARREAU (Thomas),	capitaine.
BONNEFOY (Adrien),	*id.*
FAUGIÈRE (1) (Marcellin),	*id.*
MONTBAR (Alphonse),	*id.*
GEOFFOY (Auguste),	employé d'état-major.
DWORZINSKI (Moïse),	sous-lieutenant de cavalerie.
TUPLAT (Julien-Jean-Baptiste),	capitaine de lanciers.

[1] Cet officier s'est chargé de faire faire tout ce qui est relatif aux approvisionnements de toute nature.

Digitized by Google

N. XXI.

Lettre de M. Hauff, négociant à Sandefyora (Norwège), à M. Poulain.

Cette lettre peut donner une idée des embarras dans lesquels j'avais été jeté.

6 novembre 1831.

Par la présente, je prends la liberté, monsieur, de vous informer que le capitaine François-Sylvestre Cordier, commandant le brick le *Courrier du Fort-Royal*, vient de relâcher dans ce port où il s'est adressé à moi pour faire réparer les avaries que ledit navire a éprouvées.

D'abord le capitaine a tiré à mon ordre, conformément à la lettre de crédit qu'il a de M. Drogy, négociant au Hâvre, la somme de 1,500 francs; mais les avaries étant assez considérables, et les frais qui seront beaucoup augmentés parce qu'il est bien possible qu'avant j'aurai l'honneur de recevoir de vos nou-

Digitized by Google

velles, et les ouvrages seront terminés que le navire sera renfermé ici par les glaces, qui l'empêchera probablement de partir d'ici avant le mois d'avril, ainsi que les besoins des six passagers.

C'est pourquoi, monsieur, je vous prie de vouloir bien sans délai, remettre au capitaine Cordier au moins 20,000 francs en traites à trois de date acceptées à Paris, pour le mettre en état de pouvoir régler mes avances, sans cela je serais obligé de faire vendre des effets pour pouvoir être remboursé de mes avances, ne voulant pas accepter en réglement une lettre de Gross. Soyez persuadé, monsieur, qu'il me sera très-agréable de pouvoir soigner vos intérêts de la manière la plus avantageuse.

Permettez-moi en même temps de vous informer qu'en cas de vente ici, vous vous en tirerez pas, monsieur, sans de grande perte sur les effect.

En attendant, monsieur, de recevoir de vos nouvelles j'ai l'honneur de me signer,

Votre très-humble serviteur,

NIELS FRIDH. HAUFF.

Digitized by Google

N. XXII.

RAPPORT.

Affaire entre la Banque de Pologne et les sieurs JULES FOULAIN et JOSEPH LE PRINCE, de Paris.

A Messieurs les Président et Juges composant le Tribunal de Commerce du département de la Seine, séant à Paris, au Palais de la Bourse.

Messieurs,

Par votre jugement du 20 avril dernier, rendu contradictoirement entre la Banque de Pologne, d'une part, et les sieurs Ju-

Digitized by Google

les Poulain et Joseph Le Prince, d'autre part, vous avez renvoyé devant moi les parties, à l'effet de les concilier, et, à défaut, vous faire un rapport sur la contestation qui les divise, en donnant mon avis sur les droits et prétentions de chacune.

La conciliation était la partie de ma mission que mes vœux appelaient; mais les prétentions de la Banque de Pologne, autant que la position politique des hommes qui l'administrent aujourd'hui, y ont apporté un obstacle que je qualifie d'insurmontable.

En effet, c'est la Pologne russe qui demande des comptes au mandataire choisi par la Pologne combattant pour sa liberté, à un homme qui avait espéré que la nationalité polonaise ne périrait pas, et s'était dévoué à sa cause.

Chose particulière! Au nombre des délégués de la Banque de Pologne qui ont actionné le sieur Poulain, il en est un, M. le comte Joseph Lubienski, qui a participé aux actes qui font l'objet de la contestation; et qui, pour se faire pardonner cette participation, montre ce zèle ardent qui est le propre des hommes *qui ont déserté leurs drapeaux ou renié leur pays.*

C'est donc à l'autorité judiciaire qu'appartient le droit de prononcer et de fixer le sort des contestations.

Pour éclairer le tribunal sur l'origine et la cause de ces contestations; pour qu'il puisse mieux apprécier les avis que je dois émettre, je vais faire l'exposé succinct des faits qui ont précédé les actes judiciaires.

Digitized by Google

FAITS.

En mai 1830, le sieur Jules Poulain s'était rendu de Paris à Varsovie, avec le projet d'y fonder une filature de coton, un tissage et une fabrique de teinture.

Il forma, le 17 août 1830, une société commerciale avec le comte Jean Lubienski, frère du comte Henry, l'un des directeurs de la Banque de Pologne.

L'acte de société fut enregistré à Paris, le 10 septembre suivant, et les formalités prescrites par les articles 42, 43 et 44 du Code de commerce ont été remplies.

Le sieur Poulain était revenu à Paris, pour y suivre des opérations relatives à sa nouvelle société, lorsque le 29 novembre 1830, éclata la révolution de Pologne, qui eut pour conséquence de faire ajourner la suite des opérations commerciales.

Le 19 janvier 1831, le sieur Poulain partit de Paris pour se rendre à Varsovie y offrir ses services au gouvernement polonais; services qui furent à l'instant acceptés.

En effet, arrivé le 5 à Varsovie, il en repartit le 6 pour Paris, avec des instructions données par M. le comte Henry Lubienski, et deux lettres de crédit de M. le comte Jelski, prési-

Digitized by Google

dent de la Banque de Pologne : l'une, de 150,000 francs sur M. Rougoment de Lowemberg; l'autre, de pareille somme, sur MM. Ferrère, Laffitte et compagnie.

Ces banquiers refusèrent d'honorer ces lettres de crédit; mais le 20 février, le sieur Poulain toucha une somme de 99,300 francs, et alors commença l'exécution du mandat de haute confiance qu'il avait reçu : celui d'envoyer à Varsovie des hommes, ainsi que des armes de guerre.

Le 10 avril 1831, un premier envoi d'armes fut dirigé par terre sur Varsovie; d'autres suivirent, et M. Poulain fut chargé de préparer au Havre une expédition par mer sur la Lithuanie, à l'effet d'y transporter des volontaires, des armes et des munitions, dans le but de seconder l'insurrection qui y avait éclaté.

Les agents polonais envoyés à Paris prirent une part plus ou moins active aux opérations dont le sieur Poulain était chargé, mais plus particulièrement le comte Joseph Lubienski.

Le sieur Poulain recevait aussi les instructions de M. le comte Jelski, président de la Banque de Pologne, qui était en mission à Londres, et qui, le 31 juillet 1831, écrivait au sieur Poulain :

« *Le comte Lubienski* vous portera tous les aides et toutes les « facilités voulues; et ce sera à vous à vous prêter naturelle- « ment à tout ce que demande la gestion des deniers publics. »

Il est en effet prouvé que c'est à Paris que M. le comte Joseph Lubienski a surveillé, comme, au reste, il en avait le droit, et

Digitized by Google

comme il le devait, les opérations confiées au sieur Poulain ; et les pièces produites par ce dernier témoignent de la satisfaction de ses mandataires.

Mais Varsovie tomba au pouvoir des Russes le 7 septembre 1831 ; et il se trouve que c'est ce même comte Joseph Lubienski qui, comme agent de la nationalité polonaise en France, avait aidé le sieur Poulain à remplir la mission délicate et toute de confiance, d'envoyer à Varsovie et dans la Lithuanie des hommes, des armes et des munitions pour combattre la Russie, qui, au nom de la Banque russe de Varsovie, a engagé l'instance pendante devant vous, et est venu débattre et discuter les comptes du sieur Poulain.

Ainsi la question, qui devait être purement financière, est devenue une question politique; et les passions politiques aveuglent les hommes encore plus que l'intérêt.

J'aurai plus tard à rendre compte au tribunal du refus qu'a fait le fondé de pouvoirs de la Banque de Pologne, de discuter plusieurs articles des comptes du sieur Poulain.

Assigner un homme en reddition de comptes, et cependant refuser, déserter la discussion sur une portion de ces comptes, est une manière insolite de procéder qui blesse le bon sens.

Peut-être la Banque de Pologne a-t-elle voulu se ménager des moyens d'audience; peut-être aussi s'est-elle proposé de prolonger la discussion afin d'éloigner d'autant le jour de la condamnation au paiement des sommes qu'elle reste devoir au sieur Poulain, ainsi que cela m'est démontré et résultera de l'examen attentif des comptes; examen dont je m'occuperai, après avoir

Digitized by Google

traité une question préjudicielle qui a été soulevée par M. Le Prince.

QUESTION PRÉJUDICIELLE.

Par acte du ministère de Diet, huissier à Paris, enregistré en date du 4 avril dernier, M. Joseph Le Prince fut assigné devant vous, messieurs, pour s'y voir condamner, solidairement avec M. Poulain, à rendre compte des sommes payées par la Banque de Pologne, pour achats d'armes et de munitions; et M. Le Prince, qui prétend n'avoir été que le mandataire de M. Poulain, et en conséquence repousse toute solidarité, a conclu en ces termes :

« Attendu qu'il est entièrement étranger à l'opération de « M. Poulain, pour des expéditions d'armes pour la Pologne;

« Attendu qu'il n'a jamais été chargé par MM. les directeurs « de la Banque de Pologne d'aucun mandat, et qu'il n'a jamais « reçu d'eux aucune somme;

« Attendu que M. Poulain a toujours traité avec eux en son « nom seul, et que jamais la raison Le Prince et Poulain n'a été « engagée dans aucune lettre, dans aucune des nombreuses opé- « rations auxquelles M. Poulain a pu se livrer à ce sujet, et dont

Digitized by Google

« il a été tenu des écritures à part : les livres de Le Prince et « Poulain n'en portant aucune;

« Attendu que M. Le Prince n'a été envoyé en Pologne que « par mandat spécial de M. Poulain personnellement;

« Attendu que si, dans une seule lettre, M. Le Prince s'est « servi de l'expression collective *nous*, cela s'explique par le « mandat notarié donné *ad hoc* par procuration en brevet, de- « vant Florent, notaire à Paris, le 7 janvier 1831 (cinq jours « avant la date de cette seule lettre), et que, s'il y avait eu as- « sociation, M. le Prince n'aurait pas eu besoin de cette procu- « ration;

« Attendu enfin que cette phrase : NOUS EN FAIRE RENTRER « LE montant, après avoir dit LE COMPTE DE M. POULAIN, s'ex- « plique naturellement dans la position d'un mandataire, vis-à- « vis des intérêts qui lui sont confiés, quand même elle ne s'ex- « pliquerait pas par les habitudes commerciales et les rapports « d'intérêts existant entre la société Le Prince et Poulain, et « MM. Lubienski pour une filature de coton en Pologne, et qu'il « est évident que les demandeurs ont eu en vue de fermer tout « accès en Pologne, tant à lui Le Prince qu'au sieur Poulain, et « d'éluder les conséquences de l'acte de société, en date à Var- « sovie le 17 août 1830, enregistré à Paris le 10 septembre « même année. »

En conséquence, M. Le Prince a demandé a être mis purement et simplement hors de cause.

M. le fondé de pouvoirs des délégués de la Banque de Pologne a répondu :

Digitized by Google

« Qu'il demandait que M. Le Prince fût maintenu dans l'in-
« stance, comme co-obligé avec M. Poulain, attendu que tous
« les deux ont géré les affaires de la Banque de Pologne, et
« qu'en effet en raison de cette gestion collective, ils ont réclamé
« pour tous deux une commission. »

Je conçois que M. Poulain ayant demandé pour M. Le Prince 12,000 francs à titre d'indemnité, pour les soins que celui-ci avait personnellement donnés aux affaires de la Pologne, la Banque, qui se prétendait créancière de M. Poulain d'une forte somme, ait pris acte de cette demande et s'en soit autorisée pour considérer M. Le Prince comme co-obligé avec M. Poulain. Se prétendant créancière, elle préférait avoir deux débiteurs qu'un; mais cette co-obligation n'a pas existé : il n'y a eu de la part de M. Le Prince que coopération. C'est ainsi qu'en juillet 1831 M. Poulain l'a envoyé en mission à Varsovie; mais c'est M. Poulain qui seul a reçu à Varsovie le mandat de la Banque de Pologne. C'est avec lui seul que les directeurs de cette Banque, ainsi que messieurs les agents politiques de la Pologne à Paris et à Londres, ont correspondu pour tout ce qui se rattachait à l'exécution du mandat ; enfin, c'est à M. Poulain que tous les fonds ont été versés. Ce n'est donc qu'à lui qu'on est en droit d'en demander compte.

Il est constant que M. Le Prince n'a agi que comme le mandataire de M. Poulain : celui-ci ayant à faire un voyage à l'étranger, donna le 4 janvier 1832, à M. Le Prince, une procuration notariée, spéciale, à l'effet de suivre le recouvrement des sommes que lui devait la Banque de Pologne.

Digitized by Google

Les lettres écrites par M. Le Prince et dont on excipe contre lui sont celles d'un mandataire; et si quelquefois il parle collectivement, cela s'explique naturellement par cette raison que M. Le Prince était l'associé de M. Poulain dans la filature de coton que commanditait le comte Jean Lubienski, au frère duquel il écrivait.

Les 5 et 7 janvier 1832, M. Poulain instruisit messieurs Fould et Fould-Oppenheim, correspondants à Paris de la Banque de Pologne, qu'il avait donné sa procuration à M. Le Prince; il accrédita celui-ci auprès d'eux en cette qualité. Et remarquez que M. Poulain en agissait ainsi alors que la plus parfaite harmonie régnait encore entre la Banque de Pologne et son mandataire M. Poulain.

Tous les faits, toutes les circonstances de la cause m'ayant démontré que M. Poulain seul a été le mandataire de la Banque de Pologne, et que dès lors c'est à lui seul de justifier de l'emploi des fonds mis à sa disposition, j'estime qu'il y a lieu de mettre purement et simplement M. Le Prince hors de cause.

J'arrive maintenant à l'examen des comptes rendus par M. Poulain à la Banque de Pologne.

Digitized by Google

RECETTES.

Les recettes portées dans les comptes de M. Poulain se composent de *neuf* articles qui ont été reconnus justes.

SAVOIR :

N° 1.	Net produit des quatre traites sur Berlin, ensemble 100,000 fr., ci	99,300 f.	» c.
N° 2.	Somme touchée de G. Meyer et compagnie, de Londres, ci. . . .	50,000	»
N° 3.	Net produit de la négociation faite par M. Rougemont de Lowemberg, de 60,000 fr. sur la Banque de Pologne, ci	56,922	20
N° 4.	Somme touchée de MM. Fould et Fould-Oppenheim, d'ordre de M. le comte Joseph Lubienski, ci	66,000	»
N° 5.	Somme touchée des mêmes banquiers, d'ordre du comte Jelski, ci	3,670	»
N° 6.	Somme touchée des mêmes et sur le même ordre, ci	28,420	»
	à reporter	289,312	20

Digitized by Google

	Report.	289.312	20
N° 7.	Pour vente de 78 bois de fusils, ci .	234	»
N° 8.	Pour rabais obtenu de Klispis sur 400 fusils, ci 1,600		
	A déduire qui lui a été payé pour résiliation d'un marché de 1,000 fusils, ci 1,500	100	»
N° 9.	Reçu de Fould et Fould-Oppenheim.	6,700	»
	Total.	296,346	20

Ainsi les parties sont d'accord que M. Jules Poulain se charge en recette de la somme de 296,346 francs 20 centimes.

Mais la Banque de Pologne a demandé que M. Poulain fût tenu de se charger en outre en recette :

1° De 6,581 f. 50 c. net produit d'une traite de 264 l. 17 sch. sur Londres que lui avait remise M. le comte Woliski, qui représentait la Pologne à Paris avant l'arrivée du comte Plater et du général Kniazewietz;

2° De 2,000 fr., qu'il aurait touchés de M. Grzimala, l'un des directeurs de la Banque de Pologne;

3° De 60,000 fr. que M. Poulain avait touchés du général Kniazewietz et du comte Plater, qui, eux-mêmes, les avaient reçus du comité polonais français.

Digitized by Google

M. Poulain a répondu :

Quant aux 6,581 fr. 50 c. que, dans les premiers jours de mars 1831 et au moment de son premier voyage à Londres, M. Woliski lui avait remis une traite de 264 l. 17 sch. que, pour ordre, il avait fait figurer en recette, mais seulement *pour mémoire*, dans le compte remis le 12 janvier 1832, à M. le comte Joseph Lubienski, alors à Dresde.

Que s'il avait porté cette somme *pour mémoire*, c'est parce qu'elle avait été employée en dépenses de voyages à Londres, en frais de bureau, ports de lettres, etc., tous objets qui ne figurent pas dans le compte de ses dépenses, et qu'il y eût portés, si, d'accord avec les agents polonais, il n'eût fait ainsi emploi des 6,581 fr. 50 c. dont il s'agit.

Le fondé de pouvoirs des délégués de la Banque de Pologne a insisté pour que M. Poulain fût tenu de faire recette des 6,581 fr. 50 c., sauf à produire le compte d'emploi de cette somme, qu'il se réservait d'examiner et débattre ; et M. Poulain y ayant consenti, il suit de là qu'il devra se charger en recette des 6,581 fr. 50 c., sous la réserve d'être crédité de ce qu'il justifiera avoir dépensé.

Quant aux 2,000 fr. touchés de M. Grzimala, M. Poulain a répondu que c'était une affaire personnelle entre M. Grzimala et lui, et qui a été réglée et soldée entre eux.

M. le fondé de pouvoirs de la Banque de Pologne a insisté sur le fondement que M. Grzimala, étant un des directeurs de la Banque de Pologne, toute somme par lui payée l'était pour le

Digitized by Google

compte de cette Banque, et que dès lors il était en droit de la réclamer.

Relativement aux 60,000 fr. provenant des fonds du comité polonais français, que M. Poulain a touchés par les mains du général Kniazewietz et du comte Plater.

M. Poulain a répondu que la Banque de Pologne ne justifiait pas de son droit à lui en demander compte ;

Que ce compte, il n'avait à le rendre qu'au comité polonais français ;

Que les délégués de la Banque de Pologne, pendant leur séjour à Paris, et plus tard M. leur fondé de pouvoirs, avaient fait auprès de ce comité des démarches pour se faire autoriser à lui demander le compte d'emploi des 60,000 fr. dont il s'agit ; que si cette autorisation eût été donnée, il s'y serait conformé avec empressement, mais qu'elle avait été refusée par le comité français qui ne voulait avoir rien de commun avec la Banque de Varsovie, aujourd'hui russe.

Le fondé de pouvoirs de la Banque de Pologne a néanmoins insisté, et il a demandé à M. Le Prince, qui était présent aux débats ouverts devant moi et qui avait agi en qualité de mandataire de M. Poulain :

« Quelle était la personne à laquelle lui, M. Le Prince, avait « envoyé les comptes dans lesquels figuraient au crédit de la « Banque de Pologne les 60,000 fr. faisant l'objet de la discus- « sion, et comment, dans son opinion, ces comptes se trou- « vaient aux mains du fondé de pouvoirs de la Banque de Po- « logne. »

Digitized by Google

M. Le Prince a répondu que ces comptes n'avaient été donnés que comme renseignements ; que plus tard, c'est-à-dire le 23 mars 1832, après que le comité polonais français eut déclaré qu'il n'entendait pas qu'il fût fait confusion des sommes touchées de la Banque ou par la Banque de Pologne, avec les fonds du comité français; il avait, comme mandataire de M. Poulain, adressé à M. le comte Lubienski et à M. Engellard, délégués de la Banque de Pologne, alors à Paris, trois comptes ;

L'un comprenant les envois par terre ;

L'autre l'expédition par mer ;

Et le troisième les dépenses faites avec les fonds du comité polonais français ;

Qu'en envoyant ce troisième compte aux délégués de la Banque, il s'était surtout proposé de mettre ces messieurs à même de s'assurer, par la comparaison qu'ils pouvaient faire des articles de dépense portés dans les trois comptes, qu'il n'avait pas été fait de double emploi au préjudice de la Banque de Pologne.

M. Le Prince a de plus déclaré s'en référer à la lettre qu'il avait écrite le 23 mars dernier à M. le comte Joseph Lubienski, qui accompagnait les trois comptes dont il s'agit, et dans laquelle il lui disait avoir fait la division des comptes suivant ses désirs.

Ces explications entre les parties eurent lieu le mardi 11 septembre.

Et le 17 du même mois, M. le fondé de pouvoirs de la Banque de Pologne prit des conclusions en ces termes :

« Attendu que MM. Le Prince et Poulain, dans le premier

Digitized by Google

« compte rendu à la Banque de Pologne, s'étaient chargés en « recette de la somme de 60,000 fr., comme les ayant reçus du « comité polonais ;

« Attendu que cette somme ne se trouve pas comprise dans le « compte, par eux rendu, devant M. Lugol, arbitre-rapporteur ;

« Attendu cependant que cette somme leur a été remise par « M. le comte Plater et le général Kniazewietz, qui l'avaient « reçue eux-mêmes du comité polonais, pour le compte de la « Banque de Pologne ;

« Que c'est de la part de celle-ci que cette somme de 60,000 f. « leur a été remise, et que par conséquent c'est à elle seule qu'ils « doivent compte de ladite somme ;

« Requiert en conséquence la Banque de Pologne que MM. Le « Prince et Poulain justifient de l'emploi de ladite somme de « 60,000 fr. »

M. Poulain a répondu à ces conclusions qu'il était inexact de dire que les 60,000 fr. eussent été remis par le comité français pour le compte de la Banque de Pologne; que c'était une allégation sans preuve ; qu'au reste il prendrait les ordres du comité polonais français, et que, dans la prochaine séance, il ferait connaître ce que le comité aurait arrêté à cet égard.

Le 15 du mois d'octobre, M. Poulain a dit que le comité polonais, dont il avait pris les ordres, avait persisté dans le refus de faire confusion des 60,000 fr. dont il s'agit avec les fonds dont la Banque de Pologne lui demandait compte, et M. Poulain nous a remis la pièce que je vais copier textuellement.

Digitized by Google

« Je soussigné, notaire-trésorier du comité central en faveur des Polonais, certifie que d'après l'autorisation dudit comité j'ai versé le 15 avril 1831, entre les mains de MM. le général Kniazewietz et le comte Plater, envoyés de Pologne à Paris, une somme de 60,000 francs, pour être employée par eux dans l'intérêt de la cause polonaise.

« Paris, 1 octobre 1832.

« *Signé* : Février,

« *Notaire-trésorier.* »

A la suite de ce certificat, il en est un signé par M. le général La Fayette et par M. Chodsko, conçu en ces termes :

« Nous soussignés, président et vice-président du comité central français en faveur des Polonais, certifions que les 60,000 f. mentionnés dans la susdite déclaration du trésorier du comité, ont été prêtés par nous à la légation polonaise et sont indépendants des comptes particuliers de M. Poulain avec la Banque de Pologne, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même, en refusant de les y comprendre.

« En foi de quoi, et faisant pour nous toutes réserves à cet égard, nous avons donné la présente attestation.

« La Grange, le 8 octobre 1832.

« *Signé* : La Fayette.

« *Pour le vice-président,*

« *Signé* : L. Chodsko,

« *Membre du comité central.* »

Digitized by Google

M. Poulain a, en outre, produit deux lettres qui lui ont été écrites, l'une par le général Kniazewietz et l'autre par M. le comte Plater, par les mains desquels il avait touché les 60,000 f. provenant du comité central en faveur des Polonais; et je vais ici transcrire ces deux lettres qui, comme les deux pièces ci-dessus, me semblent être décisives du procès; elles ont toutes été enregistrées et visées pour valoir timbre :

« Monsieur,

« En réponse à la lettre que vous avez bien voulu nous adres-
« ser, le 2 courant, nous avons l'honneur de vous déclarer qu'il
« appert de nos actes que l'envoi d'armes en Pologne, nous
« ayant été très-fortement recommandé par les instructions à
« nous données par le gouvernement national, et surtout par la
« dépêche qui nous parvint le 8 avril 1831, et l'absence de nos
« agents financiers nous privant alors de tous moyens de sub-
« venir aux frais nécessaires, nous nous sommes adressés au co-
« mité central polonais, présidé par le général La Fayette : ayant
« obtenu de ce comité la somme de 60,000 fr., nous vous avons
« adressés à M. Février, notaire, son trésorier, qui vous a payé
« cette somme le 15 avril de la même année, comme le prouve
« votre reçu dudit jour, que nous avons remis avec toute notre
« comptabilité au comte Jelski, le 30 septembre suivant. C'est
« donc à M. le comte Jelski, comme fondé de pouvoirs du gou-
« vernement national polonais, et au comité central de Paris,

Digitized by Google

« que vous devrez rendre compte de la somme que vous avez « reçue.

« Nous avons l'honneur, monsieur, de vous assurer de nos « sentiments empressés.

« *Signé* : le général KNIAZEWIETZ. »

Paris, le 4 octobre 1832.

A M. Poulain, à Paris.

« La lettre du général Kniazewietz, en réponse à celle que vous lui avez adressée, ce 2, s'est croisée avec celle que je viens de recevoir en ce moment. Nous avons compulsé les actes, et la réponse du général est exacte et rend témoignage à la vérité du fait tel qu'il s'est passé, c'est-à-dire que les 60,000 francs ont été payés par le comité central présidé par le général La Fayette.

« Agréez l'assurance de ma considération.

« *Signé* : L. PLATER. »

Montmorency, le 5 octobre 1832.

M. Poulain a déclaré n'avoir rien à ajouter aux termes si clairs, si précis dans lesquels s'étaient exprimés le trésorier, le président et le vice-président du comité central français en fa-

Digitized by Google

veur des Polonais, ainsi que M. le général Kniazewietz et M. le comte Plater. Et, en conséquence, il a persisté dans son refus de rendre compte à la Banque de Pologne desdits 60,000 fr.

Le fondé de pouvoirs des délégués de la Banque de Pologne, à qui il a été donné communication de ces pièces, et à qui j'en ai remis copie, le 15 octobre, a insisté « pour que M. Poulain soit « toujours tenu de faire compte des 60,000 fr.; qu'il soit fait « confusion de cette somme avec celles touchées de la Banque « de Pologne, de telle sorte que la Banque entre dans la somme « totale des dépenses, dans la proportion de ses avances.

« En conséquence, il a persisté dans les conclusions par lui « prises le 17 septembre dernier, et que j'ai déjà textuellement « consignées. »

Maintenant que j'ai exposé les moyens développés par les parties, en ce qui touche les recettes, je vais émettre mon opinion sur les trois points en discussion.

A l'égard des 6,581 *fr.* 50 *c.;*

Attendu que, comme mandataire, le sieur Poulain est tenu de

Digitized by Google

rendre compte de l'emploi de tous les fonds que la Banque de Pologne a mis ou fait mettre à sa disposition;

Attendu que les 6,581 fr. 50 c. lui ont été remis pour en faire emploi dans l'intérêt de la Banque de Pologne;

Attendu que l'emploi qu'il a déclaré en avoir fait doit être soumis au contrôle de ses mandants;

J'aurais conclu à ce que M. Poulain fût tenu de créditer la Banque de Pologne de la somme de 6,581 fr. 50 c., sauf à lui à justifier de l'emploi qu'il en aura fait, si, sur mes observations, M. Poulain n'eût pas consenti à se charger en recette des 6,581 fr. 50 c.

A l'égard des 2,000 francs que M. Poulain aurait touchés de M. Grzimala pour le compte de la Banque;

Vu la déclaration faite devant moi le 9 juin dernier, par le sieur Poulain, que les 2,000 francs qui lui avaient été prêtés par M. Grzimala étaient une affaire personnelle entre eux et qui avait été réglée et soldée ;

Digitized by Google

Attendu que, quoique cette déclaration ait été faite depuis plus de cinq mois par M. Poulain, néanmoins la Banque de Pologne n'a pas encore justifié de son droit à ces 2,000 fr. ;

Qu'il y a présomption acquise à M. Poulain que les 2,000 fr. que lui avait prêtés M. Grzimala sont une affaire personnelle, laquelle a été réglée entre eux ;

J'estime qu'il y a lieu de débouter la Banque de Pologne de ce chef de sa demande.

En ce qui touche les 60,000 *francs* ;

Vu le certificat délivré le 1er octobre dernier par Me Février, notaire à Paris, et trésorier du comité central en faveur des Polonais ;

Vu le certificat donné le 8 du même mois par M. de La Fayette, président du comité central français en faveur des Polonais ; certificat également signé par M. Chodsko, membre du comité central ;

Digitized by Google

Vu les lettres écrites à M. Poulain par le général Kniazewietz et par le comte Plater;

Attendu que, si, dans le compte rendu le 12 janvier 1832, M. Poulain avait porté cette somme en recette, il avait en même temps adressé le compte de l'emploi qu'il en avait fait;

Attendu que, dans le compte rendu par M. Poulain devant moi, il n'a pas compris les dépenses qu'il aurait faites et payées avec les 60,000 fr. dont il s'agit; ce que le fondé de pouvoirs de la Banque de Pologne n'a pas contesté;

Attendu qu'un mandataire ne doit compte qu'à son mandant;

Attendu qu'à l'égard desdits 60,000 fr., c'est du comité polonais français et non de la Banque de Pologne que M. Poulain est le mandataire;

J'estime que la Banque de Pologne est sans droits pour charger M. Poulain en recette des 60,000 fr. dont il s'agit, et que de ce chef de demande elle doit être déboutée.

Digitized by Google

DÉPENSES.

Avant d'entrer dans aucune discussion, M. le fondé de pouvoirs des délégués de la Banque de Pologne a rejeté tous et et chacun des articles de dépenses, de sorte que chaque article a été l'objet d'un examen particulier;

Qu'aucune admission n'a été consentie que sur la production des quittances, et après avoir consulté les livres de M. Poulain, dont la production avait été demandée, et qu'il s'est empressé de produire.

M. Poulain ayant passé, avec M. Klispis de Paris, plusieurs marchés pour des fournitures d'armes, et le montant de ces fournitures porté en dépenses dans les comptes de M. Poulain s'élevant à 161,909 fr., M. le fondé de pouvoirs m'a prié d'inviter M. Klispis à venir chez moi et à m'apporter ses livres de commerce; je l'ai fait. M. Klispis s'est présenté avec ses livres en présence des parties. Nous les avons compulsés, article par article de livraison, et comparé chaque article avec les factures produites par M. Poulain, et avec les livres de celui-ci, et il est demeuré constant pour M. le fondé de pouvoirs, comme pour moi-même, que la totalité des armes portées dans les comptes

Digitized by Google

de M. Poulain avait été fournie; que les prix portés dans ces comptes étaient bien ceux payés à M. Klispis, lequel a déclaré qu'il ne lui était rien dû pour ses fournitures.

Et sur les observations faites à M. Klispis par M. le fondé de pouvoirs que le prix des armes lui paraissait élevé, M. Klispis, qui, à cet égard, ne devait de compte à personne, nous a cependant permis de comparer sur ses registres les prix auxquels il avait acheté plusieurs parties de ces mêmes armes, et ceux auxquels ils les avait vendues, et nous nous sommes convaincus que ses bénéfices avaient été modérés. D'ailleurs, tout le monde sait que par suite de la révolution de juillet, le prix des armes était très-élevé en France, dans les premiers mois de 1831; qu'on s'en procurait difficilement dans le commerce; que toutes les manufactures du royaume étaient exclusivement occupées à en fabriquer pour le compte du gouvernement; que même, par suite de l'insuffisance de ses moyens ordinaires de fabrication, pour pourvoir aux besoins nés des circonstances, le ministre de la guerre avait passé des marchés pour la fourniture de fusils anglais, malgré la différence sensible qui existe entre le calibre français et le calibre anglais.

Ce qui ajoute encore à ma conviction que les prix auxquels les fusils ont été payés étaient ceux du commerce, c'est qu'on a résilié avec M. Klispis un marché de mille fusils, fait par M. Poulain pour le compte de la Banque de Pologne, moyennant une indemnité de 1 franc 50 centimes par fusil, soit cinq trois quarts pour cent.

Digitized by Google

M. Poulain ayant établi deux comptes de dépenses :

L'un pour les expéditions par terre,

L'autre pour l'expédition par mer,

Je maintiendrai cette distinction dans l'examen de ces mêmes comptes, afin d'en rendre l'intelligence plus facile.

Expédition par terre.

Les articles de dépenses portés dans les comptes de M. Poulain pour les expéditions par terre sont au nombre de seize, et présentent un total de cent onze mille cent soixante-douze francs soixante centimes ; et sur ce nombre il en a été admis quatorze, formant ensemble la somme de quatre-vingt-dix-sept mille deux cent soixante-onze francs dix centimes. . . 97,271 f. 10 c.

Et deux ont été mis en réserve, montant à 13,901 50

Somme égale. . . 111,172 60

Digitized by Google

Articles admis.

N° 1.	Pour 350 fusils, ci.	9,100 fr.	» c.
2.	743 idem, ci.	20,061	»
3.	997 idem, ci.	29,910	»
4.	50 paires de pistolets pour officiers.	1,800	»
5.	205 idem, idem. . . .	2,625	»
6.	200 carabines.	5,000	»
7.	Pour coton filé et machines. .	5,000	»
8.	Pour diverses étoffes. . . .	4,999	25
10.	Pour le voyage de Poulain à Varsovie.	1,000	»
11.	Pour dépenses relatives aux transports par terre.	11,000	»
13.	Payé au colonel Pontécoulant parti pour Varsovie. . . .	1,000	»
14.	Pour emballage.	500	»
15.	Pour location d'ateliers. . . .	1,000	»
16.	Pour commission.	4,275	85
	A reporter	97,271	10

Digitized by Google

Report			97,271 fr.	10 c.

Les articles mis en réserve sont au nombre de deux et se composent,

SAVOIR :

N° 7. Achat et emballage de vingt billes d'acajou, ci. . .	6,901 fr.	50 c.		
12. Condamnation au profit du voiturier Bild, dont le chargement avait été saisi par la douane prussienne. .	7,000	»		
	13,901	50	13,901 fr.	50 c.
Somme égale. .			111,172	60

Expédition par mer.

Le compte des dépenses pour l'expédition par mer se compose de cinquante-six articles montant à la somme de deux cent vingt-six mille quatre cent quatre-vingt-six francs trente centimes.

Digitized by Google

Il a été admis cinquante articles montant ensemble à la somme de. . . . . 215,602 fr. 50 c.

Et il en a été mis en réserve six s'élevant à. 10,883 80

Somme égale. . . . 226,486 fr. 30 c.

Les articles admis se composent :

1° Du prix d'achat du navire *le Courrier*, du Fort-Royal.	32,000 fr.	» c.
2° Du compte d'armement.	13,434	»
3° Pour cinq officiers français et polonais à la Chambre.	898	60
4° Pour 425 fusils Klispis.	11,050	»
5° Pour 957 idem, idem.	25,839	»
6° Pour 200 idem, idem.	5,000	»
7° Pour 3 idem, idem.	90	»
8° Pour 164 idem Bussard.	4,428	»
9° Pour 200 idem, idem	6,120	»
10° Pour 99 idem, idem.	2,673	»
11° Pour 300 idem, idem.	7,950	»
12° Pour 25 idem Petit-Prêtre. . . .	675	»
13° Pour 100 idem Owerviès.	2,400	»
14° Pour 100 idem d'Ancel.	2,600	»
15° Pour 1700 mousquetons, emballage et transport.	37,100	»
	152,257 fr.	60c.

Digitized by Google

D'autre part.	152,257 fr.	60 c.
16° Pour 100 carabines.	2,500	»
17° Pour 55 paires de pistolets.	1,375	»
18° Pour 40 idem de Petit-Prêtre. . . .	1,000	»
19° Pour 4 paires 1/2 idem, idem. . . .	81	»
20° Pour 4 mousquetons du même. . . .	80	»
21° Pour 100 briquets d'infanterie du même.	5,000	»
22° Pour 682 sabres de cavalerie du même.	8,666	»
23° Pour 2,400 lances d'Owerviès. . . .	9,000	»
24° Pour 100,000 balles de plomb. . . .	1,633	»
25° Pour 5,000 plombs taillés pour pierres à fusils.	165	»
26° Pour 20,000 pierres à fusils.	263	»
27° Pour 4 quintaux de poudre.	1,323	»
28° Pour 5,000 fourniments et blouses. . .	3,670	»
29° Pour 2,000 livres de poudre. . . .	3,700	»
30° Pour 400 paquets de cartouches. . .	400	»
33° Payé à Wolski pour un courrier polonais.	375	»
34° Payé à Poulain père pour honoraires. .	1,000	»
35° Pour deux voyages de Jules Poulain au Havre.	150	»
36° Au colonel Siodolkowietz, dépenses, équipement, etc.	605	»
37° Au capitaine Jakobouski.	687	»
	193,930 fr.	60 c.

Digitized by Google

			193,930 fr.	60 c.
38° A deux autres Polonais.			87	60
39° A Roger, pour indemnité de garde-navire.			200	»
40° Au capitaine du navire Maréchal et son second.			372	»
41° A Dworzinski, frais de voyage. . . .			552	»
42° Au même, espèces.			500	»
43° Aux officiers à bord du navire. . . .			1,210	»
44° A Drogy, au Havre, frais de voiture.	5,989	»	6,683	40
A Ferrère et Morlot, frais à des fusils anglais. .	694	40		
45° A Drogy, pour dépenses diverses. . .			1,964	»
46° Au même, pour sa note supplémentaire.			132	»
47° Note d'auberge au Havre.			437	70
48° Séjour au Havre de six officiers français.			215	30
49° Facture d'épaulettes pour des officiers. .			165	»
52° Dernier voyage au Havre de Poulain. .			120	»
53° Pour débarquement de deux mauvais sujets.			45	»
56° Commission.			8,787	90
Total. . .			215,602 fr.	50 c.

Les articles qui ont été mis en réserve sont au nombre de six,

Digitized by Google

qui s'élèvent à dix mille huit cent quatre-vingt-trois francs quatre-vingts centimes, et se composent des objets suivants,

SAVOIR :

N° 31.	Pour emballage des 242 colis. . .	3,654 fr.	10 c.
32.	Supplément de paie à Berthel et Henri, qui avaient été employés par M. Poulain pour les emballages..	100	
50.	Paiement à Léon Lubienski. . .	420	
51.	Voyage de M. le Prince à Varsovie.	6,000	
54.	Frais de protêts des traites sur Londres, remboursés à Rougemont de Lowemberg..	262	50
55.	Frais de bureau, de rédaction et de copie.	447	20
	Total. . . .	10,883	80

Digitized by Google

Discussion des articles qui ont été mis en réserve, lors de l'examen des comptes.

Des détails qui précèdent, il résulte que les articles mis en réserve sont :

1° Sur le compte des expéditions par terre, au nombre de deux, montant à . . . . . 13,901 fr. 50 c.

2° Sur le compte de l'expédition par mer, au nombre de six, montant à. . . 10,883 80

Somme totale. . . . 24,785 fr. 30 c.

M. le fondé de pouvoirs des délégués de la Banque de Pologne, invité à terminer la discussion sur les articles mis

Digitized by Google

en réserve, et à donner ses motifs ou pour les rejeter, ou pour leur faire subir des réductions, enfin les admettre s'il y avait lieu, s'est refusé à toute discussion, et a, itérativement, déclaré, dans les réunions qui ont eu lieu chez moi, les 17 et 24 septembre et 15 octobre, qu'il ne la reprendrait que tout autant que M. Poulain consentirait à se charger en recette, dans ses comptes avec la Banque de Pologne, des 60,000 francs qu'il avait touchés du comité polonais français; consentement refusé par M. Poulain par les motifs déjà déduits.

Vainement ai-je fait remarquer qu'attendu qu'il ne m'appartenait pas de statuer sur le mérite de cette prétention, il n'était ni raisonnable ni convenable de déserter ou de refuser la discussion, d'autant que, sur chacun de ces mêmes articles, des explications avaient été données pendant la discussion sur l'ensemble des comptes, et qu'on n'était pas éloigné de s'entendre.

J'ai aussi fait remarquer que se conduire ainsi, c'était manquer de respect au tribunal qui, en nommant un arbitre rapporteur, avait imposé aux parties le devoir de discuter tous les articles des comptes sans exception. Mais rien n'a pu triompher de la résistance opiniâtre du représentant de la Banque de Pologne, lequel est demandeur, et cependant prend à tâche de traîner l'affaire en longueur.

Cette manière de procéder étant inaccoutumée et insolite, je me suis demandé s'il m'appartenait de préparer, pour le tribunal, la discussion sur les articles réservés, en émettant mon avis sur chacun d'eux. J'ai pensé le devoir; surtout d'après cette considération que, quoique ces articles n'aient pas été

Digitized by Google

discutés aussi mûrement que je demandais qu'ils le fussent, néanmoins, il n'en est aucun sur lequel les parties ne se soient plus ou moins expliquées, et sur le mérite duquel je n'aie pu former une opinion consciencieuse.

Je vais donc les discuter.

D'abord se présentent les deux articles du compte des expéditions par terre.

N° 7. 6,901 fr. 50 c. pour frais d'achat et d'emballage de vingt billes d'acajou servant à masquer l'expédition des canons et des batteries de fusils.

Sur cette somme, les dépenses ci-après détaillées, justifiées par des factures quittancées, ont été admises.

22 mars.	Facture Lieutaud, à deux billes d'acajou.	694 fr.	95 c.
22 id.	id.	André Lemoine, à 2 d° .	429	»
24 id.	id.	Bouvattier et Cie, à 4 d° .	795	90
5 avril.	id.	id. à 5 billes cail-cédra.	888	70
13 id.	id.	id. à 3 d° d° .	828	50
16 id.	id.	des mêmes à 3 d° d° .	678	40
16 id.	id.	d'Auguste Hollande. à 1 bille acajou cail-cédra.	345	60
25 mars.	Facture Baudat pour boulons et arbres en fer	160	25
16 avril.	Facture du même, d° .	172	80
		4994 fr.	10 c.

Digitized by Google

		4994 fr.	10 c.
4 id. Facture Baudat, pour boulons et arbres en fer		673	25
2 et 12 id. Sciure d'acajou pour remplir les vides.		160	
10 id. 3 pains de suif pour graisser les armes.		78	
24 mars. Sciage de 8 billes d'acajou. . .		30	
27 et 31 id. Facture Chériot.		39	25
Total. . . .		5,974 fr.	60 c.
On a aussi admis :			
1° Port de huit billes dans les magasins.	16 fr. 80 c.		
2° Pour le creusage des billes. .	42 80		
3° Plâtre pour scellement. . .	9		
4° Divers autres menus frais . .	71	139	60
		6,114 fr.	20 c.
Mais le fondé de pouvoirs de la Banque de la Pologne a contesté comme trop considérable la dépense de 787 fr. 30 c. pour 196 journées de charpentiers et de menuisiers, au nombre de sept; ce qui fait 28 journées pour chaque homme, et fait ressortir le prix moyen de la journée à 4 fr. 2 c. ci.		787	30
Total. . . .		6,901 fr.	50 c.

Digitized by Google

Voici les explications données par M. Poulain.

« Il fallait creuser chaque bille de bois d'acajou en forme de « tabatière et ajuster les couvercles avec une grande précision « pour que, pendant le long trajet de Paris à Varsovie, la « fraude ne pût être aperçue. On comprend que cela exigeait « beaucoup de temps. Les couvercles étaient maintenus par « des boulons, percés de six en six pouces, dont les têtes et les « écrous étaient entaillés dans les épaisseurs du bois et recou- « verts ensuite d'un bouchon du même bois, artistement placé « pour cacher les têtes et les écrous des boulons.

« Indépendamment de cela, le couvercle était collé afin d'é- « viter le jeu du bois que pouvaient occasionner les variations « atmosphériques.

« D'un autre côté l'emballage, dans l'intérieur des pièces « d'acajou, exigeait les soins les plus minutieux, afin d'éviter « qu'en les frappant elles ne sonnassent creux ; et à cet effet « on remplit chaque canon de fusil de sciure de bois, et sur « chaque couche de canons on versa, pour emplir les vides, une « couche de suif fondu, en y ajoutant de la sciure pour faire « un mastic et rendre le tout adhérent. »

Je comprends que des précautions aussi minutieuses, et cependant indispensables, aient nécessité une main-d'œuvre pour l'appréciation de laquelle on chercherait vainement des analogues, des points de comparaison dans les affaires ordinaires du commerce.

Vu le deuxième paragraphe de l'art. 1999 du Code civil, j'estime qu'il y a lieu d'autoriser M. Poulain à porter en dé-

Digitized by Google

penses dans ses comptes la somme de six mille neuf cent un fr. cinquante c. pour les frais dont il s'agit.

N. 12, 7000 *fr. Condamnation judiciaire au profit du voiturier Bild, suivant jugement du tribunal de commerce, pour solde de sa lettre de voiture et aussi pour frais judiciaires, intérêts, accessoires, etc., le tout évalué à* 7,000 *francs.*

Le 1er mai 1832, par l'entremise de MM. Perrin et Suchet, commissionnaires de roulage à Paris, M. Poulain chargea pour *Cracovie*, à la destination de *Varsovie,* et pour le compte de la Banque de Pologne, six billes d'acajou dans lesquelles avaient été emballées des armes de guerre; mais, pour le voiturier qui, on le comprend, n'avait pas été mis dans le secret, et aux termes de la lettre de voiture, c'étaient *des billes d'acajou* qu'il portait à Cracovie.

Malgré les soins qui furent pris pour masquer le contenu de ces billes d'acajou, les douaniers prussiens de Eckardsberg (petite ville de Thuringe) conçurent des soupçons sur la nature du chargement, parce que, disent-ils dans le procès-verbal, ils

Digitized by Google

furent surpris de voir du bois d'acajou expédié de Paris à Cracovie. Ils ouvrirent les six billes, et, les trouvant remplies d'armes de guerre, ils saisirent le tout.

Le rapport que vous a fait, le 24 avril dernier, M. Dupont, m'a appris que le voiturier, qui se nommait André Bild, de Barr, intimidé par les menaces des agents de l'autorité, et craignant pour sa liberté, abandonna voiture et chevaux, prit la fuite et rentra en France.

A son retour, Bild, pour avoir paiement de ce qui lui restait dû sur son prix de voiture et pour obtenir des dommages-intérêts, actionna devant vous, messieurs, les sieurs Perrin et Suchet, qui, à leur tour, mirent en cause le sieur Poulain, lequel, de son côté, y appela la Banque de Pologne.

Par un jugement rendu contradictoirement le 2 juillet dernier, Perrin et Suchet furent condamnés à payer au voiturier Bild, pour solde du prix de voiture, la somme de cinq mille quatre cent douze francs et soixante-cinq centimes en capital; ci. . . . . 5,412 fr. 65 c.

Plus, soixante-quatorze francs trois centimes, pour dépens taxés et liquidés . . . 74 03

Total. . . . 5,486 fr. 68 c.

Cinq mille quatre cent quatre-vingt-six francs soixante-huit centimes.

Ils furent, en outre, condamnés à payer à Bild les intérêts à partir du jour de la demande.

Digitized by Google

Par le même jugement, Poulain fut condamné à garantir Perrin et Suchet; et encore par le même jugement, la Banque de Pologne fut condamnée, mais par défaut, à acquitter, garantir et indemniser le sieur Poulain.

Nul doute que la Banque de Pologne ne soit tenue d'indemniser M. Poulain, son mandataire, des condamnations contre lui prononcées; mais, d'après ce qui précède, ce n'est pas de sept mille francs que celui-ci doit être crédité, mais seulement, attendu la déduction opérée des avances faites à Bild et déjà portées au crédit de Poulain, de 6,242 fr. 48 cent.

SAVOIR :

1° En capital, de			5,412 fr.	65 c.
2° Pour les dépens liquidés entre Bild, et Perrin et Suchet, ci.			74	03
3° Pour les frais remboursés à Perrin et Suchet, expédition et enregistrement du jugement, ci	156	97	177	62
Signification et commandement	20	65		
4° Pour les intérêts à compter du jour de la demande, payés par Perrin et Suchet à Bild.			310	38
			5,974 fr.	68 c.

Digitized by Google

De l'autre part.	5,974 fr.	68 c.
5° Papier timbré pour le rapport fait au tribunal de commerce par M. Dupont. . .	5	»
6° La note de Me Gibert, agréé, qui a occupé pour Perrin et Suchet.	138	95
7° La note de Me Vatel, agréé, qui a occupé pour Jules Poulain	123	85
Total	6,242 fr.	48 c.

Donc la Banque de Pologne devra faire compte à M. Poulain de six mille deux cent quarante-deux francs quarante-huit centimes.

Mais il se présente la question de savoir si M. Poulain devra faire compte à la Banque de Pologne du montant en deniers des armes qui, d'après la comparaison que j'ai faite des quantités portées dans ses comptes, et de celles constatées par le procès-verbal de saisie, se trouveraient en moins, savoir :

Deux fusils;

Onze canons de fusils;

Soixante-cinq batteries de fusils;

Quatre paires de pistolets.

Quant aux fusils, si le procès-verbal de saisie ne constate l'existence que de 142 au lieu de 144, portés dans le compte de M. Poulain, comme il a été trouvé deux mousquetons de plus, j'estime qu'il y a lieu à faire compensation, et je suis demeuré

Digitized by Google

d'accord avec le fondé de pouvoirs des délégués de la Banque de Pologne.

Voici les observations faites par M. Poulain, au sujet des pistolets, des canons et des batteries de fusils.

« Que, quant aux quatre paires de pistolets : comme ils pro-
« venaient des gardes-du-corps et étaient très-beaux, les doua-
« niers prussiens s'en étaient emparés pour s'armer eux-
« mêmes;

« Qu'à la différence de ce qui se pratique dans le commerce,
« où la marchandise est toujours accompagnée d'une lettre de
« voiture énonçant la véritable nature et l'exacte quantité des
« marchandises confiées au voiturier, dans l'espèce et pour dé-
« guiser l'opération, la lettre de voiture ne mentionnait et ne
« devait mentionner que des billes d'acajou, ce qui avait donné
« aux douaniers prussiens une latitude dont ils auraient abusé;
« qu'en effet n'ayant aucun intérêt à constater les véritables
« quantités trouvées, ils pouvaient être soupçonnés en avoir eu
« un contraire. »

Je ne puis partager cette opinion. Je comprends bien que si le voiturier eût été porteur d'une lettre de voiture, énonçant le nombre et la nature des armes contenues dans les billes d'acajou, la douane prussienne, reconnaissant des différences numériques, et obligée de les énoncer dans son procès-verbal, eût compté deux fois, et eût relevé les erreurs, si elle en avait commis. Mais le procès-verbal de saisie me semble rédigé avec toute bonne foi ; mais les armes ont été comptées en la présence du garçon du voiturier Bild ; mais le nombre et la qualité des

Digitized by Google

personnes qui ont signé au procès-verbal éloignent tout soupçon d'infidélité.

La douane prussienne a fait peser les colis. Elle a reconnu une différence en moins dans le poids, différence, dit le procès-verbal, qui pourrait être attribuée à la réduction des kilogrammes en poids de Prusse.

On voit donc que la douane prussienne a procédé avec méthode; or la méthode c'est l'ordre, et l'ordre exclut l'infidélité.

Alors même que, pour rendre hommage à la vérité, je reconnais ici que j'ai trouvé une parfaite loyauté dans les actes des gestions de M. Poulain, j'estime qu'attendu sa qualité de mandataire salarié, il y a lieu de le forcer en recette de la valeur en deniers des armes qui n'existaient pas dans les six billes d'acajou, lors de la saisie faite par la douane prussienne.

SAVOIR :

Pour les quatre paires de pistolets, à raison de 36 francs la paire; prix d'achat	144 fr.
Pour onze canons de fusils, à raison de 5 fr. la pièce	55
Pour soixante-cinq batteries de fusils, à raison de 6 fr. la pièce	390
Cinq cent quatre-vingt-neuf francs	589 fr.

Digitized by Google

Je dois dire au tribunal que c'est après m'être renseigné auprès d'une maison respectable de Paris, faisant le commerce des armes, que j'ai établi le prix des canons et des batteries de fusils.

N° 3. *En ce qui touche les* 3,654 *fr.* 10 *c. pour l'emballage des* 242 *colis expédiés de Paris au Havre pour l'expédition par mer.*

Ce sont des frais justifiés par les quittances des fournisseurs ou de M. Lieutaud, chargé spécialement par le sieur Poulain de la surveillance des expéditions.

L'appréciation de ces frais est fort difficile, pour ne pas dire impossible. En effet, comment, n'ayant pas les 242 colis sous les yeux, apprécier si le nombre des journées d'ouvriers est trop grand ; si le salaire de ces ouvriers serait trop élevé ; si l'on a employé le nombre de boulons livrés par le fournisseur ; si on a consommé la quantité de paille, de cordes, de clous, porté dans les notes quittancées.

Mais, ainsi que je l'ai déjà dit, comme il m'est démontré que

Digitized by Google

M. Poulain a loyalement exécuté le mandat qui lui avait été confié, et que dès lors je ne puis croire qu'il ait grivelé sur des frais ;

Sans même m'autoriser des dispositions de l'article 1999 du Code civil, j'émets l'avis que M. Poulain doit être autorisé à porter en dépenses dans ses comptes les trois mille six cent cinquante-quatre francs dix centimes dont il s'agit.

N° 32. *En ce qui touche les* 100 *fr. payés comme supplément de paie à Berthel et Henry, ouvriers employés aux emballages, sur lesquels je viens d'émettre mon avis.*

Sur l'observation que j'ai faite à M. Poulain, qu'on ne doit pas être généreux aux dépens de ses mandataires, il a consenti à distraire de son compte les cent francs dont il s'agit.

En conséquence, distraction en sera faite.

Digitized by Google

N° 50. *En ce qui touche les* 420 *fr. que M. Poulain aurait remis manuellement au comte Léon Lubienski, au moment où, sur l'ordre de celui-ci, il recevait de la maison Fould et Fould-Oppenheim la somme de* 13,420 *fr.;*

Attendu que si, en effet, les livres de M. Poulain établissent qu'il aurait remis au comte Léon Lubienski 420 francs; que si même l'assertion de M. Poulain, confirmée par ses livres de commerce, mérite toute croyance, on ne peut cependant pas mettre au compte de la Banque de Pologne un paiement qu'elle n'a pas autorisé, qu'elle peut même avoir ignoré, quoique fait à l'un de ses directeurs qui était aussi l'un de ses représentants à Paris;

J'émets l'opinion que cette somme doit être retranchée des comptes de M. Poulain avec la Banque de Pologne, sauf à lui à exercer, comme il l'entendra, son action contre le comte Léon Lubienski.

Digitized by Google

N° 51. *En ce qui touche les 6,000 fr. portés en dépenses par M. Poulain pour le voyage de M. Le Prince, de Paris, par Vienne et Cracovie en Pologne, séjour de trois mois à Varsovie, pendant le blocus, retour par Berlin et Dresde, suivant la demande de M. le comte Henri Lubienski ;*

Voici les explications données par M. Poulain :

« Le 5 février 1831, à mon arrivée à Varsovie, je fis part à « M. Henri Lubienski d'un projet de descente en Lithuanie, « d'y débarquer un corps de volontaires avec des armes et des « munitions, et d'insurger le pays. C'était à mon avis le seul « moyen de servir utilement la Pologne.

« Mon projet, sans être refusé, fut ajourné.

« N'y pensons pas encore, me disait M. Henri Lubienski, le « moment n'est pas venu ; pour l'instant, contentez-vous de « nous envoyer des armes par terre. Partez à Paris avec des « crédits, et, quand vous les aurez absorbés, revenez ici : nous « traiterons alors cette grande affaire de la Lithuanie, si les cir- « constances le permettent.

« En le quittant, il me recommanda d'être très-réservé avec « M. le comte Jelski, président de la Banque, et de ne lui dire, « dans toutes circonstances, que ce que je voudrais perdre. Je

Digitized by Google

« rappelle cette circonstance pour expliquer une note qui se « trouve entre les mains de M. Arragon (M. Arragon est le « fondé de pouvoirs des délégués de la Banque de Pologne), et « sur laquelle je reviendrai pour la rendre plus explicative.

« Malgré tous les soins que j'avais pris pour faire parvenir des « armes aux Polonais, les envois furent arrêtés. Étais-je vendu « par ceux-là mêmes qui connaissaient mon secret? C'est possi- « ble; mais moi qui ne voyais que la nationalité polonaise, moi « qui ne pensais qu'à la soutenir, en portant des coups plus sûrs « à la Russie, je revins naturellement à ma première idée. Je la « proposai au général Kniazewietz, au comte Plater et à M. Jo- « seph Lubienski, qui, toutes les fois que je lui en avais parlé, « soit à Londres ou à Paris, avait paru être de mon avis, sans « doute pour mieux jouer son rôle.

« Je me confiais surtout en cette lettre de M. Henri Lubienski, « du 8 mars : *revenez par Cracovie*. Je comprenais ce qu'il me « disait; mais la position financière dans laquelle je me trouvais « embarrassé par le refus de paiement de mes diverses lettres « de crédit, ne me permettait pas de quitter, et ce ne fut que « lorsque la descente sur les côtes de Lithuanie fut décidée à « Paris avec les autorités polonaises, à la suite de la bataille « d'Ostrolenka, que je chargeai M. Le Prince d'entreprendre le « voyage de Pologne.

« Le succès de cette expédition devait dépendre de la manière « de la conduire; ce n'était pas assez de préparer en France un « corps de volontaires, d'acheter des navires et des armes : il « fallait encore penser aux moyens de débarquement, choisir

Digitized by Google

« l'endroit le plus favorable, établir des signaux, des moyens « d'intelligence, soit avec les insurgés de la Lithuanie, soit « avec les émissaires que le gouvernement national devait y en- « voyer.

« Pouvais-je prévenir le gouvernement polonais de toutes ces « circonstances en confiant à une lettre des secrets de cette im- « portance? M. le prince Louis Bonaparte et le prince de la Mos- « cowa devaient faire partie de cette expédition, et pense-t-on « qu'ils eussent voulu partir si toutes ces précautions n'avaient « pas été prises?

« Ne sait-on pas que la Prusse était entièrement dévouée à la « Russie, et qu'une lettre ouverte par elle aurait tout anéanti?

« Écrire pour annoncer le départ d'une telle expédition, le « lieu du débarquement et donner les signaux d'intelligence, « eût passé à mes yeux pour un acte de trahison de la part de « celui qui me l'eût conseillé. Quand on est chargé de défendre « d'aussi grands intérêts, quand il s'agit de la nationalité d'un « peuple, on fait parvenir des instructions par des agents sûrs « et discrets : ce fut là ma conduite.

« M. Le Prince alla au Havre le 11 juin, pour y prendre par « lui-même ses renseignements, et prit son passeport le 18 pour « la Pologne.

« Quelques jours après ce départ, M. le comte Jelski ar- « riva à Paris, voulut connaître le motif du voyage de M. Le « Prince et pourquoi je l'avais fait partir sans le consulter. Com- « ment aurais-je pu consulter M. Jelski avant le départ de « M. Le Prince, puisqu'il n'était pas à Paris, que je n'étais pas

Digitized by Google

« en relation avec lui, et que je ne savais même pas où il se « trouvait, lui qui avait quitté depuis quatre mois Varsovie « pour ne pas se compromettre; et comme je ne pouvais pas lui « dire : Vous êtes Russe, on se méfie de vous, on m'a recom- « mandé de ne pas vous faire de confidence; je lui écrivis une « note pleine de réticences, note vague qui ne dit rien. C'est « celle qui se trouve entre les mains de M. Arragon.

« En revenant à la lettre qui m'ordonnait de retourner en Po- « logne, et pour justifier le départ de M. Le Prince à ma place, je « dirai que ma présence à Paris était de première nécessité; j'a- « vais l'expédition à préparer, mille démarches à faire auprès « des autorités pour obtenir des permissions de toute nature, et « je sollicitais de notre gouvernement des secours pour la Po- « logne. Plus utile à ses intérêts en restant à Paris, j'envoyai « M. Le Prince avec des instructions qu'il développa au gou- « vernement polonais dans un mémoire du 21 juillet 1831, re- « mis par lui entre les mains de M. Henri Lubienski, qui aurait « pu dès lors écrire à Paris s'il avait désapprouvé l'expédition, « pour empêcher la remise des fonds. On ne chicane aujourd'hui « que parce qu'un autre est parti à ma place. Aurait-on eu quel- « que chose à objecter si j'étais parti moi-même, suivant les in- « structions de la Banque? Prétend-on que les frais de voyage « de M. Le Prince sont trop considérables? Mais il n'y a qu'à « consulter sa note pour se convaincre qu'elle n'est point exa- « gérée; je n'aurais pas pu dépenser moins. S'il est resté à Var- « sovie si longtemps, c'est qu'il ne pouvait pas revenir quand la « ville fut cernée. On ne peut présumer, d'ailleurs, qu'il ait fait

Digitized by Google

« ce voyage par fantaisie ; qu'il est allé au-devant d'une épidé-
« mie, dans un pays ravagé par la guerre, pour braver le dan-
« ger, lui qui n'est ni médecin, ni militaire, et qui pouvait
« craindre à Varsovie une nouvelle extermination par les ordres
« d'un autre Suwaroff.

« Dans un moment aussi critique, ne devait-il pas craindre
« que sa qualité de Français (chargé d'une mission dont les dé-
« tails signés de lui étaient dans les papiers du gouvernement)
« ne fût un motif pour être traité avec rigueur?

« Après la prise de Varsovie et la dissolution de la diète à
« Modlin, M. Le Prince quitta la Pologne. Il eut plusieurs qua-
« rantaines à faire pour revenir en France. Il passa par Dresde,
« sur la demande de M. Joseph Lubienski (suivant sa lettre du
« 8 novembre), pour terminer mes comptes.

« Mes adversaires ne peuvent pas dire que mon agent se soit
« occupé d'autre chose pendant son voyage que de la mission
« dont il avait été chargé : c'est donc une chicane sans aucun
« fondement, qui doit tomber d'elle-même devant la bonne
« foi. »

Ici ma tâche est facile à remplir, M. le fondé de pouvoirs ayant reconnu la nécessité du voyage de M Le Prince à Var-

Digitized by Google

sovie, et cette nécessité n'ayant jamais été contestée par aucun des agents polonais.

En effet, sur la connaissance donnée par M. Poulain à la Banque de Pologne, de la nécessité, pour la cause polonaise, qu'il fît un voyage à Varsovie, afin de se concerter avec elle sur les opérations ultérieures, M. Henri Lubienski, l'un des directeurs de la Banque, avait approuvé, le 8 mars 1831, ce voyage et tracé la route que M. Poulain devait suivre.

M. Poulain, yant jugé plus tard que sa présence était indispensable à Paris et au Havre pour l'expédition maritime projetée, pensa qu'il ne pouvait être mieux remplacé auprès de la Banque que par M. Le Prince, son ami et son ancien associé, qu'il avait pu mettre, sans craindre de rien compromettre, dan la confidence de ses opérations.

En conséquence, il envoya d'abord au Havre M. Le Prince pour y voir les choses par lui-même, et, à son retour, il le fit partir pour Varsovie pour y rendre compte de ce qu'il avait vu, et indiquer ce qu'il y avait à faire pour assurer le succès de l'expédition. Aussi, je le répète, personne n'a contesté la nécessité du voyage ni critiqué le choix que M. Poulain avait fait de M. Le Prince pour une mission aussi délicate; seulement M. le fondé de pouvoirs a critiqué l'importance de la dépense, laquelle, tout d'abord, semble être très-forte. Mais, si l'on considère que les frais de poste se sont élevés à 2,307 fr.; que, conséquemment, la dépense personnelle de M. Le Prince n'a été, pendant les six moins qu'il est demeuré dans son voyage, que de 3,693 fr., soit 20 fr. par jour, on demeurera

Digitized by Google

d'accord que cette dépense n'a rien d'exagéré pour un voyage à l'étranger.

D'après ces motifs, j'estime qu'il y a lieu d'admettre en dépenses dans les comptes de M. Poulain, pour les frais du voyage de M. Le Prince à Varsovie, la somme de six mille francs.

N° 54. *En ce qui touche les* 262 *francs* 50 *centimes de frais de protêts de traites sur Londres, remboursés à M. Rougemont de Lowemberg.*

Il s'agit de deux traites, ensemble 40,000 fr., fournies, le 5 juin 1831, par M. Poulain sur G. Meyer et Compagnie, à Londres, et protestées faute d'acceptation.

Attendu que ces traites avaient été tirées par Poulain à valoir sur un crédit de cent cinquante mille francs, que la Banque de Pologne lui avait ouvert, le 3 mars 1831, sur la maison G. Meyer et Compagnie, à Londres;

Attendu que le sieur Poulain justifie avoir payé à M. Rougemont de Lowemberg les frais dont il s'agit;

J'estime que la Banque de Pologne doit lui en faire compte.

Digitized by Google

N° 55. *En ce qui touche les 447 fr. 20 cent., pour division, rédaction, copie et frais divers, à l'occasion du présent compte établi par tableaux et rencontres;*

Attendu que M. Poulain a porté dans ses comptes 4 pour 100 pour commission, indemnité et rémunération de ses peines et soins;

Attendu qu'il ne peut prétendre à cette commission et en même temps à une indemnité pour la rédaction et les copies des comptes qu'il était tenu de rendre comme mandataire ;

J'estime que cette dépense doit être rejetée de son compte.

Lorsque j'ai discuté le chapitre des recettes, j'ai dit que M. Poulain avait consenti à se débiter, dans ses comptes, de 6,581 fr. 50 c. pour le net produit d'une traite sur Londres, de 264 l. 17 sh. que lui avait remise M. le comte Wolski, repré-

Digitized by Google

sentant, à Paris, de la Banque de Pologne; sauf à M. Poulain à justifier de l'emploi qu'il en aurait fait.

M. Poulain m'a remis le compte d'emploi que je joindrai à ce rapport, et, d'après ce compte, ses dépenses se seraient élevées à 6,571 fr. 80 cent.

SAVOIR :

1. Pour voyage de Paris à Londres, en mars 1831.	800 fr.	» c.
2° Pour avances à des ouvriers.	500	»
3° Pour le passeport du colonel de Pontécoulant..	18	»
4° Pour 7 billes cail-cédra brisées à la douane de Paris.	978	30
5° Pour le sciage des 7 billes.	42	»
6° Second voyage de M. Poulain à Londres, en mai 1831.	750	»
7° Pour des varsoviennes	49	»
8° Pour des varsoviennes, avec une pierre lithographique	79	»
9° Pour un cheval et une charrette employés au transport des armes	300	»
	3,516 fr.	30 c.

Digitized by Google

	3,516 fr.	30 c.
10° Pour loyer d'ateliers et magasins . . .	600	»
11° Pour du vin donné aux ouvriers. . . .	49	70
12° Pour loyer d'un local pour y déposer les bois de fusils	75	»
13° Port de ces bois de fusils.	18	»
14° Pour frais de banque payés à M. Rougemont de Lowemberg et à MM. Ferrère, Laffitte et compagnie	80	»
15° Frais de bureaux et correspondances . .	120	»
16° Ports et affranchissements de lettres.. .	450	»
17° Gratification et pour boires à divers.. .	150	»
18° A Harang, homme de confiance . . .	900	»
19° Courses de cabriolets, etc.	360	»
	6,319	»
Commission 4 p. 100	252	80
Total. . . .	6,571 fr.	8 0c.

De ce compte je pense et j'émets l'avis qu'il y a lieu de rejeter les articles suivants :

N° 2, comme n'étant pas suffisamment justifié par les pièces produites, et parce que l'ordre du 5 février 1831, d'en-

Digitized by Google

voyer des ouvriers à Varsovie, ne dispensait pas M. Poulain de se mettre en règle, ci. . . .	500 fr.	» c.
7 et 8, attendu que, si M. Poulain justifie de la dépense, il ne justifie pas l'autorisation de la faire pour la Banque de Pologne, ci.	128	»
11. Cette dépense incombe sur M. Poulain, puisqu'il lui est alloué 4 p. 100 de commission.	49	70
15. Mêmes motifs	120	»
17. Mêmes motifs	150	»
19. Mêmes motifs	360	»
Total. . . .	1,307	70
La dépense, déduction faite de la commission, étant, d'après le compte de M. Poulain, de	6,319	»
ne devra plus figurer dans son compte que pour.	5,011 fr.	30 c.

Plus la commission à 4 p. 100.

M. Poulain a insisté sur l'allocation de l'article 2, sur ce motif qu'ayant reçu un mandat politique et tout de confiance, il s'était bien plus occupé de l'exécuter qu'il ne l'avait été de se mettre en règle ; qu'il y avait une extrême rigueur à le soumettre à une justification par quittance.

La question de bonne foi, je la résoudrais en faveur de M. Pou-

Digitized by Google

lain ; mais, en comptabilité, je ne saurais admettre un paiement qui n'est pas justifié par des pièces.

Relativement aux articles 7 et 8, montant ensemble à 128 fr., M. Poulain consent à les abandonner, quoique ce soit sur l'ordre des agents politiques de la Pologne que la Varsovienne a été imprimée à Paris.

Mais, à l'égard des articles 15, 17 et 19, il a fortement insisté, sur ce motif que la commission des 4 pour 100 qu'il avait portée dans ses comptes, n'étant qu'un faible dédommagement pour ses peines, soins et démarches pour les obstacles et contrariétés qu'il avait rencontrés dans l'exécution de son mandat, il y avait justice et convenance à lui allouer la somme de 630 fr., montant des trois articles. Assurément M. Poulain eût pu demander une commission plus forte, et probablement la Banque nationale de Pologne la lui aurait accordée ; mais il a lui-même fixé le taux de la commission à 4 pour 100 ; or celui qui reçoit une commission doit prendre à sa charge les frais de la nature de ceux dont il s'agit.

En conséquence, je persiste dans l'opinion que j'ai émise, qu'il y a lieu de les rejeter du compte de M. Poulain.

Digitized by Google

DES INTÉRÊTS ET DES DÉPENS.

Le sieur Poulain a conclu à ce que la Banque de Pologne fût condamnée à lui payer les intérêts sur ses avances, et qu'elle le fût aussi aux dépens.

A l'égard des intérêts ;

Attendu que le mandat donné à M. Poulain était un mandat commercial ;

Atte ndu que, dès le 20 septembre 1831, M. Poulain avait adressé à M. le comte Jelski, président de la Banque de Pologne, alors à Paris, le compte de ses débours, constatant qu'il était à cette époque en avances de caisse de 28,200 fr., sans y comprendre aucune commission ;

Attendu que, le lend emain 21 septembre, M. Jelski en avait accusé la réception en ajoutant qu'après la remise des pièces justificatives, « il sera assurément du devoir de la Banque de « Pologne, de couvrir M. Poulain du solde qui pourrait résulter « en sa faveur ; »

Digitized by Google

Attendu que ces pièces furent remises à M. Jelski, lequel, avant son départ pour l'Angleterre, les remit à son tour au comte Joseph Lubienski, et qu'elles existent aujourd'hui au nombre de trente-deux dans les mains de M. le fondé de pouvoirs des délégués de la Banque ;

Attendu que ce même comte Joseph Lubienski mandait de Dresde à M. Le Prince, alors à Berlin, revenant de Varsovie : « La Banque de Pologne vous a renvoyé à moi pour tout ce qui « a rapport à l'entreprise en question. Je serai donc bien aise de « vous voir, et vous attends au plutôt ; »

D'où la conséquence que la Banque de Varsovie avait pleine connaissance des avances faites pour elle, par son mandataire, M. Poulain.

A l'égard des dépens ;

Attendu que M. Poulain avait, le 20 septembre 1831, remis ses comptes à M. le comte Jelski ;

Attendu que le mandataire de M. Poulain a adressé, le 12 janvier suivant, à M. le comte Joseph Lubienski, la copie du tableau des diverses opérations de M. Poulain pour la Banque de Pologne, soldant par 28,238 fr. 25 c., et ce, non compris la soumission ;

Attendu qu'à la date du 23 mars 1832, le mandataire de M. Poulain remit aux délégués de la Banque de Pologne, alors

Digitized by Google

à Paris (M. le comte Joseph Lubienski est l'un deux), les mêmes comptes divisés suivant les désirs qu'ils en avaient exprimés;

Attendu que, nonobstant la remise de ces comptes « par acte « du ministère de Diet, huissier, en date, à Paris, du 4 avril « suivant, les délégués de la Banque de Pologne ont assigné « devant vous, MM. Le Prince et Poulain, pour se voir con- « damner solidairement et par corps à rendre compte aux re- « quérants des diverses sommes que leur a fait compter la Ban- « que de Pologne, pour achats d'armes et de munitions, de « l'emploi desdites sommes, et des objets qui auraient été « achetés; »

Attendu qu'au lieu d'assigner en reddition de comptes, la Banque de Pologne aurait dû loyalement contredire ceux qui lui avaient été remis;

Que les débats élevés devant moi sur ces mêmes comptes m'ont prouvé que, si la Banque n'eût montré autant de mauvais vouloir, il eût été facile aux parties d'arriver, par voie de discussion amiable, à s'entendre sans procéder judiciairement;

Attendu enfin que la Banque de Pologne, quoique ayant introduit l'instance, a, sans motifs fondés, refusé, déserté la discussion sur quelques articles des comptes que lui avait remis M. Poulain;

J'émets l'avis:

1° Que la Banque soit condamnée à payer au sieur Poulain les

Digitized by Google

intérêts à partir du 20 septembre 1831, sur les sommes dont, par le jugement à intervenir, elle sera reconnue débitrice;

2° Que la Banque soit condamnée en tous les dépens.

DOMMAGES-INTÉRÊTS.

M. Poulain a, enfin, conclu contre la Banque de Pologne :

Attendu que, depuis près d'un an, il a été arrêté dans toutes ses opérations commerciales par les difficultés apportées par la Banque de Pologne à la réception de son compte;

Attendu que les bruits les plus calomnieux ont été répandus sur sa conduite, dans la gestion du mandat que lui avait confié la Banque;

Attendu que ces difficultés et ces bruits injurieux lui ont porté un notable préjudice dans les rapports qu'il avait établis avec Don Pedro;

Que, tout récemment encore, par suite du procès brusque-

Digitized by Google

ment intenté par la Banque de Pologne, M. Poulain a été obligé de quitter Alger où il se trouvait pour une affaire importante, qu'il a aussi été forcé d'abandonner complétement ;

Attendu qu'une pareille conduite de la part de la Banque de Pologne est d'autant plus inconcevable que M. Poulain, par dévouement pour la cause polonaise, avait réduit ses droits de commission à une somme de plus de moitié moindre que celle usitée pour de semblables affaires ;

Attendu que la Banque de Pologne, ayant causé un préjudice à M. Poulain, elle lui en doit une juste réparation ; s'entendre condamner à payer à M. Poulain la somme de vingt mille francs à titre de dommages-intérêts.

M. Poulain est à cet âge de la vie où l'homme s'enflamme pour ce qui est noble, ce qui est juste, et on comprend dès lors sa sympathie pour la cause polonaise.

Il l'a servie avec l'ardeur de son âge; et je puis donner au tribunal l'assurance que les comptes que M. Poulain a par trois fois rendus à la Banque de Pologne témoignent de sa moralité.

Digitized by Google

Si j'ai conclu au rejet de quelques articles de ses comptes ; si j'ai émis l'opinion qu'il y avait lieu de le forcer en recette du montant en deniers des armes trouvées en moins dans le chargement du voiturier Bild, c'est que j'ai pensé que les principes qui régissent le mandat ne doivent pas fléchir même devant la conviction la plus entière que le mandataire est un homme sans reproches.

La Banque de Pologne a été acerbe dans ses formes, comme vous l'avez déjà vu, messieurs ; elle a assigné devant vous M. Poulain en reddition des comptes, quoique celui-ci les lui eût remis le 20 septembre 1831, les 12 janvier et 23 mars 1832. Elle a ensuite déserté la discussion devant moi.

La menace à la bouche, les délégués de la Banque de Pologne se sont rendus chez les fournisseurs, et même chez les ouvriers employés aux expéditions.

Ils ont promis des récompenses ; ils en auraient même donné pour provoquer des dénonciations, épreuve dont M. Poulain a triomphé, parce que ses comptes étaient sincères.

D'après les faits et circonstances de la cause, que je crois avoir suffisamment développés, vous apprécierez, messieurs, les droits de M. Poulain à des dommages-intérêts. Vous êtes justes, et étant sur toutes choses jaloux de votre honneur, vous sentirez que vous devez prendre en main l'honneur blessé de M. Poulain, et vous lui en donnerez la preuve en condamnant la Banque de Pologne à des dommages-intérêts.

Je clorai le rapport que j'ai, messieurs, l'honneur de vous faire, en établissant le résultat des comptes entre le sieur Jules

Digitized by Google

Poulain et la Banque de Pologne, conformément aux conclusions de mon rapport.

DOIT JULES POULAIN.

Montant des recettes sur lesquelles aucune discussion ne s'est élevée.	296,346 fr.	20 c.
Produit d'une traite sur Londres remise par M. Wolski.	6,581	50
Pour les armes trouvées en moins dans le chargement du voiturier Bild, saisies par la douane prussienne.	539	»
Total.	303,466 fr.	70 c.

Digitized by Google

AVOIR POULAIN.

Expédition par terre.

Treize articles de dépenses admis (sans y comprendre la commission) et montant ensemble à. . . .			92,995 fr.	25 c.
Articles réservés, que j'estime devoir être admis :				
1. Achat et emballage de 20 billes d'acajou. . . .	6,901	50		
2. Condamnation en faveur du voiturier Bild. . . .	6,242	48		
	13,143	98	13,143	98

Expédition par mer.

Quarante-neuf articles de dépenses admis (sans				
			106,139	23

Digitized by Google

	Report.		106,139	23
y comprendre la commission)	206,813	60		
Articles réservés et que j'estime devoir être admis :				
1. Emballage de 242 colis. .	3,654	10		
2. Voyage à Varsovie de M. Le Prince.	6,000	»		
3. Frais de protêts de deux traites sur Londres.	262	50		
	216,730	20	216,730	20
4. Pour une note de diverses dépenses que j'estime devoir être réduite.			5,011	30
Total. . .			327,880	73
Commission à 4 pour cent.			13,115	27
Total de la dépense. .			340,996	»
La recette ne s'élevant qu'à.			303,516	70
Il en résulte que la Banque de Pologne doit à M. Jules Poulain un capital de trente-sept mille quatre cent quatre-vingts francs trente centimes.			37,488	30
Plus les intérêts sur cette somme à partir du 20 septembre 1831 jusqu'au jour du paiement.			Mémoire.	

Digitized by Google

1. Les dépens. . . . . Idem.
2. Pour dommages-intérêts. . . . . Idem.

Je suis avec un profond respect,

Messieurs,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Signé LUGOL.

Paris, 3 décembre 1832.

Compte de recette et d'emploi de 264 *l.* 17 *sch. sur Londres, qui me furent remis dans les premiers jours de mars* 1831 *en une traite au* 31 *mai, sur G. Meyer et compagnie à Londres, par M. C. Wolski, représentant alors du gouvernement national de Pologne, pour fournir spécialement à*

Digitized by Google

mes frais de voyage à Londres, à diverses dépenses discrétionnaires pour la cause polonaise.

NÉGOCIATION ET ENCAISSEMENT.

264 l. 17 sch. au 31 mai sur Georges Meyer et compagnie, 25 francs 10 centimes. .			6,647	73
1/2 pour cent, commission à Londres.	33	23	66	23
1/2 pour cent, commission à Paris .	33	»		
Reçu de B. Fould et Fould-Oppenheim. .			6,581	50

DÉPENSES.

1831. Mon premier voyage à Londres, du 3 au 19 mai, par ordre de M. Wolski, en me faisant la remise ci-dessus, pour m'entendre

Digitized by Google

avec M. J. Lubienski et G. Meyer et compagnie, sur les lettres de crédit qui m'avaient été données, et dont je n'avais pu faire usage à Paris, non plus que M. Wolski, à qui je les avais confiées le 19 février.

Ma note de dépenses pour ce voyage, jointe à l'appui, s'élève à la somme de . . . . 800 »

A Laborde, ingénieur-mécanicien ; à Flamand, chef ouvrier : les deux premiers devaient se rendre à Varsovie, avec 80 ouvriers canonniers, pour y ériger une fabrique d'armes, suivant lettre du 5 février 1831 ; le troisième aidait à embaucher les ouvriers. Une vingtaine d'ouvriers prirent leurs passe-ports. Dépensé pour cet objet. . . . . 500 »

Payé le passeport du colonel Pontécoulant pour Varsovie et le visa de la Prusse . . . 18 »

Sept billes de cail-cédra brisées par la douane à Paris, le 9 avril, les ayant saisies, et ayant la même nuit autorisé, par ordre supérieur, l'enlèvement de la marchandise, en annulant toute trace de procès-verbal de saisie.

Factures de Bouvatier et Cie.	du 25 mai 1831,	147 f.	» c.		978	30
	du 31 » »	505	45			
	du 8 avril »	425	85			
				A reporter . . .	2,296	30

Digitized by Google

D'autre part. . .	2,296	30
Pour sciage d'une levée à chacune des sept billes; frais de transport desdites en ville, à 6 fr.	42	»
Mon second voyage à Londres, du 20 au 29 mai 1831, après que M. Ewans eut reconnu et approuvé mes comptes pour recevoir des fonds. On me remit 50,000 f. étant alors en avances, et ayant des engagements indispensables à remplir ou à résilier.		
Ma note de dépenses pour ce voyage s'élève à.	750	»
Payé pour gravure et édition de 200 Varsoviennes.	49	»
Payé id. id. id. id. avec pierre lithographique, le tout pris chez Schœnberger	79	»
Pour un cheval et une charrette occupés pendant trois mois à transporter les armes de chez les vendeurs dans les magasins où on les emballait.	300	»
Ateliers et magasins, rue des Amandiers, n° 19, occupés six mois, du 15 mars au 15 septembre, pour le démontage et l'emballage des armes; fourniture de divers outils, usure		
A reporter. . .	3,516	30

Digitized by Google

D'autre part. . .	3,516	30
et perte; payé	600	»
Payé pour vin aux ouvriers, quand ils ont passé les nuits, suivant note.	49	70
Loyer d'un local pour le dépôt des bois de fusils, avant de les livrer à M. Fould, suivant quittance	75	»
Port de bois de fusils dans ledit local . .	18	»
Pour commission de non-encaissement et menus frais remboursés à Rougemont de Lowemberg et Ferrère, Laffitte et compagnie :		
300,000 fr. sur G. Meyer et compagnie, à Londres, du 17 août 1831, non payés.		
30,000 fr. sur la Banque de Pologne, du 1er mai 1831, non payés.		
330,000 fr. à un quart pour cent font, 82 fr. 50 c	80	»
Frais de bureau et de correspondance, rédaction et expéditions diverses de mémoires, plans, etc.	120	»
Ports de lettres avec la Pologne, l'Allemagne, l'Angleterre et la Norwége pendant une année et affranchissement. Dépensé . . .	450	»
Payé aux camionneurs, aux garçons de fournisseurs, gratifications et pour-boire à divers	150	»
A reporter. . . .	5,059	»

Digitized by Google

D'autre part . . .	5,059	»
A Hareng, homme de confiance, employé à conduire les marchandises, recevoir les livraisons, aux courses et commissions pour la correspondance avec la légation polonaise et les agents de la Banque pendant toute l'opération, payé suivant son reçu.	900	»
Courses de cabriolets du 10 février au 10 septembre 1831, aux ministères, chez les banquiers, les agents polonais, etc. (sans compter les effets dont je me suis dépouillé lors de l'embarquement au Havre, pour donner aux Polonais et Français, qui manquaient des choses les plus nécessaires), le tout.	360	»
Commission et rémunération sur 6,319 fr. pour mes peines et soins à 4 pour cent. . .	252	40
Total de la dépense . .	6,571	40

Certifié le présent compte sincère et véritable, montant à six mille cinq cent soixante-onze francs quarante centimes.

Ensuite est écrit, approuvé l'écriture ci-dessus.

Signé : J. Poulain.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Pages.

UN MOT AU LECTEUR. 1

CHAPITRE. Ier. Filature à Pondichéry. — Projet d'un semblable établissement en Pologne. 9

CHAP. II. — Départ pour Varsovie. — Voyage en Allemagne. — Arrivée à Varsovie. — Projets industriels. — Constantin. — Politique de la Russie en Pologne. — Éducation première des Polonais. — LA PROPINATION et l'aristocratie. — Les dames polonaises. 21

CHAP. III. — Second départ de Paris. — Arrivée à Varsovie. — Prison. — Le tigre de la Pologne. — Le prince Czartoryski. — Crédit. — Les Juifs. — Difficultés aux frontières de la Prusse. — Un mot sur cette puissance. 49

CHAP. IV. Retour à Paris. — Sébastiani. — Laffitte. — Refus des lettres de crédit. — Embarras. — Expédition d'armes. — La douane de Paris. — Curieux détails sur les moyens d'expédition. — Voyage à Londres. — Saisie en Prusse. 73

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

Pages.

CHAP. Ier. — La Russie. — Incendie de Moscou. — Insurrection des provinces. — Attitude de Varsovie. — Projet de descente en Samogitie. — Demande d'armes au gouvernement français. 103

CHAP. II. — O..... — Le prince d'Etstorm, fils de l'empereur Alexandre. — Le général Kniaziewiez et le comte Plater. — M. Desmarest, chef de la haute police sous l'empire. — Proposition de sauver la princesse Lowiecz. — Pozzo di Borgo. — Lettre reprise, ou l'espion dupé. 147

CHAP. III. — Retard par suite de trahison. — Un mot sur Grouchy. — Désastres en Lithuanie. — Réunion à la légation. — Le prince Louis Bonaparte. — Le prince de la Moskowa. — Lettre remarquable. 174

CHAP. IV. — Fuite du comte J. Lubienski. — Désorganisation de l'expédition. — Encore Louis Bonaparte. — Départ du *Courrier du Fort-Royal*. — Son retour. 195

CHAP. V. — Fin du drame politique. — Persécutions. — Procès. — Le comte Joseph Lubienski pour la dernière fois. — Projet d'une colonie polonaise à Alger. — Conseils et exhortations aux Polonais. 213

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Numéros.

* Rapport du commissaire de marine ordonnateur au gouverneur de Pondichéry. 231

1. Lettre de la Direction de la Banque de Pologne. 242

2. Lettre du comte Henry Lubienski. 244

Digitized by Google

Numéros. Pages.

3. Lettre de M. Poulain à M. Constantin Voliski, délégué de Pologne à Paris. 246
4. Reçu de M. Voliski. 247
5. Lettre de G. Meyer et compagnie, de Londres. 248
6. Lettre de la Direction de la Banque de Pologne. 249
7. Lettre du comte Grzymala. 251
8. Lettre du comte Jelzki, président de la Banque de Pologne. 252
9. Lettre des délégués de Pologne à Paris, 253
10. Lettre des mêmes. 255
11. Lettre de M. Vivien, préfet de police. 256
12. Lettre d'O..... à M. Poulain. 257
13. Lettre de M. Vivien. 258
14. Note d'O..... 259
15. Autre note du même. 260
16. Billet de M. Daussy, directeur du dépôt des cartes de la marine. 264
17. Lettre de Ferrère-Laffitte et compagnie, de Paris. 265
18. Billet du comte Joseph Lubienski. 266
19. Lettre du même. 267
20. Liste des officiers embarqués à bord du *Courrier du Fort-Royal* pour la Lithuanie. 269
21. Lettre de M. Hauff de Sandefjord (Norwége). 270
22. Rapport de M. Lugol, au tribunal de commerce de Paris. 272

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

ÉRRATA.

Page 119, onzième ligne. — Au lieu de : *portes*, lisez : *ports*.

Page 131. — La dernière phrase de cette page doit être supprimée.

Page 138, dernière ligne. — Au lieu de : *la Pologne*, lisez : *leur patrie*.

Page 143, deuxième ligne. — Au lieu de : *avait donnée*, lisez : *aurait donnée*.

Page 225, ligne antépénultième. — Au lieu de : à *une* conscience, lisez : à *ma* conscience.

Digitized by Google

Digitized by Google

RÉCENTES PUBLICATIONS D'AMBROISE DUPONT.

TOUT POUR DE L'OR, par Hippolyte Auger, 2e édition; 2 vol. in-8°. . . . . 15 »

SOUVENIRS DE M. BERRYER, doyen des Avocats de Paris, de 1774 à 1838; 2 vol. in-8°. . . . . 15 »

LE NEVEU D'UN LORD, par Jules Lacroix, auteur d'*Une Grossesse;* 2e édition; 2 vol. in-8° . . . . . 15 »

LA MARÉCHALE DE SAINT-ANDRÉ, par M. J. Brisset, 2e édition; 2 vol. in-8°. . . . . 15 »

BERTRAND DE BORN, par Mary Lafon, 2 vol. in-8°. 15 »

LES TROIS AVEUGLES, par Auguste Arnould, l'un des auteurs de *Struensée*, et Alexandre de Lavergne; 1 vol. in-8°. 7 50

LE MARCHAND DU HAVRE, par P. L. Jacob, bibliophile; 1 vol. in-8°. 7 50

SOUVENIRS D'UN ENFANT DU PEUPLE, par Michel Masson, tomes 1 à 4. . . . . 30 »

LE CHEVALIER ROBERT, par Charles Didier, auteur de *Chavornay* et de *Rome Souterraine;* 2e édit.; 2 vol. in-8°. . . . . 15 »

LES MÉMOIRES DU DIABLE, par Frédéric Soulié, 4e édition; 8 vol. in-8°. . . . . 60 »

MÉMOIRES D'UN TOURISTE, par l'auteur de *Rouge et Noir;* 2e édition; 2 vol. in-8°. . . . . 15 »

ANGELICA KAUFFMANN, par Léon de Wailly; 2e édit.; 2 vol. in-8°. . . . . 15 »

CHAVORNAY, par Charles Didier, auteur de *Rome Souterraine;* 2e édition; 2 vol. in-8°. . . . . 15 »

UN MÉDECIN D'AUTREFOIS, par Fabre d'Olivet, auteur des *Montagnards des Alpes*, 2e édit.; 2 vol. in 8°. 15 »

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE, par M. Émile Marco de Saint-Hilaire, auteur des *Mémoires d'un Page de la Cour impériale*, etc.; 2e édition; 2 vol. in-8°. . . . . 15 »

PICCIOLA, par X.-B. Saintine, 8e édition; 1 vol. in-8°. 7 50

Le même ouvrage. 1 beau vol. in-18 grand raisin. 3 50

MÉMOIRES DE FLEURY, de la Comédie-Française, rédigés sur des notes authentiques, et publiés par J.-B.-P. Lafitte; 6 vol. in-8°. . . . . 45 »

GABRIELLE, par Madame Ancelot, auteur de *Marie*, d'*Isabelle*, etc.; 2 vol. in-8°. . . . . 15 »

IMPRIMERIE D'ADOLPHE ÉVERAT ET Ce, rue du Cadran, 14 et 16.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google